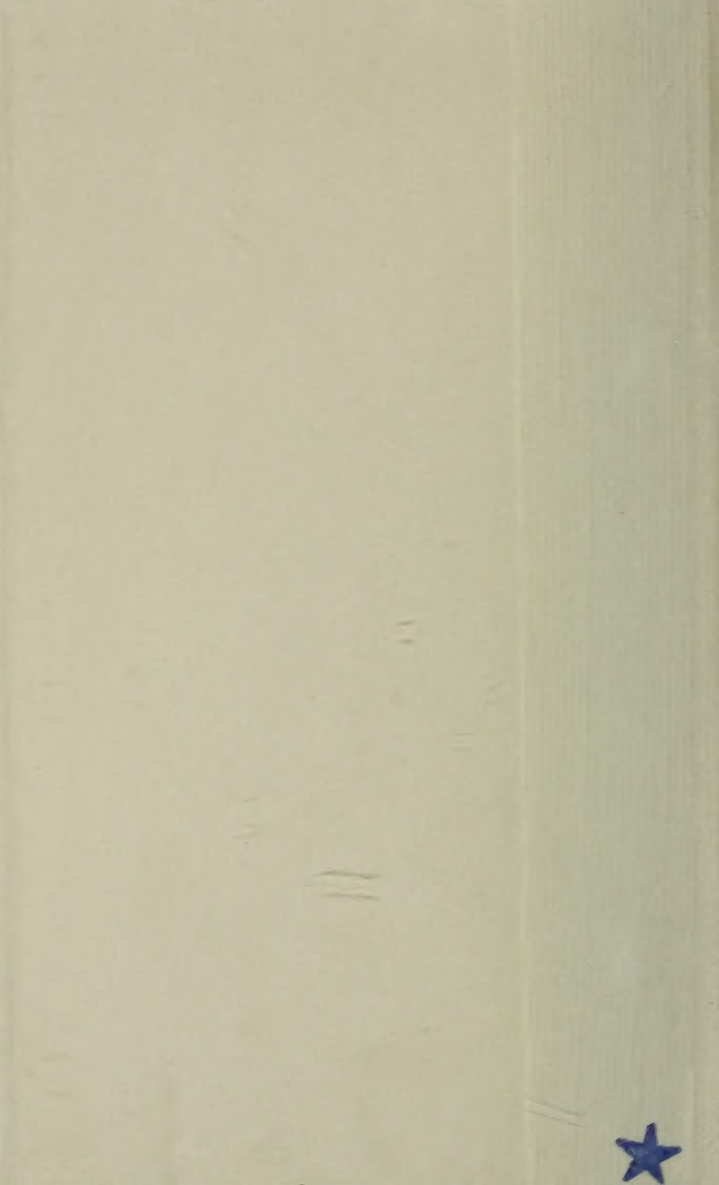
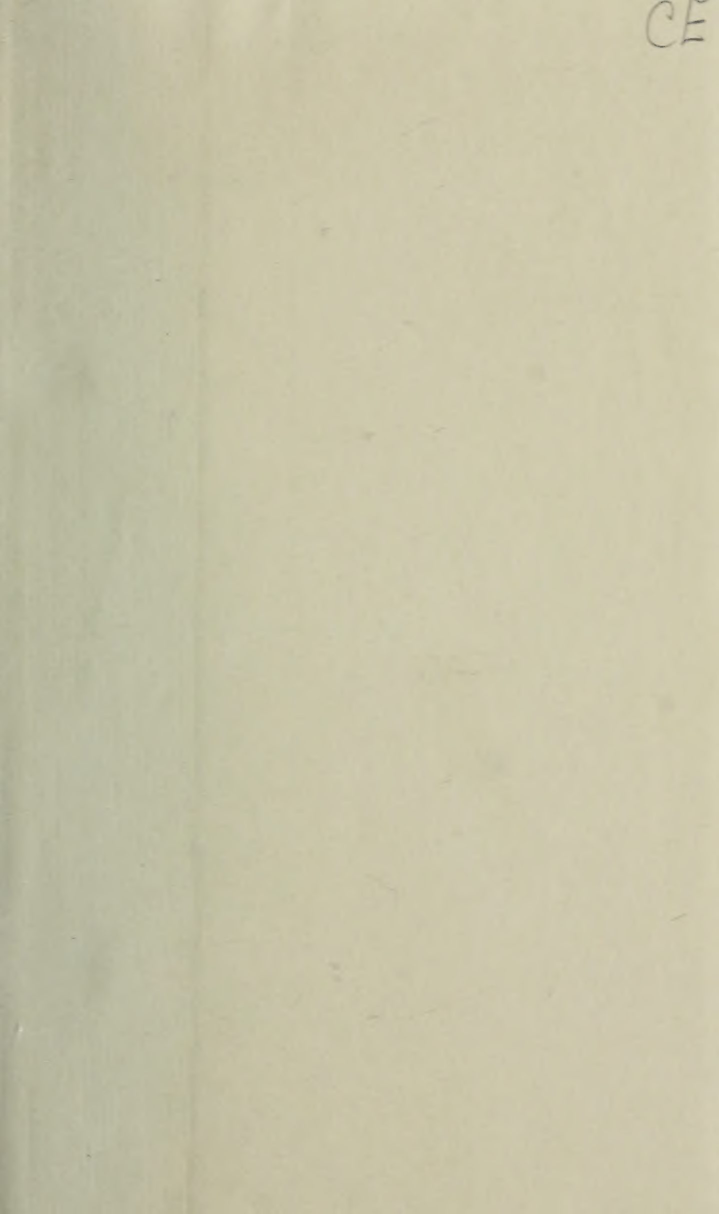





CE

SAINTE ÉLISABETH

DE

HONGRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Jókai, préface de GASTON BOISSIER (*Académie française. Prix Langlois*).

Saint Etienne, roi apostolique de Hongrie. 3e mille. Librairie Gabalda.

Le Christianisme en Hongrie. 3e édition. Librairie Bloud.

Organisation religieuse de la Hongrie. 3e édition. Librairie Bloud.

François Rákóczi II, prince de Transylvanie. 2e édition (*Académie française. Prix Thérouanne*). Librairie Perrin et Cie.

Les Portes de Fer à Orsova en 1896. Librairie des Saints-Pères.

Une Nièce de Sainte Elisabeth. Librairie des Saints-Pères.

Influence sociale de Sainte Elisabeth. Librairie Gabalda.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



E. HORN

SAINTE ÉLISABETH

DE

HONGRIE

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

NOUVELLE ÉDITION REVUE

MONTRÉAL
REVUE DU TIERS-ORDRE ET DE LA TERRE-SAINTE
964, RUE DORCHESTER OUEST, 964
1914

Nihil obstat.

Marianopoli (in Canada) 8 Martii 1913.

C. LECOQ, censor librorum,

Imprimatur :

Archevêché de Montréal, le 11 Mars 1913.

ÉMILE ROY, chanoine, vicaire général.

MONTRÉAL 1914

PRÉFACE

C'est à l'union intime des plus belles vertus humaines et des plus nobles vertus chrétiennes que sainte Élisabeth doit l'admiration et la vénération qu'à travers les siècles les générations lui ont vouées.

Venue des bords du Danube, sainte Élisabeth fut, pour les peuples germaniques, l'apôtre de la charité comme, neuf siècles auparavant, saint Martin, parti du mont Pannonien, avait été, pour les peuples francs, l'apôtre de l'Évangile.

Sainte Élisabeth ne fut pas une de ces saintes qui jouèrent un rôle dans l'histoire ou dans la science, ses mérites, aux yeux des hommes, furent peut-être plus modestes, et cependant sa gloire rayonne d'un immortel éclat. C'est

qu'elle avait reçu le don de la charité infus avec la vie et que, fille de roi, elle pratiqua les vertus les plus humbles; elle aima son prochain plus qu'elle-même; héroïne de la charité, elle est restée pour tous l'idéal de la femme chrétienne.

Ce fut dans un village insignifiant de la Hesse qu'elle termina sa brève carrière terrestre, mais ce village devint le « centre religieux de l'Allemagne », et, durant trois siècles, Marbourg vit les peuples accourir dans ses murs, pour vénérer les reliques de sainte Élisabeth, pour implorer son intercession.

Tout à coup, le vent de la Réforme souffla, s'efforçant de détruire tout ce qu'un magnifique élan de foi avait édifié, et, le 3 juin 1526, tout hommage public cessait d'être rendu à la sainte dans cette ville même qu'elle avait comblée de ses bienfaits, illustrée par ses vertus.

Celle que l'on n'invoquait plus sembla cesser de veiller sur sa patrie et, coïncidence voulue par la Providence, au moment où les chrétiens cessaient de vénérer publiquement la première sainte magyare, les fils du royaume marianique, après avoir été, durant des siècles, les défenseurs

de la foi, succombaient dans les plaines de Mohács. La nation elle-même faillit périr, et elle dut subir un outrage inconnu jusqu'alors, elle vit l'ennemi, le Musulman, prendre pied sur son sol.

Depuis, des siècles ont passé, les générations se sont succédé, inébranlablement attachées à la foi de leurs ancêtres, immuablement confiantes en la Providence; l'espoir des Magyars n'a pas été déçu, après des vicissitudes comme peu de nations en ont subi, après des catastrophes rares dans l'histoire des peuples, ils se sont relevés et le siècle qui vient de finir, s'est clos sur leur renaissance.

Paris, le 25 mars 1901,
en la fête de l'Annonciation.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

I

ENFANCE ET FIANÇAILLES DE SAINTE ÉLISABETH

Au siècle des grands rois chrétiens, à saint Étienne, à saint Ladislas, a succédé un siècle de guerres et de luttes, mais aussi d'organisation et de pacification ; au moment où commence le XIIIe siècle, le christianisme a triomphé en Hongrie et la famille d'Arpád va donner à l'Église une nouvelle sainte : la douce sainte Élisabeth. Il ne lui fut pas accordé comme à ses ancêtres, à saint Étienne, le fondateur du royaume, ou à saint Ladislas, l'invincible chevalier, ou à saint Imre, le « lys de la maison d'Arpád », de servir Dieu dans sa patrie, mais comme sainte Hedwige, elle alla porter au loin l'exemple de ses vertus, et montrer à des peuples encore rudes tout ce que la majesté royale peut renfermer d'humilité et de grandeur.

Son père, André II, surnommé plus tard le Hyérosolymitain, pour sa glorieuse et généreuse conduite en Palestine où il était allé défendre le tombeau du Christ, avait vu, grâce aux mines d'or et

de pierres précieuses que l'on venait de découvrir, l'argent affluer dans ses États. Les richesses inattendues que lui fournit l'exploitation des mines, servirent surtout à satisfaire son incommensurable générosité[1]. Donner, mais donner grandement, toujours et partout, tel était le principe de ce roi qui, dans un rescrit de 1229, disait: « La générosité royale ne doit être limitée par aucune restriction. » Beau en théorie, ce principe devait, dans la pratique, avoir de désastreux effets, et par ses libéralités, faites souvent sans discernement, André II mit les finances du royaume en grand péril, ce qui provoqua des troubles que son manque de fermeté aggrava.

Les églises connurent de beaux jours, car le roi les fit largement profiter des richesses que le sol du pays lui fournissait. Les couvents, alors les seuls dispensateurs de l'instruction, ne furent pas oubliés et quand les disciples de saint François d'Assise et ceux de saint Dominique allèrent en Hongrie, ils y trouvèrent l'accueil empressé et généreux, que deux siècles plus tôt, saint Étienne avait réservé aux Bénédictins[2].

Ce fut André II qui donna à son peuple la *Bulla aurea* assez semblable à la *Grande Charte* octroyée,

1. Pauler, G. *A magyar nemzet története az Arpádházi királyok alatt*; Budapest, 1893, t. II, p. 134.
2. E. Horn, *Saint Etienne, roi apostolique de Hongrie*; Paris, 1898.

en 1215, par Jean sans Terre à l'Angleterre et confirmée, en 1264, par son fils Henri III. La charte magyare assurait la vitalité de la nation par l'unité, consacrait la liberté par la convocation périodique des assemblées, qui devaient se réunir chaque année à Albe-Royale, le jour de la Saint-Étienne; la *Bulla aurea* n'annulait pas la *Constitution* donnée par saint Étienne à la Hongrie, mais elle augmentait les droits de la noblesse[1]; de plus, tout en sauvegardant la liberté individuelle et en lui assurant quelques garanties, elle établissait, en même temps, le principe de la responsabilité du roi, car le Palatin avait le droit, et sa charge l'y obligeait, de veiller à ce que le roi ne manquât pas à ses serments. Cette crainte était vaine avec un roi comme André II, qui trouvait qu'au-dessus de la loi il y avait encore la dignité de la majesté royale.

Pour partager avec lui ce trône dont la splendeur ne lui semblait si grande que parce qu'il le tenait de Dieu et de ses ancêtres, il avait appelé une descendante de Charlemagne, Gertrude de Méranie. Elle était fille de Berthold III, duc de Méranie, margrave de Carinthie et d'Istrie[2]. Sa

1. J. Majláth, *Geschichte der Magyaren*; Regensburg, 1853, t. I, p. 144.

2. Berthold III était l'un des plus puissants partisans de l'empereur Frédéric Ier. Il laissa huit enfants qui tous jouèrent un rôle plus ou moins important dans l'Histoire.

beauté avait inspiré un vif amour à André II ; mais bientôt il put se rendre compte que son épouse avait encore d'autres titres à son admiration, il reconnut qu'à la bonté, elle joignait une fermeté rare et surtout un esprit de large envergure, apte à comprendre les grandes questions politiques. Il s'inclina devant cette supériorité intellectuelle, mais fit cependant preuve d'une trop grande faiblesse en laissant la reine appeler un certain nombre de ses compatriotes, dont la présence et les agissements blessèrent la fierté nationale.

Gertrude était pieuse, autant sinon plus que ses contemporaines, et, malgré le sentiment qui la portait à assurer, par la fortune, l'avenir de ses proches parents, elle ne cherchait pas à restreindre la part qui devait revenir aux pauvres et aux églises ; elle se montrait, sur ce point, la digne épouse du roi qui disait : « Donner à l'Église, c'est panser son âme[1]. »

C'est de ce couple royal que naquit Élisabeth, la belle et douce enfant dont la première parole

Othon le Grand, son successeur, fonda Innsbruck ; Henri devint margrave d'Istrie ; Berthold, patriarche d'Aquilée et archevêque de Kalocsa ; Egbert, évêque de Bamberg. De ses filles, Gertrude devint reine de Hongrie, Hedwige épousa Henri, duc de Silésie, et fut proclamée sainte par l'Église ; on connaît la lamentable odyssée d'Agnès que Philippe-Auguste, roi de France, tenta d'épouser ; enfin Mathilde devint abbesse de Kitzingen, le monastère le plus important de la Franconie.

1. Pauler, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 133.

fut une prière, la première action, une aumône. A l'époque où les sensations sont encore confuses, l'enfant semblait déjà marquée du rayon céleste qui la guida du berceau à la tombe, sans jamais la laisser s'écarter du chemin qui la conduisit à la sainteté.

Élisabeth naquit au château de Presbourg, en 1207[1] ; le puissant roi ne voulut pas que l'enfant fût baptisée dans la chapelle du château, tout au contraire, pour donner un exemple à son peuple, il ordonna que le baptême aurait lieu à l'église consacrée à l'apôtre saint Pierre, dans ce monument d'Ó-Buda dont la construction avait été commencée par saint Étienne et terminée par saint Ladislas. Ce fut accompagnée d'un véritable cortège que l'enfant, abritée sous un riche baldaquin, fut transportée à l'église où le premier sacrement lui fut administré, probablement par son oncle, Berthold, plus tard patriarche d'Aquilée[2].

Dans ce cas, on aurait dérogé, vraisemblablement sur le désir de la reine Gertrude, aux coutumes établies qui conféraient à l'archevêque d'Esztergom seul, le droit de donner les sacrements au roi, à la reine et à leurs enfants[3].

1. Pauler, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 53. D'après d'autres auteurs magyars, Elisabeth serait née à Sárospatak, dans le comitat de Zemplén.

2. Il aurait alors baptisé sa nièce avant de partir pour l'Université de Vicence, d'où il revint en 1209.

3. Par une bulle du 3 mai 1203, le pape Innocent III avait

D'un naturel gai et enjoué, la royale enfant avait l'esprit vif et le cœur compatissant, sous la surveillance à la fois ferme et tendre de sa mère, elle apprit à balbutier tout d'abord le doux nom de Marie, la Patronne de la Hongrie. Ce fut certainement à cette éducation chrétienne, commencée dès le berceau, qu'elle dut l'inaltérable fermeté de sa foi qui lui permit plus tard de se montrer ferme et assurée au milieu des écueils et des périls, sans jamais chanceler ni douter.

L'*Ave* fut sa première prière, elle y avait pris goût et le répétait souvent, demandant qu'on lui enseignât d'autres prières; elle aimait à entendre parler de Dieu et les cérémonies religieuses faisaient sur sa petite âme une impression profonde. Elle était de ces enfants dont un écrivain français a dit : « Ils aiment Dieu sans avoir conscience de leur cœur et volent à lui sans avoir conscience de leurs ailes. »

Avant même d'avoir pu comprendre ce qu'était la souffrance, la petite Élisabeth éprouva de la compassion pour les malheureux; les pauvres, les mendiants avaient pour son cœur un attrait particulier, et, pratiquant la charité dans la limite de ses moyens, elle leur donnait les aliments qu'elle détournait de ses petits repas. Bientôt cela ne lui suffit plus et elle alla errer du côté des offices

confirmé les privilèges de l'archevêque d'Esztergom (Szilágyi, S. *A magyar nemzet története*, *Budapest* 1896, t. II, p. 366).

pour y demander quelques provisions qu'elle portait aux pauvres qui s'arrêtaient aux portes du château. Un jour, qu'ainsi chargée, elle courait à travers les jardins, le roi, son père, l'aperçut; inquiet de voir l'enfant seule et paraissant fuir, il l'appela et lui demanda, peut-être avec quelque vivacité, où elle allait ainsi et ce qu'elle portait. Surprise, l'enfant s'arrêta et, serrant de ses mains sa robe relevée, balbutia : « Mon cher père, je porte des roses. » Le roi savait que la saison des roses était passée depuis longtemps, aussi voulut-il voir ce que portait vraiment la petite Élisabeth, il écarta ses mains et vit, dans le pan de sa robe, des roses magnifiques. Il baisa l'enfant et, selon les pieuses chroniques de l'époque, s'écria : « O pureté, ô innocence de ma fille! le Roi des cieux n'a pas voulu qu'elle ait à rougir d'un mensonge[1] ! »

Ainsi grandissait au milieu de ses frères et sœur, Marie, Béla, Kálmán, André[2], la douce

1. Quelques écrivains placent ce miracle à une autre époque de la vie de sainte Élisabeth, notamment pendant son mariage. Mais ce que l'on sait du caractère de son époux, s'associant à toutes ses bonnes œuvres, ne permet pas de conclure qu'il ait pu se montrer tyrannique au point d'inspirer à sa douce épouse une frayeur la poussant à proférer un mensonge. A. Laban, dans son ouvrage : *Az árpádházi Szent Erzsébet Legendák irodalmunkban*, (Budapest, 1907), s'appuyant sur les textes originaux des chroniqueurs hongrois, Pelbartus, Osvát, etc., établit que le miracle des roses se produisit en Hongrie.

2. Pauler, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 53 ; Majláth, *Geschichte der Magyaren*, t. I, p. 161.

enfant, leur donnant déjà l'exemple de la bonté et de l'abnégation, et réjouissant le cœur de ses parents par sa piété dont les manifestations, d'une grâce naïve et touchante, leur semblaient pleines de promesses pour l'avenir. Tandis que bien des enfants, s'ennuyant du léger travail qu'on leur impose, cherchent une distraction furtive, la petite Élisabeth essayait au contraire, au milieu de ses jeux, d'accomplir un acte de piété ou d'humilité.

Jouait-elle avec ses compagnes, elle tâchait de diriger leurs pas vers la chapelle et, si la porte en était fermée, elle baisait la serrure. En d'autres occasions, sous prétexte de savoir quelle était la plus grande d'entre ses petites amies, elle s'étendait à terre et baisait le sol par esprit d'humilité; quand ses compagnes perdaient au jeu, elle leur imposait, comme gage, la récitation d'une prière ou l'offrande de quelque objet qu'elle donnait ensuite à un pauvre.

Avant même de savoir lire, elle aimait à contempler les manuscrits religieux, elle se faisait donner un psautier, l'ouvrait et en regardait les pages avec une ferveur et une attention qui eussent permis de croire que son esprit saisissait le texte sacré.

Sous les chauds rayons de l'amour maternel l'enfant grandissait, son intelligence se développait; quand, en 1211, une ambassade venant de l'Allemagne se présenta à la cour du roi André pour

le prier d'accorder la main de la petite duchesse au fils aîné du landgrave de Thuringe.

Parmi les membres de cette ambassade, importante par le nombre et la qualité des personnages qui la composaient, on voyait le comte Meinhard de Mühlberg, avec son épouse, Gautier de Varilla, deux conseillers, la veuve du chevalier Eglof de Bendeleben, destinée à devenir la maîtresse de la cour de la jeune fiancée si l'ambassade réussissait dans sa mission, de nombreux chevaliers, des dames nobles, etc.

Une certaine obscurité enveloppe les motifs de cette demande en mariage un peu prématurée, semble-t-il, quoique, dans une certaine mesure, conforme aux usages de l'époque [1]. Il se peut que

1. Quelques auteurs ont attribué un grand rôle dans ce projet de mariage à un poète nommé Klingsohr, originaire de la Transylvanie, qui se serait trouvé à la Wartbourg au moment de la naissance de la fille du roi de Hongrie et aurait, en contemplant les étoiles, annoncé sa naissance ainsi que son mariage avec le successeur du landgrave.

Klingsohr aurait été appelé à la Wartbourg pour y régler le différend qui divisait les Minnesänger. Le landgrave de Thuringe avait fait de sa cour un centre intellectuel où il aimait à réunir les poètes ; en 1206, raconte une tradition éclose vers la fin du XIII[e] siècle, plusieurs poètes se trouvaient à la Wartbourg : Walther de la Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Reinmar de Zweter, Henri Schreiber, Biterolf et Henri d'Ofterdingen. Ce dernier, qui avait chanté les louanges du duc Léopold d'Autriche, fut déclaré vaincu, tandis que Walther qui, dans ses vers, avait glorifié le landgrave de Hesse fut déclaré vainqueur. Henri d'Ofterdingen ne voulut pas reconnaître sa défaite qui allait lui coûter la vie, car le bourreau attendait, la corde en main,

ce projet d'union ait été conçu par le frère même de la reine Gertrude, Egbert, évêque de Bamberg, qui était de retour d'un séjour en Hongrie.

Ce qui paraît ne pas laisser de doute, c'est l'état peu brillant dans lequel se trouvaient les finances du landgrave Hermann[1]; les nombreuses guerres qu'il avait dû soutenir avaient épuisé son trésor tout autant que la fastueuse hospitalité qu'il offrait aux Minnesänger. Cet état de choses lui avait sans doute suggéré le projet de rechercher pour son fils aîné la main d'une princesse qui lui apporterait en mariage une dot importante, et ce fut peut-être une vulgaire question d'intérêt[2] qui décida de l'avenir d'Élisabeth, la princesse la plus généreuse de son époque et pour qui l'argent n'eut de valeur que pour le bien qu'il permettait de faire.

Les envoyés allemands présentèrent au roi de Hongrie la situation de leur prince sous ses plus

pour pendre le vaincu, séance tenante. Il proposa de soumettre le différend à Klingsohr et s'engagea à le ramener de Hongrie dans un délai déterminé. Sa proposition fut acceptée par le landgrave et c'est ainsi que Klingsohr se serait trouvé à la Wartbourg, en 1207, et aurait pu prédire la naissance de la fille du roi de Hongrie. Quand plus tard le landgrave Hermann fit demander à André II la main de sa fille, Klingsohr, accompagnant l'ambassade, aurait plaidé la cause du landgrave pour amener ainsi la réalisation de sa prédiction. Le poème de la *Wartburgkrieg* a été utilisé par R. Wagner dans *Tannhäuser*.

1. Dr H. Mielke, *Die heilige Elisabeth*, Hamburg, 1891, p. 11.
2. *Ibid.*, p. 11.

beaux aspects ; ils parlèrent de sa puissance, de son importance dans l'empire, de son grand esprit et aussi de sa générosité et de sa bonté. André II hésita d'abord, puis assembla les grands du royaume en un conseil qui délibéra sur la demande du souverain de la Thuringe et consentit au mariage de la fille du roi avec le fils aîné du landgrave Hermann. Le roi accepta la décision du conseil, mais le consentement de la reine fut plus difficile à obtenir, elle hésitait à se séparer d'une enfant encore si jeune, sa tendresse s'alarmait des dangers que pourrait courir la gracieuse princesse, loin de ses parents. La cour entière partageait ces sentiments, car la petite Élisabeth était chérie de tous; parée des charmes de l'enfance, elle semblait exercer partout et sur tous sa bienfaisante influence; on attribuait à sa naissance la paix et la prospérité qui régnaient dans le pays depuis quelques années; les paroles et le regard dont elle accompagnait ses aumônes la faisaient apparaître aux pauvres comme l'ange de la charité, et un vieux moine, atteint depuis longtemps de cécité, allait raconter jusqu'en Allemagne qu'il avait été guéri de sa terrible infirmité après s'être frotté les yeux avec une pomme donnée par la petite Élisabeth qui y avait déjà mordu, et il ajoutait : « Toute la Hongrie se réjouit de la venue de cette enfant qui a apporté la paix. »

Il devait en coûter au cœur maternel de se

séparer d'une telle enfant et l'on comprendra le soin que mit Gertrude à préparer tout ce que sa tendresse lui suggérait devoir adoucir la séparation; elle réunit ce que l'art de l'Orient avait de plus beau et de plus somptueux, berceau et baignoire en argent, ustensiles en or, bijoux ornés de pierres précieuses, étoffes de soie aux chatoyantes broderies d'or et de pierreries[1], et en combla l'enfant; à ces cadeaux, le roi en ajouta d'autres, plus riches et plus nombreux, et l'on cite les six chevaux qu'il destinait à l'usage particulier de sa fille. La dot s'élevait à 1.000 marks[2] d'argent, somme considérable pour l'époque, et les objets précieux représentaient une valeur de 2.000 marks d'argent.

De grandes fêtes eurent lieu pour célébrer les fiançailles de la fille du roi de Hongrie avec le fils du landgrave de Thuringe; les réjouissances durèrent plusieurs jours.

Couchée dans un berceau d'argent massif, la petite Élisabeth, accompagnée de quelques Hongrois, fut remise à l'ambassade, non sans des larmes de la part de sa mère et d'instantes recommandations à la nourrice hongroise dont elle connaissait la fidélité.

Au siècle précédent, quand le jeune duc Béla s'était rendu à Constantinople, pour y succéder

1. Szilágyi S., *A magyar nemzet története*, t. II, p. 377.
2. Pauler, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 53.

éventuellement à l'empereur Manuel, il était accompagné, lui aussi, d'une suite nombreuse et les « seigneurs Beche et Gergely » devaient rester auprès de lui[1].

De retour en Hongrie, on put constater que le duc, devenu roi sous le nom de Béla III, n'avait rien perdu, malgré son long séjour à la cour de Byzance, de son patriotisme et de sa foi. Cet inflexible attachement à sa patrie et à sa religion devait se retrouver plus tard, dans le caractère de sa petite-fille, sainte Élisabeth.

Gertrude promit d'envoyer bientôt d'autres cadeaux à sa fille et effectivement, une année s'était à peine écoulée, qu'elle lui faisait parvenir des bijoux et des pierreries, des étoffes précieuses, de l'or et de l'argent à l'état brut, pour une valeur de 7.000 marks d'argent, c'est-à-dire 155.000 florins[2].

Le roi demanda au chef de la mission, Gautier de Varilla, de lui donner sa parole de gentilhomme de toujours veiller sur le précieux dépôt qu'il lui confiait. Varilla prêta solennellement serment de toujours veiller et, au besoin, de défendre la royale enfant confiée à ses soins et à son honneur.

L'ambassade se remit en route vers l'Allemagne, heureuse d'avoir si bien réussi et enchan-

1. J. de Forster, *Béla III*, Budapest, 1900.
2. Pauler, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 54.

tée de l'accueil reçu en Hongrie; André II avait comblé de présents, non seulement les seigneurs, mais tous les membres de la mission et leur suite; jamais encore en Allemagne, on n'avait vu richesses semblables à celles qu'y rapportèrent les envoyés du landgrave[1].

Dès que l'arrivée du cortège fut signalée à Eisenach, le landgrave Hermann et son épouse Sophie se hâtèrent d'aller à sa rencontre en manifestant une grande joie « comme s'ils avaient perdu la tête », dit un chroniqueur. Quand le cortège fut en vue, ils se jetèrent à genoux et remercièrent Dieu d'avoir exaucé leurs prières. Enfin les premières voitures arrivèrent aux portes de la ville et s'arrêtèrent à l'auberge du *Hellegraf* pour y passer la nuit, car la journée était trop avancée pour que l'on pût s'engager dans la rude montée qui de la ville mène à la Wartbourg[2].

Le landgrave prit l'enfant, et la serra sur son cœur

1. Szilágyi, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 377.

2. La tradition attribue à Louis le Salien, fondateur du monastère de Reinhardsbrunn, la construction du château qui couronne le sommet du Wartberg. Un jour que Louis le Salien, parti de Schauenburg, chassait avec un de ses compagnons, il arriva au sommet de la colline et, enthousiasmé du beau spectacle que la nature offrait à ses yeux, il résolut de se fixer dans ce site enchanteur et s'écria : « Wart, Berg, du sollst mir eine Burg werden ! » La construction fut immédiatement entreprise et la Wartbourg devint la résidence des landgraves jusqu'en 1440, époque à laquelle s'éteignit, avec Frédéric III, la famille de Thuringe.

en l'appelant sa fille ; la duchesse Sophie décida de passer la nuit auprès de la petite Élisabeth, et ce fut le lendemain matin que le cortège se mit en route pour le château.

Lentement la file des voitures chemina à travers la longue route qui relie Eisenach à la Wartbourg ; à droite, à gauche, partout des sapins à l'aspect rigide, triste, et enfin, au sommet du Wartberg, un sombre château féodal, masse de pierres grises, ressemblant à une forteresse ; aujourd'hui encore, les canons, sur lesquels veillent des soldats, lui conservent cet air morne et inhospitalier.

La vue de cette rébarbative demeure dut faire une impression douloureuse à l'enfant magyare, élevée jusque-là dans ce vaste et clair château de Presbourg, d'où la vue s'étend au loin sur les eaux majestueuses du Danube, coulant entre des rives à la végétation luxuriante.

Les nobles et quelques habitants d'Eisenach furent invités à venir à la Wartbourg contempler l'enfant que « Dieu et le roi de Hongrie » donnaient à la Thuringe ; les fiançailles d'Élisabeth et du fils aîné du landgrave, le jeune Hermann, furent célébrées avec pompe, le prêtre les bénit

En 1867, à l'occasion du 800e anniversaire de la fondation de la Wartbourg, le grand-duc régnant fit exécuter en présence de nombreux invités, dans la salle des Chevaliers, l'*Oratorio de sainte Élisabeth*, de F. Liszt.

et, sans doute, unit les petites mains des jeunes fiancés sous l'étole, comme l'usage en existait en Hongrie. Des réjouissances eurent lieu, puis bientôt, la vie reprit son cours normal.

Satisfait de voir réalisé un désir qui lui tenait beaucoup à cœur, le landgrave voulut rendre le séjour de sa cour agréable à l'enfant qui devait un jour y régner : il choisit, parmi les enfants des familles nobles, six fillettes de son âge et leur adjoignant sa propre fille Agnès, il les donna comme compagnes de jeux à la petite fiancée. Parmi ces enfants se trouvait Guta, d'un an plus âgée qu'Élisabeth, et qui ne la quitta plus guère pendant le cours de sa vie. C'est au souvenir qu'elle avait gardé de ses premiers rapports avec la douce enfant que l'on doit le récit de ces traits touchants et naïfs qui marquèrent les premières années de son séjour en Allemagne.

Ami des lettres et des arts, Hermann décida que la fiancée de son fils recevrait une instruction aussi complète que le comportait son rang.

Pendant cette période du moyen âge qui est aussi l'époque de la Chevalerie, l'instruction des femmes n'était pas tout à fait aussi négligée que l'on pourrait le supposer. Plus instruites que les hommes jusqu'à la fin du moyen âge[1], elles disputèrent avec eux la primauté de l'érudition que

1. E. Lamy, *la Femme de demain*, 1 vol., Perrin.

mit en honneur la Renaissance. Si, pour toutes, elle ne comportait pas le *trivium* et le *quadrivium*, il est bon nombre d'entre elles qui possédaient plus que les sept arts libéraux et dont les connaissances s'élevaient jusqu'à la science. C'est à cette époque que l'on trouve ces supérieures de monastères, ces grandes abbesses, dont l'autorité était incontestée, bien au-delà de leurs couvents, grâce à leur réelle valeur intellectuelle et à leur grand cœur. N'est-ce pas au XIIe siècle qu'appartient sainte Hildegarde, cette moniale presque géniale, que les papes et les empereurs consultaient et qui, dans les nombreux volumes qu'elle laissa, émit, sur quelques questions scientifiques, des opinions si avancées que des siècles furent nécessaires pour les faire prévaloir[1]. Le cloître, avec sa vie calme et austère, était l'asile tout indiqué pour les études, et les moniales, à qui la récitation des offices en latin était imposée, cultivèrent de bonne heure les lettres. L'étude du latin les avait conduites à la

1. Sainte Hildegarde était d'avis que les étoiles sont retenues dans leur cours par un astre supérieur. Elle avait abordé la médecine, comme du reste beaucoup de religieuses de ce siècle, et avait entrevu la circulation du sang; ses connaissances sur l'anatomie et la physiologie étaient très nettes. Elle pensait que les substances agissent de deux façons sur le corps humain, l'une chimique et l'autre mystique ou plutôt magnétique, ce mode d'action appliqué récemment ne constitue-t-il pas la métallothérapie? Sainte Hildegarde a laissé des ouvrages remarquables; notamment : *la Médecine et les Subtilités de la nature.*

méditation des livres saints, à la lecture des écrivains religieux et même des poètes. La science ainsi acquise, les religieuses ne la gardaient pas pour leur seule édification, elles la répandaient sur les jeunes filles confiées à leurs soins et qui plus tard devaient rentrer dans le monde.

En Hongrie, il en était de même et les religieuses rendirent de grands services, non seulement en instruisant les filles nobles, mais aussi en conservant et en reproduisant les manuscrits les plus précieux du moyen âge. Elles copiaient les manuscrits employés dans leurs monastères, puis, quand elles en avaient un nombre suffisant, elles continuaient leur travail et envoyaient les copies, souvent ornées de remarquables miniatures, à d'autres monastères. Lorsqu'un danger menaçait le couvent, les manuscrits étaient toujours au nombre des objets les plus précieux que les moniales songeaient tout d'abord à sauver[1].

Elles consignaient, au jour le jour, les menus faits de leur existence, travaux ou distractions, elles n'omettaient pas les pensées et les réflexions que leur inspiraient leurs lectures ou que leur suggéraient les événements; ces recueils ont fourni d'inappréciables documents sur la vie religieuse durant cette période médiévale et c'est dans l'un de ces manuscrits que l'on trouve racontée,

1. Dr Horváth C., *A magyar irodalom története*, Budapest, 1899.

par des témoins oculaires, la vie de la bienheureuse Marguerite; ses compagnes, presque toutes des filles de noble famille, aiment à raconter ce qu'elles ont vu et c'est ainsi, qu'à notre tour, nous voyons la petite Marguerite au couvent de Veszprém, entourée de fillettes vêtues de blanc, apprenant à chanter l'*Ave Maria;* plus tard, c'est dans le couvent de Notre-Dame, édifié par le roi Béla IV pour sa fille, sur une île, en face de Buda, que ses compagnes transcrivent tous ses actes de piété et de charité qui en font la digne nièce de sainte Élisabeth, et aussi le modèle idéal de la religieuse hongroise. Elle aimait à entendre les sermons et s'entretenait volontiers avec les prédicateurs; ses sujets de conversation portaient souvent sur la vie et la sainteté de ses ancêtres, saint Étienne, saint Imre, saint Ladislas « qui avaient protégé et servi le glorieux royaume de Hongrie[1] ».

L'instruction que la petite Élisabeth reçut à la Wartbourg ne fut peut-être pas équivalente à celle qu'elle eût acquise à la cour du roi, son père, car celui qui désirait qu'elle fut instruite, le landgrave Hermann, ne put présider longtemps aux leçons qu'il voulait qu'elle reçût.

L'intelligence fort vive de l'enfant et son désir de savoir, la rendaient apte à saisir rapidement ce

1. Horvâth, *A màgyar irodalom története*, p. 79.

qu'on lui enseignait ; mais, ce qui pour elle, avait le plus d'attrait, c'était l'explication des vérités de la religion : elle aimait à entendre raconter les traits les plus touchants de la vie des saints. La personne qui lui apprenait une prière était certaine de lui faire plus de plaisir qu'en lui offrant un présent.

Loin des conseils et des encouragements maternels, la petite Élisabeth continua à se montrer douce et compatissante, pieuse et obéissante ; elle s'était prescrit elle-même un certain nombre de prières à réciter chaque jour et elle ne s'endormait pas avant de les avoir toutes dites. Ses jeux furent ceux qu'elle avait pratiqués en Hongrie ; elle prit sur quelques-unes de ses compagnes le doux ascendant qu'elle avait exercé sur les précédentes et les amena peu à peu à partager quelques-unes de ces petites pratiques religieuses qui lui étaient chères. Un usage toujours suivi dans les familles nobles voulait que les jeunes filles prissent, parmi les apôtres, un patron de prédilection. La petite Élisabeth avait une vénération toute particulière pour saint Jean l'Évangéliste et lorsque parmi les douze cierges portant les noms des apôtres et placés sur l'autel, elle dut aller en choisir un au hasard, le sort lui attribua celui qui portait le nom de saint Jean. Heureuse, mais non complètement satisfaite, Élisabeth voulut recommencer l'épreuve. Une seconde fois, sa main choisit le

cierge portant le nom qu'elle préférait; elle vit dans ce fait la manifestation de la volonté de Dieu et dès lors accorda tout ce qu'on lui demandait au nom de son apôtre préféré.

Loin d'être effrayée par la vue d'un cimetière, elle dirigeait quelquefois la promenade de ses compagnes vers cet endroit solitaire et là, leur montrant les tombes, elle disait : « Voyez ces morts ; ils ont été vivants comme nous, un jour nous serons comme eux » ; puis, s'agenouillant, elle priait ses compagnes de répéter avec elle: « Seigneur, par votre mort cruelle et par votre chère Mère Marie, délivrez ces morts de leur peine et, à nous vivants, donnez-nous la grâce d'arriver à la joie éternelle qui ne passe jamais. »

De gai et enjoué qu'il était, le caractère de la petite exilée prit lentement une teinte mélancolique, la solitude avait pour elle plus de charme que les bruyantes réunions de la cour, et cependant, elle aimait à communiquer à ses compagnes ce qui lui arrivait d'heureux, car alors seulement, disait-elle, sa joie était complète. Mais ces instants de bonheur se firent de plus en plus rares; il manquait à l'enfant la douceur des caresses maternelles et la duchesse Sophie, mère pourtant de plusieurs enfants, ne lui témoigna jamais la moindre tendresse. Son éducation superficielle ne lui avait donné « ni la profondeur des sentiments,

ni l'élévation de l'esprit[1] » nécessaires pour discerner ce que le caractère de sa future belle-fille avait de délicat et de noble. La piété si touchante de la petite Magyare lui déplaisait comme à toute la cour allemande; on ne la comprenait pas; nul ne savait ce qu'est la flamme de l'amour divin et tous traitaient d'exagération les manifestations de cette plante précieuse qu'ils cherchaient à étouffer au lieu de la développer avec de tendres soins.

La bonté, la douceur, la condescendance et aussi la beauté de la candide enfant auraient dû lui assurer l'affection de tous ceux qui l'entouraient, la générosité du roi, son père, qui avait comblé de cadeaux tous les Allemands faisant partie de l'ambassade envoyée à Presbourg n'avait déterminé nulle reconnaissance, et, lentement, un sentiment particulier, dédain ou jalousie, irritation ou colère, se forma à la cour et rendit à la petite Élisabeth la vie bien dure.

Mais ce n'étaient là que les premières épines auxquelles sa vie devait se déchirer.

Un bruit se répandit en Thuringe et bientôt parvint jusqu'à Élisabeth : sa mère venait de mourir, mais de façon si tragique que l'on osait à peine commenter les détails du drame qui s'était déroulé dans la forêt de Pilis. Une tradition, fort vraisemblable, raconte qu'une nuit la reine Ger-

1. F. v. Wegele, *Die heilige Elisabeth von Thüringen*, Leipzig, 1898, p. 78.

trude apparut en rêve à la petite Élisabeth et lui dit : « Chère enfant, je suis morte et je souffre de grandes peines, prie pour moi, Dieu exaucera tes prières. » Effrayée, l'enfant se mit à pleurer ; on s'enquit de la cause de ses larmes et on chercha à la calmer, mais elle ne voulut rien entendre et se mit à prier ; elle pria si longtemps qu'elle finit par s'endormir ; sa mère lui apparut alors de nouveau et la remercia de ses prières, en ajoutant qu'elle était délivrée de ses tourments.

La reine qui devait périr si lamentablement avait joint à ses qualités de femme, une fermeté toute virile et, plus d'une fois, elle dut l'employer dans les actes du gouvernement, car l'énergie n'était pas la qualité dominante du roi André. Sur son conseil, il avait appelé de nombreux Allemands qui l'avaient aidé à combattre quelques seigneurs révoltés ; laissant alors à l'écart les nobles magyars, il attribua aux Allemands des dignités et de hauts emplois ; les Hongrois s'indignèrent et, craignant pour l'indépendance de leur pays [1], cherchèrent le moyen de s'opposer à l'invasion de l'élément étranger. Leur colère se porta sur la reine qui, non contente de favoriser ses compatriotes, avait encore exigé pour son frère Berthold le titre d'archevêque de Kalocsa. Une conspiration fut ourdie, à sa tête se trouvaient Simon, ispán de Szabolcs,

1. Szilágyi, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 378.

le ban Michel, le comte Pierre de Nagyvárad, ispán de Csanád, et le ban Bánk, de la famille noble de Bór; ils résolurent de prendre d'énergiques mesures contre les protégés de la reine et bientôt la lutte s'ouvrit contre les Allemands. A ce moment, le roi André fut obligé de partir pour combattre, en Galicie ; les conjurés profitèrent de son absence pour mettre leur complot à exécution.

Le 28 septembre 1213[1], alors que la reine, accompagnée de l'archevêque Berthold, venu en visite avec quelques ecclésiastiques, du duc d'Autriche Léopold VI et de sa suite, se reposait sous une tente dans la forêt de Pilis, une troupe, ayant à sa tête Bánk, se précipita sur la tente royale et un horrible carnage eut lieu ; le duc Léopold et l'archevêque Berthold purent s'échapper, mais la reine fut poignardée, les premiers coups lui furent portés par Simon, le gendre de Bánk; elle tenait son fils Béla, serré entre ses bras, Bánk le lui arracha en disant : « Loin de moi l'idée de verser le sang de mon roi », et, tandis qu'elle tendait les bras pour repousser les meurtriers, l'un d'eux les lui trancha et la malheureuse reine ne tarda pas à expirer. Son corps, horriblement mutilé, fut enterré dans le couvent des Cisterciens, à Pilis. Gertrude périssait victime d'une conspira-

1. Szilágyi, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 380; Pauler, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 68.

tion à laquelle la plus grande partie de la noblesse et le pays tout entier étaient restés étrangers[1].

La nouvelle en parvint rapidement à André II qui se trouvait à Lelesz, se reposant au milieu de ses troupes des fatigues de la campagne de Halics. Sa douleur fut grande, son courroux violent, mais vite apaisé; il se hâta de rentrer en Hongrie pour étouffer la révolte qui menaçait d'éclater et il montra une grande sévérité dans la punition de quelques coupables; d'autres parvinrent à se soustraire au châtiment et se réfugièrent en Pologne, tandis que d'autres encore restèrent dans le pays et continuèrent à remplir de hautes fonctions;

1. Le drame qui s'était déroulé dans la forêt de Pilis surexcita l'imagination populaire qui, n'en saisissant peut-être pas bien les causes politiques, en chercha d'autres. On parla d'une injure faite à l'épouse du ban Bánk par Berthold, le frère de la reine. Quelques historiens ont mentionné ce fait comme authentique; cependant, il est important de faire remarquer que des quatorze chroniqueurs qui mentionnent le meurtre de la reine Gertrude, six seulement parlent d'un attentat et ce sont précisément ceux qui ont écrit à l'époque la plus éloignée du fait qu'ils mentionnent; de plus, ces écrivains ne sont nullement d'accord ni sur les circonstances qu'ils rapportent de façon contradictoire, ni sur le nom de l'époux offensé, ni sur celui de la personne qui aurait perpétré l'attentat, ni même sur l'époque de la mort de la reine (Majláth, *Geschichte der Magyaren*, t. I). — J. Katona en traitant ce sujet dans une tragédie intitulée Bánk-Bán, et qui est un des chefs-d'œuvre de l'art dramatique hongrois, s'est appuyé sur la tradition populaire et non sur l'histoire.

aussi plus tard, le jeune Béla, héritier présomptif, reprocha-t-il à son père de n'avoir pas vengé la mort de la reine; ce fut l'origine des dissentiments qui éclatèrent entre le roi et son fils[1]. Heureux que son fils eût échappé au massacre, André le fit couronner en 1214.

A ses incontestables facultés intellectuelles, Gertrude avait joint un amour vif et profond pour le roi et surtout pour ses enfants, elle le leur avait si bien témoigné qu'ils en étaient pénétrés, et après sa mort, ils ne l'oublièrent pas; en véritables chrétiens, ils songèrent avant tout au salut de son âme et l'on vit le roi faire, en 1214, des dons importants au couvent de Lelesz [2], où il avait fait déposer les débris du corps de la reine que les messagers lui avaient remis en lui apprenant le drame de Pilis. Le premier acte du duc Kálmán, le second fils d'André II, en prenant possession du gouvernement de Slavonie, fut de faire don à l'église de Trau de la terre de Drid, près de l'Adriatique, pour assurer des prières à l'âme de sa mère.

Béla, en 1225, fonda des messes au couvent de Topusko, dans la même intention [3]. Deux ans plus tard, il fit don, toujours à l'intention de la reine Gertrude, à l'abbaye Saint-Michel, de l'île de Buda (aujourd'hui île Sainte-Marguerite) et du

1. Szilágyi, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 98.
2. Pauler, *A magyar nemzet történcte*, t. II, p. 70.
3. Horváth, *A magyar irodalom története*, p. 130.

moulin de Pazádnok, situé à Buda[1]. Cependant, des pensées de vengeance hantaient son esprit, il regrettait que son père, André II, n'eût pas poursuivi assez sévèrement les meurtriers de la reine, et l'on verra, plus tard, sa sœur Élisabeth essayer de le détourner de ces sentiments si peu chrétiens.

Qu'un rêve ait révélé à l'enfant la mort de sa mère, ou que la nouvelle lui en ait été communiquée par ceux qui l'entouraient, l'impression n'en fut pas moins profonde sur l'âme sensible de la petite Élisabeth. Accablée par son chagrin, isolée au milieu de cette cour étrangère, elle chercha un refuge auprès du Père des orphelins et puisa dans la prière la force de supporter sa douleur. Elle redoubla de piété et son caractère devint de plus en plus sérieux, elle s'écartait ainsi toujours davantage du ton régnant dans la maison ducale.

La douce enfant ne se plaignait pourtant pas, elle supportait vaillamment les reproches et les railleries dont on l'accablait; mais bientôt un nouveau malheur vint la frapper : son fiancé, Hermann[2], héritier présomptif du duché de Thuringe, vint à mourir, en 1216[3].

1. Horváth, *A magyar irodalom története*, p, 130.

2. Hermann était né en 1197 et avait, par conséquent, quatorze ans quand sa petite fiancée fut amenée à la Wartbourg (Mielke).

3. Le duc Hermann eut deux épouses, toutes deux nommées Sophie ; il avait épousé la première, Sophie de Som-

Tout au chagrin qu'elle éprouvait, Élisabeth, elle avait alors neuf ans, ne pouvait comprendre les conséquences que cette mort entraînerait pour elle; mais il en fut autrement à la cour et les préoccupations du duc et de la duchesse furent si vives que leur entourage en fit l'objet de ses conversations, émettant des opinions, bâtissant des projets, et, finalement faisant sentir à la royale enfant toute l'incertitude de son avenir. Par la mort du fiancé, tout contrat était rompu, disait-on à la cour, on pouvait donc ou renvoyer Élisabeth à son père, ou la faire entrer au couvent, ou encore la fiancer au jeune duc Louis qui était devenu héritier présomptif[1].

La duchesse Sophie trouvait fort simple de faire entrer celle qui avait dû devenir sa belle-fille, dans un monastère. Quelques courtisans conseillaient de renvoyer Élisabeth à son père, et de choisir, pour

merschenburg, n'étant encore que comte palatin de Saxe; elle mourut en 1195, lui laissant deux filles, Jutta et Hedwige. Quand, succédant à son frère, Hermann devint landgrave de Thuringe, il épousa Sophie de Wittelsbach et en eut quatre fils : Hermann, Louis, Henri, Conrad, et deux filles : Irmengarde et Agnès. L'aîné naquit en 1197 et Louis en 1200. Dans un rescrit, en date du 29 mai 1216, à propos d'une donation en faveur d'un couvent, on lit que le landgrave et « ses enfants, encore jeunes, mais mûrs d'esprit : Hermann, Louis, Henri, Conrad, etc., etc. », la suite des noms indique bien que Hermann était l'aîné (Kaltner, Mielke, Wegele, Wenck).

1. Dr H. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, Rostock, 1898, p. 49.

le duc Louis, une princesse plus riche et dont le père, le cas échéant, serait utile à la Thuringe; car, disaient-ils, le roi de Hongrie est si loin qu'il ne pourrait, en cas de danger, venir au secours du duché; cet éloignement était précisément la raison qui enhardissait ces conseillers à proposer le renvoi d'Élisabeth. André ne pouvait, leur semblait-il, parcourir tant de chemin pour venger l'injure faite à sa fille.

Mais, pour renvoyer la princesse, il fallait, tout au moins, restituer la dot que son père lui avait donnée, et on a tout lieu de croire que l'état des finances de Thuringe rendait cette restitution fort difficile, sinon impossible[1]

Pendant ces discussions dont l'écho retentissait douloureusement au fond du cœur d'Élisabeth, le temps passait, et la pauvre enfant restait en butte à toutes les persécutions que l'incertitude de son avenir paraissait autoriser de la part de la cour. Seul, le jeune duc Louis semblait lui témoigner quelque attention.

Enfin, le landgrave prit un parti, dicté peut-être par affection pour l'enfant à laquelle il s'était attaché, mais plus vraisemblablement encore par l'impossibilité de faire autrement[2]. Il décida que

1. Mielke, *Die heilige Elisabeth*, p. 15.

2. Peut-être avait-il eu connaissance de ce qui s'était passé au siècle précédent et qui prouvait que, malgré la distance, les rois de Hongrie ne laissaient manquer de respect ni à

son fils Louis épouserait Élisabeth de Hongrie, et la dot donnée par André II resta à la maison de Thuringe.

Ainsi les choses se trouvèrent rétablies, sauf la question de personne, dans les conditions primitives ; car c'était bien pour son successeur que le landgrave avait fait demander la main de la

leur fille ni à leur sœur. Conrad III de Hohenstaufen avait demandé pour son fils la main de la princesse Sophie, fille du roi de Hongrie, Béla II ; elle lui avait été accordée et l'enfant, pourvue d'une dot fort riche, comblée de présents, avait été conduite en Allemagne. Là, on ne témoigna nulle affection à l'enfant. La petite princesse sentait qu'elle était traitée plutôt en servante qu'en fille de roi et que, « jour et nuit, elle mangeait le pain de la douleur », tandis que Conrad III disposait à sa guise de sa dot. Lasse de cette vie, la princesse qui avait alors quatorze ans, mais était fort intelligente pour son âge, résolut de quitter le château, non pour rentrer dans le monde, mais pour se réfugier dans un couvent.

Près du monastère de Bénédictins, fondé en 1074, sur le mont Admont, par Gérard, archevêque de Salzbourg, s'élevait un couvent de religieuses ; la princesse Sophie le choisit parce qu'il n'était pas fort loin de la Hongrie. On ne fit, à la cour, aucune opposition au projet de la princesse ; mais on ne lui restitua pas non plus sa dot.

Le bruit de ce qui se passait en Allemagne parvint au roi de Hongrie, alors Géza II ; il s'en inquiéta. Il n'avait encore que quinze ans, cependant il ressentit vivement l'injure qu'il supposait faite à sa sœur et voulut partir en guerre contre les Allemands. Ses conseillers l'en dissuadèrent et l'engagèrent à demander qu'on lui rendit la princesse ; si on refusait, il serait temps, disaient-ils, d'attaquer les Allemands. Géza se rendit à ces raisons et, muni d'une lettre de sa mère, chargé de riches présents, il partit pour la Styrie avec une nombreuse suite, presque une petite

princesse royale de Hongrie, et c'était bien au futur landgrave de Thuringe que le roi André II avait accordé la main de sa fille. Hermann n'aurait eu aucune raison de chercher une épouse pour son second fils, alors que l'aîné n'était pas encore pourvu, et, d'autre part, le puissant roi de Hongrie n'eût pas accordé sa fille au fils cadet d'un landgrave[1].

armée. L'arrivée de cette troupe au mont Admont effraya l'abbesse qui se demandait si le roi de Hongrie, au cas où on ne lui rendrait pas sa sœur, prendrait le couvent d'assaut. Il n'en fut rien. A la vue de son frère, la princesse Sophie, accompagnée des religieuses, s'approcha sur le seuil du monastère qu'elle avait juré de ne plus franchir, puis, se détachant un peu du groupe, elle s'avança pour que son frère et les Magyars vissent qu'elle était libre ; alors, sans prononcer une parole, faisant de la tête un signe d'adieu, elle se retira. Les religieuses entonnèrent un chant de triomphe. Le roi, peut-être peu convaincu par cette muette démonstration, se retira cependant en laissant les cadeaux qu'il avait apportés. Sa sœur lui fit transmettre ses remerciments de l'amitié que la reine sa mère lui avait témoignée ainsi que des cadeaux qu'elle offrait au couvent, n'ayant plus besoin de quoi que ce soit pour elle-même. (Pauler, *A magyar nemzet története*, t. I, p. 334).

1. L'existence du premier fiancé Hermann n'est mentionnée que par quelques auteurs qui n'insistent cependant pas sur sa mort prématurée et laissent passer presque inaperçu ce point que son frère cadet Louis lui succède comme fiancé de la petite Elisabeth. Ce fait échappa aux recherches de Montalembert ; il est pourtant d'une importance capitale. La mort du jeune Hermann explique les hésitations de la cour de Thuringe, le changement d'attitude à l'égard d'Elisabeth jusqu'au moment où le landgrave décide qu'elle épousera son second fils, Louis. Nous avons indiqué plus haut les sources établissant l'existence du fils aîné Hermann.

Au milieu des conflits qu'avaient suscités toutes ces discussions, Élisabeth avait grandi, mais son développement physique, si rapide qu'il eût été, l'avait été moins encore que son développement intellectuel. Douée d'une belle intelligence, elle l'avait appliquée tout entière à connaître Celui qui la lui avait donnée et était parvenue ainsi à une haute compréhension de la religion. Sa ferveur s'en était accrue et sa piété était bien un mouvement de l'intelligence et du cœur qui l'unissait à Dieu. Elle puisait ainsi dans sa foi la force nécessaire pour supporter ses souffrances, car elle n'était pas insensible aux dédains et aux ironiques observations de ses persécuteurs, mais elle s'essayait à cacher tout ce qui la contristait et déjà munie de cette noble arme des femmes : la douceur, elle offrait un front serein à ceux qui voulaient la blesser. Même quand son cœur était noyé de larmes, l'étincelle divine continuait à briller sur son visage et la résignation, la patience, l'abnégation, l'espérance aussi, ses fidèles compagnes, lui donnaient la force d'opposer une angélique douceur aux tribulations dont on l'accablait.

Élisabeth se rendait quelquefois auprès de ses suivantes et semblait prendre plaisir à se trouver dans cet humble cercle; mais la duchesse Sophie le lui reprochait durement,comme un manquement aux convenances, et pourtant n'était-il pas naturel qu'Élisabeth cherchât quelques distractions auprès

de ses suivantes dont quelques-unes l'entretenaient certainement de son pays natal qui lui resta toujours cher.

Avant que la décision prise au sujet de l'union de la jeune duchesse eût pu recevoir son accomplissement, la mort surprit le landgrave, le 25 avril 1217[1], alors qu'il était en guerre avec Sigefroy, archevêque de Mayence. Moins douloureuse peut-être pour Élisabeth que la mort de son premier fiancé, la disparition du landgrave Hermann n'en fut pas moins cruelle pour l'enfant qui perdait en lui son unique protecteur, le seul qui lui eût témoigné quelque tendresse et eût mis, dans une faible mesure, un frein à la méchanceté et à la malignité de son entourage. Désormais, la duchesse Sophie put donner libre cours à ses sentiments d'animosité; elle n'avait plus à se préoccuper de l'opposition de son époux, ni à se soucier de dissimuler à ses yeux les sentiments indignes qui emplissaient son cœur. Elle rencontra un auxiliaire en sa fille Agnès; comme sa mère, la jeune fille aimait les fêtes et les parures, toutes deux étaient pieuses comme les grandes dames de cette époque, mais la foi n'avait pas pénétré jusqu'au fond de leur cœur et elles ne pouvaient supporter chez les autres, ce qu'elles ne se sentaient pas capables de faire; la bonté de la jeune Élisabeth leur semblait

1. K. Wenck, *Die heilige Elisabeth*, Marburg, 1892, p. 221.

un reproche pour leur dureté, son humilité contrastait trop vivement avec leur orgueil, sa condescendance à l'égard des humbles faisait ressortir leur arrogance envers leurs inférieurs et sa piété surtout leur paraissait condamner la tiédeur de leurs pratiques religieuses.

En lisant dans les vieilles chroniques les récits, abondants en détails, de la vie qui fut faite dès lors à la jeune duchesse, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'indignation à l'égard de la duchesse Sophie, rendant l'existence si cruelle à une enfant, qu'une mère avait cru pouvoir confier à son cœur maternel. Une sévérité, même inflexible, ne suffirait pas à expliquer cette attitude, car le caractère si doux de la mignonne fillette rendait toute rigueur inutile. Les gens de la cour, toujours courtisans, imitaient la duchesse et ne se gênaient pas pour lancer maintes railleries et faire sentir leur mépris à la fiancée dédaignée.

Agnès elle-même se moquait souvent d'Élisabeth et lui disait : « Vous vous trompez bien si vous croyez que monseigneur mon frère vous épousera, ou alors il faudrait que vous deveniez tout autre. »

Un jour de grande fête, l'Église célébrait l'Assomption de la Vierge, la duchesse Sophie décida d'assister aux offices à l'église de Notre-Dame, à Eisenach; elle dit donc à sa fille Agnès et à Élisa-

beth de revêtir leurs toilettes de cérémonie et de mettre leurs couronnes d'or. Les petites duchesses obéirent et arrivèrent au milieu de la foule des paysans déjà réunis pour assister à l'office. A peine Élisabeth avait-elle pris place que ses regards se portèrent sur un grand crucifix, son cœur fut pénétré de douleur à la vue du divin Crucifié et son esprit se représenta si vivement les souffrances que Jésus avait endurées qu'elle enleva sa couronne et se prosterna sur le sol, le visage dans les mains, et versa d'abondantes larmes. La duchesse Sophie ne comprenant rien à cette scène releva l'enfant et sur un ton d'une excessive dureté lui dit : « Que signifie cela, mademoiselle Élisabeth? Voulez-vous introduire de nouvelles manières, voulez-vous que tout le monde rie de vous? Les demoiselles doivent se tenir droites et ne pas se jeter à terre comme des folles ou de vieilles nonnes qui se laissent tomber comme des rosses fatiguées. Ne pouvez-vous faire comme nous? Votre couronne vous semble-t-elle trop lourde? Que signifie tout cela et pourquoi restez-vous ployée comme un vieux paysan? » Élisabeth se releva et répondit avec une grande humilité : « Chère Madame, ne vous fâchez pas, mais en voyant ici mon Sauveur, couronné d'épines, je ne puis garder une couronne d'or et de pierreries sur ma tête, cela semblerait une dérision de la sienne. » Et ses larmes continuèrent à couler, non pas à

cause des reproches qu'on venait de lui adresser, car elle les supportait sans murmure, mais à cause des souffrances du Christ qui avaient pénétré son âme. En lisant ce trait que mentionnent les chroniqueurs contemporains, on ne peut qu'admirer ce profond sentiment d'humilité et de réparation qui pousse une jeune enfant à ne pas vouloir porter une couronne d'or en présence de son Sauveur, couronné d'épines, et l'on songe au vaillant Godefroy de Bouillon refusant, pour la même raison, la couronne du royaume de Jérusalem.

Seule en un pays étranger, loin de tous les siens, abandonnée moralement par ceux qui lui avaient promis affection et protection, elle eût semblé une épave perdue au milieu des flots si un fil conducteur, sa confiance en Dieu, ne l'eût guidée vers le port; au milieu de ses tribulations et de ses humiliations, pas une fois, l'espérance ne l'abandonna, et, pendant tout le cours de son existence, elle fit preuve de cette patience dont saint Grégoire a dit « qu'elle fait de nous des martyrs sans avoir besoin du glaive des bourreaux ».

Elle avait compris que ce qui se passait autour d'elle était l'accomplissement de la volonté de Dieu, aussi l'avait-elle accepté avec toute la soumission que sa foi lui enseignait, sentant sans doute déjà que tout acte de vertu l'enracine plus avant dans le cœur.

Quelquefois, mais seulement quand il pouvait

le faire sans crainte de déplaire à sa mère, le jeune landgrave Louis témoignait à Élisabeth quelque affection. Animé des mêmes sentiments chevaleresques que son père, il avait su apprécier toute la noblesse de l'intelligence et la tendresse du cœur de la fiancée que lui avait donnée la mort de son frère aîné. Bientôt, il l'avait aimée et quelques chroniqueurs disent qu'il fut le consolateur secret ed l'enfant abandonnée. L'appelant « ma chère sœur », il lui disait de douces paroles et essayait de compenser, par quelque témoignage d'affection, le chagrin qu'elle éprouvait de ne sentir autour d'elle qu'hostilité et haine ; de cette sympathie naquit un amour réciproque qui donna au jeune landgrave la force de vaincre toutes les résistances et qui, chez Élisabeth, fut plus fort que la mort.

Quand Louis s'éloignait pour faire une excursion un peu lointaine, il ne manquait jamais de rapporter à sa fiancée quelque petit souvenir pour lui montrer que, même loin d'elle, il ne l'avait pas oubliée.

Plus d'une fois, malgré les projets arrêtés par le feu landgrave, la duchesse Sophie avait essayé de détourner son fils de l'accomplissement de la volonté paternelle [1] ; peut-être espérait-elle que les sentiments religieux d'Élisabeth se dévelop-

1. Wegele, *Die heilige Elisabeth von Thüringen*, p. 79.

pant encore, elle renoncerait au monde pour entrer de son plein gré dans un couvent comme l'avait fait au siècle précédent, dans des circonstances analogues, la princesse Sophie; mais elle avait compté sans l'amour que l'adolescente éprouvait pour son fiancé, et il était assez vif pour lui donner la force de souffrir et même de lutter, car les courtisans employaient des moyens aussi inconvenants que déshonnêtes pour éloigner le jeune landgrave de sa fiancée; seulement ils ne réussirent qu'à l'affermir dans son amour.

L'opposition de la cour ducale au mariage du jeune landgrave avec la fille d'André II semblerait inexplicable si l'on ne savait que sa compréhension sérieuse de la vie avait déplu à tous les courtisans qui redoutaient l'influence qu'elle exercerait sur le landgrave dont les sentiments répondaient si bien aux siens; ils avaient compris qu'avec Louis et Élisabeth comme souverains, c'en était fait de la vie joyeuse que le landgrave Hermann avait fait régner à la Wartbourg, que désormais tout y serait austère, comme le comportaient le caractère et les tendances du jeune couple, et ils redoutaient la vie calme et grave qui les attendrait alors.

Un jour pourtant, au retour d'une excursion, le jeune landgrave ne remit aucun souvenir à Élisabeth; peut-être l'indulgente enfant, jugeant avec sa bonté habituelle, n'eût-elle prêté aucune importance à cette omission, mais ceux qui l'entouraient

voulurent voir, dans cet oubli, une intention bien déterminée et, sans plus tarder, répandirent le bruit que le landgrave n'éprouvait plus les mêmes sentiments à l'égard de sa fiancée.

Souffrant dans son amour, mais surtout blessée dans sa confiance, Élisabeth, cette fois, ne put supporter seule le chagrin qu'elle éprouvait. Elle chercha le sire de Varilla, celui à qui son père l'avait si tendrement recommandée, et lui raconta sa peine. Rappelé, par cette confidence, à l'accomplissement de sa promesse, qu'il semblait avoir quelque peu négligée, Varilla promit d'intervenir auprès du landgrave. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Au cours d'une chasse dans les montagnes environnant le Wartberg, Varilla se trouva près du landgrave qui se reposait. Il lui demanda la permission de lui poser une question; l'ayant obtenue, il dit : « Que pensez-vous, Monseigneur, faire de mademoiselle Élisabeth, que j'ai amenée de la Hongrie? La prendrez-vous pour épouse, ou bien retirerez-vous votre parole et renverrez-vous la princesse à son père? »

Se redressant, le landgrave étendit la main vers la montagne qui se trouvait devant lui, l'Inselberg, l'une des plus hautes montages de la Thuringe, et prononça ces paroles, fidèle expression de ses sentiments : « Tu vois cette montagne qui est devant nous? Eh bien, si de la base au sommet, elle se changeait en or pur et que tout cet or dût m'appar-

tenir à condition de renvoyer mon Élisabeth, je ne le ferais pas. Quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse, il ne faut pas qu'Élisabeth s'en préoccupe, je l'épouserai. Je l'aime et je n'aime qu'elle sur la terre. Mon Élisabeth m'est plus chère par sa vertu et sa piété que toutes les richesses du monde[1]. »

Heureux d'entendre ces paroles si fermes et si encourageantes, Varilla demanda la permission de les rapporter à Élisabeth. « Fais-le, répondit le landgrave, et dis-lui que je n'écouterai jamais aucun propos contre elle; comme témoignage de ma fidélité, remets-lui ce souvenir », et il tendait au sire de Varilla un petit miroir en argent.

Sans tarder, Varilla s'acquitta de sa mission et remit le miroir à Élisabeth en lui rapportant fidèlement l'entretien qu'il avait eu avec le landgrave. Un sourire de bonheur brilla sur le visage de la fiancée, désormais rassurée; contemplant le souvenir qui lui était offert en témoignage d'affection, elle vit que sur l'une des faces se trouvait l'image du Sauveur crucifié, et elle la baisa avec ferveur.

1. Apollinaire, *La vie de Sainte Élisabeth*, Paris, 1645, p. 89. — Mielke, *Die heilige Elisabeth*, p. 16.

II

VIE CONJUGALE DE SAINTE ÉLISABETH

Au jour fixé par le landgrave Louis, le 6 juillet 1218, quelques jeunes nobles choisis par lui l'accompagnèrent à l'église Saint-George, à Eisenach, pour y être armés chevaliers ; ce fut l'évêque Engelhard, de Naumbourg, qui bénit les épées et présida l'imposante cérémonie.

Devenir chevalier n'était pas à cette époque une vaine formalité et ce fut bien avec toute la conviction de ses sentiments chrétiens que le landgrave promit d'être désormais le défenseur de la justice et de la foi, le protecteur des veuves et des orphelins.

Cependant, ce fut contre un prélat qu'il dut porter, pour la première fois, ses armes. Son père, le landgrave Hermann, était mort avant d'avoir terminé la guerre qu'avait suscitée le vindicatif Sigefroy, archevêque de Mayence. Louis dut reprendre la lutte, il envahit la Hesse, et, par le succès de ses armes, contraignit l'archevêque à la

réconciliation que négocia le supérieur du monastère de Hersfeld. En 1219, une cérémonie solennelle eut lieu à Fulda, dans l'église Saint-Boniface, pour lever l'interdit prononcé par Sigefroy contre le landgrave Hermann et son fils; la paix fut conclue, et la bonne entente régna désormais entre l'archevêque et le landgrave.

De retour dans ses États, Louis, heureux du succès remporté, y puisa la force nécessaire pour manifester sa volonté à tous. Il déclara qu'il épouserait la princesse royale de Hongrie. A l'énergie qu'il mit dans cette déclaration, les courtisans comprirent que toute tentative d'opposition serait vaine, et la duchesse Sophie elle-même s'inclina devant cette décision.

La jeune fiancée n'avait encore que quatorze ans, mais on sait, par les récits que nous ont laissés les chroniqueurs de l'époque, qu'à une beauté remarquable, elle joignait une grande intelligence ; elle avait une haute stature, une démarche noble, des mouvements pleins de grâce et de grandeur[1], et pourtant la dignité de son main-

1. « Quelque haute que fût la naissance de cette jeune princesse, elle étoit pourtant bien au-dessous de son mérite, et la nature lui avoit été encore plus libérale que la fortune. Elle étoit de la plus riche et de la plus belle taille du monde ; et l'on voioit quelque chose de si noble, de si grand, et de si majestueux en son port, qu'il étoit impossible de la regarder sans la respecter et sans l'admirer. » (Le P. Archange, *la Vie de sainte Élisabeth.*)

tien ne l'empêchait nullement de se montrer douce et avenante envers tous ceux qui l'approchaient, elle accueillait les plus humbles avec tant de bonne grâce que jamais aucun n'hésitait à l'aborder.

Le fiancé joignait, à une virile beauté, toutes les vertus du véritable prince chrétien. Livré à lui-même à l'âge où les conseils paternels sont si utiles, il se fit une règle de résister toujours aux tentations et, malgré le prestige qu'eussent pu exercer le pouvoir, le luxe, les flatteries de perfides conseillers, jamais le landgrave ne faillit à la promesse qu'il s'était faite.

Il eût été difficile de trouver un couple réunissant plus de qualités que celui formé par Élisabeth de Hongrie et Louis de Thuringe. C'était à travers les épreuves que leur amour était né et s'était développé, les premiers actes du futur chevalier avaient été la protection et la consolation de la jeune orpheline, il avait ainsi appris à connaître tout ce que son cœur renfermait de bonté et de générosité.

Dans un juste esprit d'équité, le landgrave voulut que la cérémonie de son mariage avec Élisabeth fût une éclatante réparation de toutes les humiliations dont on l'avait abreuvée.

Le mariage eut lieu en 1221 [1], Louis y convia

1. Mielke, *Die heilige Elisabeth*, p. 17.

tous les seigneurs de la Thuringe qui répondirent à son invitation en se rendant à Eisenach avec leurs épouses. De la Hongrie, vinrent quelques magnats qui remirent des présents aux fiancés; mais ce furent le comte Meinhard de Mühlberg et le sire de Varilla qui conduisirent la princesse à l'autel; cet honneur leur revenait, car c'étaient eux qui avaient amené la petite Élisabeth en Thuringe et, en la remettant aux mains de son époux, ils terminaient en quelque sorte leur mission.

De la Wartbourg, le cortège se rendit modestement à pied à l'église Saint-George d'Eisenach, où la bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes fiancés au milieu d'un profond recueillement. « La joie pure qui rayonnait dans les regards des fiancés, dit un écrivain, faisait la confusion de tous les calomniateurs »; les chroniqueurs mentionnent la ferveur avec laquelle pria Élisabeth, son attitude si touchante, son air angélique. La duchesse Sophie elle-même semblait prendre part à ce bonheur auquel elle avait mis tant d'obstacles.

Des fêtes magnifiques eurent lieu à la Wartbourg et à Eisenach, les tournois et les réjouissances durèrent trois jours; les pauvres ne furent pas oubliés, il en était venu de tous les points du duché et, tant que durèrent les fêtes, ils furent hébergés aux frais du landgrave. Aussi, pour faire face à toutes les dépenses occasionnées par ces

munificences, le landgrave dut-il plus tard engager, aux religieux du couvent de Saint-Georgenthal, les revenus de la ferme de Nottleben et dix arpents de terre.

Bientôt le bruit des fêtes s'évanouit, le calme se rétablit et les deux jeunes époux purent jouir du bonheur enfin conquis. Leur union fut le modèle de la vie conjugale, dans sa plus haute expression.

Les poètes ne firent plus retentir les échos de la Wartbourg de vers sonores en l'honneur du landgrave Louis, comme ils l'avaient fait pour son père, Hermann ; mais le peuple aimait à s'entretenir de son nouveau souverain et parlait avec reconnaissance de son courage, de sa bonté et surtout de son équité.

Esprit moins vif peut-être que son père, ne cherchant pas, comme lui, à développer son influence au dehors, le landgrave Louis ne voulait pas voir au-delà de ses États, et rendre ses peuples heureux lui semblait une tâche suffisante.

Quelques chroniqueurs le comparent, non sans raison, au roi de France, saint Louis ; même amour de Dieu, même ardeur à le servir, même passion pour la justice, qui est rendue avec cette équité que le peuple lui-même reconnaît et apprécie. Même mort édifiante, reçue dans des conditions presque identiques, sur la terre étrangère. Mais, tandis que saint Louis était élevé par Blanche

de Castille, le landgrave Louis, que le peuple qualifia de « saint », recevait sa première éducation de la duchesse Sophie, dont on connaît le caractère et les sentiments. Seulement l'attrait qu'exerça la douce influence d'Élisabeth sur celui qu'elle ne nommait encore que son frère ne fut pas sans conséquence sur Louis; tout en protégeant et en défendant la jeune enfant, il puisait dans les entretiens qu'il avait avec elle cette élévation de pensée, ce désir du beau et du bon, en un mot, cet idéal qui, sans cela, lui eût peut-être fait défaut. Insensiblement Élisabeth l'amenait à envisager bien des choses au même point de vue qu'elle ; elle admirait son courage guerrier, mais elle mettait dans l'âme du chevalier des pensées de pitié pour les vaincus et pour les prisonniers; aux sentiments innés de justice qu'il possédait, elle ajoutait la commisération et elle s'efforçait de développer sa charité[1].

Pendant le règne du landgrave Hermann, plus occupé d'art et de poésie que de détails matériels, les seigneurs s'étaient arrogé certains droits, et leur bon plaisir était devenu leur seule règle de conduite à l'égard de leurs vassaux. Des abus

1. Une jeune sœur d'Élisabeth, Yolande, qui épousa Jacques le Conquérant, exerça une influence analogue sur son époux qui, après avoir remporté de nombreuses victoires sur les Maures, éleva sur le sol de son royaume plus de deux mille églises.

s'étaient introduits et la raison du plus fort était trop souvent la meilleure. Louis voulut rétablir l'ordre, et fit rendre justice à tous ses sujets. Sans égard ni ménagement, il obligea les grands, quels que fussent leurs situations et leur nom à se conduire selon l'équité et à restituer ce qu'ils détenaient injustement.

On cite, à ce sujet, l'histoire d'un petit marchand le mercerie. Visitant un jour la foire d'Eisenach, e landgrave remarqua un pauvre colporteur, 'ayant interrogé, ses réponses lui plurent, il lui it donner un sauf-conduit et déclara s'associer à son commerce. Les affaires du colporteur prospérèrent grâce à la haute protection du landgrave; mais, un jour que sa pacotille renfermait des objets de valeur, il fut attaqué près de Würtzbourg, en Franconie, et ses marchandises lui furent enlevées avec l'âne qui les portait. Le colporteur se rendit à la Wartbourg et raconta à son associé ce qui venait de se passer. Le landgrave protesta contre cet acte, mais ne recevant pas immédiatement satisfaction, il envahit la Franconie, vec quelques-uns de ses comtes et leurs hommes d'armes. Un envoyé du prince-évêque vint à sa rencontre devant Wurzbourg et, après un échange d'explications, l'évêque fit opérer des recherches et bientôt, l'âne du colporteur et les marchandises étaient retrouvés et restitués à leur propriétaire, à a grande satisfaction des vassaux qui voyaient que

leur duc savait prendre la défense des humbles.

La piété de Louis n'était pas moins grande que son amour de la justice, il aimait à se rendre à l'abbaye des Bénédictins de Reinhardsbrunn, située à six lieues d'Eisenach, et là, il s'entretenait avec les pieux religieux, non seulement de tout ce qui pouvait élever son âme, mais aussi de ce qui était nécessaire au bonheur de son peuple. Il visitait l'hôpital annexé à l'abbaye, causait avec les malades et leur laissait quelque aumône. De ces visites, il emportait une impression bienfaisante et souvent, en rentrant à la Wartbourg, il s'essayait à reproduire quelques-unes des vertus qu'il avait vu pratiquer par les religieux.

Dès sa jeunesse, il avait choisi comme devise : *Piété*, *chasteté*, *justice;* il conforma sa vie à ce beau programme qui résume presque toutes ses actions.

Le mariage donna à la jeune duchesse de Thuringe une liberté que sa soumission à la volonté de Dieu ne lui avait peut-être jamais fait désirer, mais qui ne lui permit pas moins de donner libre essor à toutes les apirations de son âme.

Elle avait en Louis de Thuringe un époux digne d'elle qui, sans pouvoir la suivre sur les sommets de la perfection que ses vertus devaient lui permettre d'atteindre, n'en était pas moins capable de comprendre ses sentiments et de lui rendre moins difficile la tâche qu'elle s'était assignée.

Doués tous deux d'une beauté remarquable, ces jeunes époux n'avaient pas basé l'union de leur cœur sur cet attrait humain, ce qui les unissait vraiment et indissolublement, ce qui fit d'eux le plus bel exemple d'amour conjugal, ce fut leur respect pour la religion et pour toutes les vertus qu'elle enseigne, pour tous les devoirs dont elle fait une loi. Malgré son extrême jeunesse, la louce Élisabeth avait compris tout ce que le lien lu mariage avait d'auguste et, lorsqu'elle en avait accepté les engagements irrévocables, elle 'avait fait avec l'intention de les tenir dans toute eur étendue.

A son amour se mêlait un tendre respect et aussi ın grand désir de ne pas déplaire à celui qui était e chef de la famille, et pourtant ce joug qu'elle cceptait n'avait rien d'humiliant, car elle avait su éserver toute la liberté et toute l'indépendance écessaires à son âme et à son esprit; sa vie conjuale ne devait porter nulle atteinte à sa vie spiriıelle, pas plus que les obligations de sa haute siıation ne devaient mettre obstacle à ses exercices e piété et à ses œuvres de charité.

Il est vrai que son époux n'y mettait aucune oposition, au contraire, il pratiquait avec elle l'art ivin de la prière, il l'encourageait par de bonnes aroles, et ne trouvait à redire aux mortifications u'elle s'imposait que lorsqu'il craignait que sa ınté ne s'en ressentît. Il faisait alors ses observa-

tions, mais d'un ton si affectueux qu'Élisabeth les recevait avec reconnaissance ; du reste, ce sentiment se fit toujours remarquer dans l'affection qu'elle témoignait à Louis, elle marquait ainsi la gratitude qu'elle avait éprouvée quand, autrefois, il s'intéressait à l'enfant que tous repoussaient.

Souvent des pèlerins hongrois se rendaient à Aix-la-Chapelle pour y visiter le tombeau de Charlemagne; précisément peu de temps après le mariage d'Élisabeth et de Louis, quatre magnats se mirent en route pour Aix-la-Chapelle; le roi André II les chargea de passer par Eisenach et d'aller porter quelques présents à sa fille et à son gendre.

Arrivés à une certaine distance de la Thuringe, ils entendirent raconter que l'harmonie ne régnait pas dans la maison ducale, que le cœur de Louis s'était détaché de son épouse et que la fille de leur roi n'était pas heureuse. Ne sachant alors s'ils devaient continuer leur route et aller à la Wartbourg, ils en référèrent à André II qui leur intima l'ordre de se rendre auprès du jeune couple et de l'inviter, en son nom, à venir en Hongrie, lui faire visite afin qu'il apprît à connaître son gendre et surtout pour qu'il pût se rendre compte par lui-même si ce que l'on racontait était exact. Les pèlerins, devenus ambassadeurs, continuèrent donc leur route vers la Thuringe et se firent annoncer à la Wartbourg : grand émoi au château, disent les chroniqueurs contemporains en racontant un fait qui

prouve à quel point la charité d'Élisabeth était déjà populaire. Quand l'argent lui faisait défaut, la duchesse, pour ne pas différer d'un instant le secours que l'on attendait d'elle, donnait aux pauvres ses vêtements, en leur recommandant de ne pas les porter, mais de les vendre, ce qui leur procurerait beaucoup d'argent. Il se trouva donc qu'au jour de l'arrivée des envoyés hongrois, Élisabeth, ayant donné une de ses plus riches toilettes, n'en avait pas d'assez belle au gré de son mari qui eût voulu la voir richement parée pour recevoir les magnats. Élisabeth le rassura et, quand il eut quitté sa chambre, elle se mit en prière. Louis se rendit auprès de ses hôtes et, bientôt, il vit arriver Élisabeth que les Hongrois regardèrent avec admiration. Heureuse de recevoir les envoyés de son père, d'entendre parler de sa chère patrie dans sa langue maternelle, Élisabeth se montra si spirituelle, si aimable, si gaie, que les envoyés éblouis la trouvèrent admirable et racontèrent plus tard que « seule une reine de France pouvait être plus richement habillée ». Elle les avait tenus sous le charme de son esprit et de sa grâce; aussi purent-ils annoncer à André II que la duchesse était heureuse et que, du reste, il pourrait bientôt s'en convaincre, car son invitation avait été acceptée par le landgrave et par son épouse.

Louis avait subi le même charme que ses hôtes, car de retour au château, après les avoir accom-

pagnés au-delà d'Eisenach, il demanda à Élisabeth comment elle avait fait pour paraître si somptueusement habillée ; elle lui répondit en souriant : « C'est Dieu qui fait ces choses quand il lui convient. »

Au cours de l'année 1221, le landgrave de Thuringe et la duchesse Élisabeth se mirent en route pour la Hongrie, accompagnés du vieux sire de Varilla et de son fils Rodolphe, du comte de Kaefernbourg, du comte Godefroy de Ziegenhayn, du comte Henry de Stollberg, du comte de Schwarzbourg, de Frédéric de Beichlingen et de nombreux chevaliers. Pendant son absence, le landgrave confia le gouvernement de ses États au comte de Mühlberg.

Le voyage fut long, mais fort agréable; Élisabeth, entourée des dames de la cour, le fit en partie à cheval, chevauchant à côté de son époux, et, après avoir traversé le duché d'Autriche, la brillante caravane arriva à Presbourg. Élisabeth revit avec bonheur ce château où s'étaient écoulées les premières années de son enfance. Sa famille l'accueillit avec des démonstrations de joie et lui témoigna beaucoup d'affection; les personnes qui l'avaient connue tout enfant étaient heureuses de la revoir; mais que de changements étaient survenus! Élisabeth ne retrouvait plus sa mère dont le souvenir lui était toujours resté si cher, mais elle apprenait alors les tragiques circonstances qui

avaient accompagné la mort de Gertrude et ce récit lui suggérait de graves pensées. Elle se fit conduire au lieu de la sépulture de la reine et, là, pria Dieu pour le repos de son âme ; peut-être aussi implora-t-elle du Seigneur la force de pardonner à ceux qui l'avaient fait mourir.

Et ce fut au milieu de ces douloureux souvenirs, évoqués de si vive façon par les lieux mêmes, que la jeune duchesse dut assister aux fêtes organisées par André II en son honneur. Le roi aimait trop le luxe et les magnificences pour ne pas profiter de la présence de sa fille et de son gendre pour organiser de grandes réjouissances. Festins, tournois, chasses, tout fut offert aux nombreux invités du roi qui les combla encore de cadeaux avant leur départ ; l'on revit alors les ustensiles d'or et d'argent, les pierres précieuses, les étoffes tissées d'or, bref, tout ce que la somptuosité orientale pouvait produire de luxueux, prendre, comme dix ans auparavant, le chemin de l'Allemagne, car pas un Allemand, depuis les seigneurs jusqu'aux derniers valets, ne retourna les mains vides dans son pays. Un chariot spécial dut être construit pour le transport des présents offerts par le roi André.

Ces objets précieux, tout en donnant à l'Allemagne l'idée d'un art et d'un luxe qu'elle ne connaissait guère, servirent encore à remplir les caisses du landgrave qui avait dû emprunter pour

faire face aux dépenses de son voyage en Hongrie[1].

Pendant son séjour au milieu des siens, Élisabeth avait appris à connaître son frère Béla, qui devait succéder à André II[2]; le contraste entre le fils et le père était grand; tandis qu'André, souvent indécis, se laissait influencer par son entourage, Béla avait le caractère ferme et énergique de sa mère; il déplorait la faiblesse de son père, surtout à l'égard des meurtriers de la reine qu'il eût voulu voir punir avec une inexorable rigueur. Élisabeth essaya de le détourner de ces pensées de vengeance; mais, malgré toute la persuasion qu'elle mit dans ses conseils et dans ses exhortations, elle n'y réussit pas complètement; cependant ce dut être alors que le frère et la sœur s'entendirent sur les dons qu'ils feraient aux couvents et aux églises en mémoire de leur mère.

Élisabeth avait pu constater que son frère Béla était animé de vifs sentiments religieux; mais elle dut éprouver une grande satisfaction en voyant à quel point ces sentiments étaient développés chez son jeune frère Kálmán. La vie religieuse avait pour lui un grand attrait; mais la patrie avait besoin de défenseurs, et Kálmán mit son courage

1. Mielke, *Die heilige Elisabeth*, p. 21.
2. Béla IV régna de 1235 à 1270.

à la disposition du roi, son père ; il combattit les Tartares et les chassa de la Gallicie dont il avait été élu roi. Il avait épousé Salomé, fille du duc de Cracovie ; seulement les jeunes époux avaient fait vœu de chasteté et, quand Kálmán reçut une mort glorieuse sur le champ de bataille, la princesse Salomé fonda plusieurs couvents et se retira dans celui des Clarisses dont la règle répondait sans doute le mieux à ses aspirations. Du reste, le sol de la Hongrie se couvrait de monastères, et l'Ordre des Paulistes, fondé en 1215, par le bienheureux Eusèbe de Strigonie, se développait et rendait d'importants services[1].

Mais ce qui devait faire une vive impression sur la tendre Élisabeth, ce fut l'admiration avec laquelle elle entendit parler des vertus de sa tante maternelle Hedwige. Il est peu probable qu'elle alla la voir et, cependant le désir ne dut pas lui manquer de s'entretenir avec la sœur de sa mère, cette reine qui comprenait si bien les devoirs qu'impose la richesse. L'amour d'Hedwige pour les pauvres et les malades était aussi grand que celui d'Élisabeth, et l'on trouve, dans la vie de la tante et de la nièce, plus d'un trait analogue d'abnégation et de dévoûment. Toutes deux possédèrent au plus haut degré l'humilité et la charité, ces

1. Ces religieux hongrois fondèrent à Eisenach, en 1268, d'après un document des Archives de cette ville, un monastère, probablement pour les pèlerins magyars que la gloire de sainte Elisabeth y attirait.

deux sœurs, filles de l'Évangile et mères de toutes les autres vertus. Hedwige, dont l'Église a reconnu la sainteté en l'offrant à la vénération des fidèles, perdit son fils qui fut tué dans un combat. Elle alla recueillir son corps sur le champ de bataille et, surmontant la douleur qu'elle ressentait, faisant appel à toute la résignation dont elle était capable, elle eut le courage de dire : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir faite mère d'un fils qui a su mourir en martyr de votre religion et de sa patrie ! »

La séparation d'André II et d'Élisabeth fut triste, douloureuse, comme si le père et la fille, voyant à travers le voile qui cache l'avenir, avaient pressenti qu'ils ne se retrouveraient plus en ce monde ; cependant, le roi n'éprouvait plus d'inquiétude, il voyait sa fille heureuse et pouvait espérer que son bonheur serait de longue durée.

De retour en Allemagne, le jeune couple ne changea rien à la vie exemplaire dans laquelle il s'était complu jusqu'alors. Mais ce qu'Élisabeth avait vu et entendu en Hongrie lui avait suggéré de graves et profondes réflexions, dont les conséquences ne tardèrent pas à se faire sentir ; si, d'une part, la mort tragique de sa mère lui avait fait voir d'une manière sensible l'inanité des biens de la terre, la fragilité des grandeurs ; d'autre part, elle avait trouvé dans la générosité dont son père faisait preuve en toute occasion, un

exemple à imiter et aussi un encouragement à sa propre charité. Ces deux sentiments, en se développant dans l'âme d'une femme comme Élisabeth devaient aboutir à ces admirables vertus que beaucoup ne semblent pas vouloir admettre parce qu'elles dépassent leur compréhension de l'humanité.

Louis et Élisabeth aimaient à s'entretenir de choses qui pouvaient développer leur esprit et leur cœur; ils cherchaient réciproquement à s'élever plus haut dans la vertu et dans l'amour de Dieu. S'occuper des pauvres était alors pour les princes un devoir auquel nul n'eût essayé de se soustraire et, en agissant ainsi, ils n'obéissaient pas seulement à la sensibilité de leur cœur, ému par la vue d'un navrant tableau de la misère, ou par le récit apitoyant de quelque infortune imméritée; mais, surtout, ils remplissaient l'obligation divine qui impose aux véritables chrétiens d'aimer et d'aider leur prochain, sous peine d'en répondre devant Dieu. Pour le landgrave et pour son épouse, c'était un devoir sacré et ils étaient vraiment les dispensateurs des biens que la Providence leur avait confiés; les pauvres pouvaient considérer leur fortune comme le *spes pauperum*. Élisabeth ne se sentait pas heureuse tant qu'autour d'elle un pauvre souffrait; elle possédait, à un haut degré, ce sentiment de compassion qui ne nous permet pas de voir souffrir nos

semblables sans prendre part à leurs souffrances; et, pour elle, le plus grand bonheur consistait à faire des heureux. Aussi son zèle était-il infatigable; cependant, le duc fut bientôt obligé d'y mettre un frein, car la prochaine maternité de la duchesse rendait quelques ménagements indispensables. Élisabeth comprit qu'en présence de la bénédiction que Dieu lui envoyait, elle devait prendre les soins que son mari et la prudence lui conseillaient.

Elle quitta même bientôt la Wartbourg où la vie continuait à être souvent bruyante et se retira au château de Kreuzbourg, élevé dans un fort beau site et assez loin de Marbourg où le duc allait précisément assister à une assemblée des États de la Hesse. Ce fut ainsi qu'Élisabeth donna le jour, à Kreuzbourg, le 28 mars 1222, à son premier enfant, en l'absence de son époux; mais, dès que le landgrave apprit qu'un fils lui était né, il accourut au château. Il décida que l'enfant serait immédiatement baptisé et recevrait le nom de Hermann, en souvenir de son grand-père, et peut-être aussi parce que c'était le nom habituellement donné au premier-né de la famille ducale. En reconnaissance de la naissance de son fils, le landgrave fit construire un pont en pierre sur la Werra pour remplacer le pont en bois qui s'y trouvait.

On manque de données certaines sur l'église

dans laquelle la jeune mère célébra alors ses relevailles; mais ses biographes sont plus explicites sur ce qui se passa après la naissance de ses autres enfants.

Dès que le jour des relevailles était arrivé, Élisabeth revêtait une toilette fort simple et, tenant son enfant dans ses bras, elle descendait à pied, sans hésiter, le rude chemin qui conduisait en ville et dont elle connaissait pourtant bien toutes les aspérités; elle se rendait à l'église Sainte-Catherine, située au-delà d'Eisenach; elle remerciait Dieu, lui offrait son enfant et faisait une généreuse offrande. De retour à la Wartbourg, elle donnait les vêtements qu'elle portait à une femme pauvre qui se trouvait dans les mêmes conditions qu'elle; après la naissance de ses enfants, au lieu des réjouissances habituelles en pareille occasion, elle ne voulut jamais d'autres fêtes que celles de la charité, consistant en de généreuses distributions d'aumônes.

La maternité ne fit que développer les sentiments pieux et charitables d'Élisabeth, en leur fournissant un nouvel aliment. Elle ne cessa pas pour cela de s'occuper des pauvres et des malades, mais elle témoigna une bienveillance toute particulière aux mères et à leurs nouveau-nés; elle passait de longues heures auprès d'elles, les assistait et leur donnait tout ce qui leur manquait; puis, tournant alors sa sollicitude vers les en-

fants, elle les tenait sur les fonts baptismaux pour avoir, en raison de cette maternité spirituelle, un motif de plus de s'intéresser à leur avenir.

Le 20 mars 1224, la duchesse de Thuringe donna le jour à une fille qui fut nommée Sophie; cette enfant naquit à la Wartbourg.

Un an après, une seconde fille vint au monde, également à la Wartbourg, et reçut le même prénom de Sophie; plus tard on la surnomma Sophie la Jeune[1].

Ce fut sans doute en prodiguant à ses enfants de tendres caresses que la duchesse de Thuringe conçut la pensée de fonder un asile pour les petits orphelins, elle y accueillit aussi les enfants malades, et ce fut au milieu de cette foule enfantine

1. Cette similitude de prénoms, due certainement aux deux duchesses de Thuringe, épouses du landgrave Hermann, et ayant porté toutes les deux le prénom de Sophie, a jeté quelque doute sur l'existence de Sophie la Jeune; cependant elle ne nous paraît pas contestable et quelques auteurs, Rothe, Adam Ursinus, etc., la mentionnent de façon à ne laisser guère place au doute. L'auteur de *Rythmicus de vita Sancte Elisabethe* dit textuellement :

Zu wartpurg sy eine dochter gebaer
Ein kynd gar fein und klar
Die wurt ouch Sophia genant
Der name wart ir darumb gesandt
Das sy sich gelobet dem Herren
Und seyner mutter zu Erenn
Ire Schwieger dy Sophia hyes
Irer beyder tochter sy darnach touffen lyes
Dyse dochter kam zu kytzingen ein
Und wolde ane man sein...

qu'elle passa bien des moments doux à son cœur. Elle soignait elle-même les petits malades et les aidait, par une caresse ou par un jouet, à supporter leurs souffrances; pour les autres, elle n'avait aussi que de douces paroles et, dès qu'elle paraissait, tous ces enfants sans mère couraient à sa rencontre en criant : Maman, Maman! Elle leur prodiguait alors tous ces témoignages d'un amour vraiment maternel qui avaient manqué à son enfance; dans ces enfants sans foyer, elle revoyait peut-être la petite exilée qu'elle avait été, et dans ses baisers passait toute la tendresse dont elle avait ressenti si douloureusement l'absence.

Élisabeth ne redoutait ni la fatigue, ni la peine, aussi portait-elle, sans l'aide de personne, les jouets qu'elle destinait à ses petits protégés. Une touchante légende nous apprend qu'une fois, au cœur de l'hiver, la bonne duchesse, chargée d'un volumineux paquet, descendait du château; la neige rendait la route difficile et Élisabeth, ayant glissé, laissa échapper son fardeau qui alla rouler au bas de la montagne. Quand on ouvrit le paquet, on vit, avec surprise, que rien n'était cassé; ni les pantins ni les poupées n'avaient subi le moindre dommage, et le peuple dit que Dieu avait fait un miracle pour récompenser la duchesse de son amour pour les petits[1].

1. Toldy L., *Magyar szent Erzsébet élete;* Budapest, 1875.

En se reportant par la pensée à ce qu'était la vie chrétienne au XIIIe siècle, on se représentera sans peine ce que fut l'existence d'Élisabeth pendant les quelques années qu'elle passa comme souveraine à la Wartbourg.

Obéissant à ses sentiments plus encore qu'aux idées régnant à cette époque, Élisabeth avait organisé sa vie en y faisant une large part aux choses spirituelles, profitant du moindre moment de loisir ou de liberté pour le consacrer à la prière et à l'oraison.

L'enfant, qui ne s endormait pas sans avoir récité sa prière, était devenue la pieuse épouse, qui se relevait la nuit pour prier. Craignant de manquer l'heure qu'elle s'était elle-même assignée, elle avait chargé une de ses suivantes, Ysentrude, de l'éveiller au moment voulu, en la tirant par un pied. On raconte qu'une fois Ysentrude se trompa et tira le pied du duc; Louis se réveilla, comprit ce qui venait de se passer, sourit et ne dit rien. Quand Élisabeth prolongeait trop sa prière, il la rappelait, et, doucement, la tenant par la main, l'engageait à se recoucher.

Les pénitences corporelles, les mortifications de la chair étaient d'un usage courant au moyen âge, Élisabeth n'eût pas songé à s'y soustraire; elle voyait, au contraire, dans ces pratiques un moyen de se sanctifier, ce fut ainsi qu'elle se fit donner la discipline tous les vendredis, en mémoire

de la Passion de Notre-Seigneur; pendant le Carême, elle la prenait tous les jours et plus tard, quand elle fut plus avancée dans la voie des mortifications, elle se levait la nuit et, entrant chez une de ses suivantes, l'obligeait à lui donner rudement la discipline. Mais à quelque moment que ce fut, toujours elle revenait au milieu des siens avec un visage souriant. A la voir ainsi, nul ne se fût douté que, sous ses somptueux vêtements, elle portait un cilice qui meurtrissait sa chair.

Toutes ces austères pénitences n'enlevaient rien à la grâce enchanteresse de son caractère; grave comme une véritable Magyare, elle n'était pas triste, au contraire, elle aimait à voir la gaîté régner autour d'elle, et elle ne pouvait souffrir que l'on prît, dans la prière, des attitudes tristes, elle voulait que l'on servît le Seigneur dans la joie, et, s'adressant à ces gens qui confondent un air sombre et sévère avec le recueillement, elle leur disait quelquefois : « On croirait que vous voulez effrayer le bon Dieu, offrez-lui donc de bon cœur ce que vous avez. »

Épouse aimante, elle cherchait à plaire à son époux et, malgré la simplicité de ses goûts, s'habillait avec recherche pour lui faire plaisir; elle expliquait ainsi à ses suivantes les motifs de sa conduite : « Ce n'est pas par vanité, disait-elle, que je me pare, Dieu m'en est témoin, mais seulement par charité chrétienne, pour ne donner à mon frère

nul mécontentement, ni déplaisir, ou même une occasion de péché si quelque chose ne lui plaisait pas en moi. » Seulement, dès que le duc était absent, Élisabeth quittait ses riches vêtements et ne portait plus que des toilettes de couleur sombre. Plus tard, sainte Chantal devait imiter cette modestie et quitter aussi ses ornements lorsque le baron de Rabutin était absent[1]. De même, elle passait alors ses nuits en prière et ses journées à visiter les pauvres et les malades ; ce n'était pas que le landgrave y mît obstacle, mais elle savait qu'elle avait d'autres devoirs à remplir quand son mari était à la cour. C'est ainsi que, contrairement à l'usage d'alors qui voulait que la femme s'assît au bout de la table, loin du maître, Élisabeth s'asseyait à côté de Louis pour l'obliger à se surveiller davantage ; par ce moyen, elle imposait la même réserve à tous les convives, et la conversation, même aux repas les plus longs, ne perdait pas le ton de la bienséance. Quand le duc partait pour de petites excursions, Élisabeth l'accompagnait à cheval; de longues heures de chevauchée ne l'effrayaient pas, tout au contraire, elle aimait à voyager ainsi avec son « cher frère » qu'elle quittait le moins possible, et c'était seulement quand le but du voyage

1. Aux observations qui lui étaient faites à ce sujet, elle répondait : « Ne me parlez plus de cela, les yeux à qui je dois plaire sont à cent lieues d'ici, c'est inutilement que je m'agencerois. » (*Sainte Chantal*, par E. Bougaud.)

était trop lointain ou que l'état de sa santé l'y obligeait, qu'Élisabeth renonçait à accompagner le landgrave.

Depuis quelques annees des épidémies avaient sévi, faisant de nombreuses victimes, semant partout la misère et la désolation ; l'une de ces maladies, la lèpre, dont le nom seul causait un frémissement d'horreur, se répandait de plus en plus, faisant de ceux qu'elle atteignait des parias ; la médecine était sans ressources contre cette affreuse maladie dont la contagion était si certaine et les conséquences si irrémédiables que bien peu de personnes consentaient à donner leurs soins aux lépreux. L'Eglise en eut pitié, elle montra leurs plaies comme une épreuve envoyée par Dieu, et, donnant l'exemple, elle sut leur assurer les soins de ces apôtres de la charité héroïque [1] qui ne reculèrent plus devant les plaies les plus hideuses, ou les visages les plus ravagés, ou les membres les plus déformés, et aidèrent ces malheureux à supporter leurs souffrances avec résignation, à mourir chrétiennement.

Et, malgré sa jeunesse, malgré sa beauté, Éli-

1. A Jérusalem, un ordre religieux fut fondé à cet effet, dont les membres s'engageaient à soigner les lépreux; la propagation de la maladie en Europe nécessita la fondation d'ordres analogues en Orient et en Occident.

sabeth se mit à soigner les lépreux, aussi un poète français a-t-il pu dire[1] :

Chacun t'apportera sa lèpre et ses douleurs
Sans que tu t'en effraies ;
Car ton doigt délicat, fait pour cueillir des fleurs,
Aime à panser des plaies.

On cite de la royale infirmière bien des traits de courage, il suffira d'en rapporter un pour montrer jusqu'à quel point allait son dévoûment. C'était aux environs du château de Naumbourg et en l'absence du duc, Élisabeth vit un jeune homme si défiguré par l'affreuse maladie que nul ne voulait même le regarder; la duchesse lava ses plaies, les pansa avec des huiles aromatiques et le fit coucher dans le lit qu'elle partageait avec son époux. La duchesse Sophie, ayant appris ce qui se passait, se mit à la recherche de son fils et, dès qu'il rentra, l'appela et le conduisit dans sa chambre; lui montrant alors son lit, elle lui dit avec colère et ne pensant pas si bien parler : « Voyez les miracles que fait votre Élisabeth! sans que je puisse l'en empêcher, elle met des lépreux dans votre lit ; mon cher fils, elle veut sans doute vous donner cette maladie. »

Louis tira les draperies du lit et resta sans pa-

1. V. de Laprade.

role; les yeux de son âme, dit la tradition, s'étaient ouverts, et, à la place du lépreux, il ne voyait que Jésus crucifié.

Se tournant alors vers Élisabeth qui l'avait suivi, craignant cette fois de l'avoir mécontenté, il lui dit : « Élisabeth, ma douce sœur, tu peux mettre souvent des hôtes semblables dans mon lit et je t'en remercierai. » Puis il ajouta : « Ne te laisse arrêter par personne dans tes œuvres de charité. »

Tout ému de ce qu'il venait de voir, Louis en remercia Dieu; Élisabeth profita de ses bonnes dispositions pour lui exposer une requête qui, depuis longtemps, lui tenait à cœur. Elle lui demanda l'autorisation de faire construire un hôpital à mi-côte du Wartberg pour les pauvres malades qui ne pouvaient monter jusqu'au château. Le landgrave ne donna pas seulement l'autorisation demandée, mais contribua à la construction de cet hôpital où vingt-huit malades trouvèrent un abri et des soins dévoués.

Le jeudi saint, la pieuse Élisabeth réunissait douze pauvres malades, pour la plupart des lépreux, leur lavait les pieds et les baisait, puis elle leur distribuait des vêtements et du pain. Elle accomplissait cet acte de piété avec une humilité parfaite ; du reste, elle mettait le même sentiment dans les visites qu'elle faisait aux églises pendant la semaine sainte. Quittant ses vêtements et ses ornements de princesse, elle allait modestement

vêtue, d'église en église, perdue au milieu de la foule des gens pieux qui accomplissaient le même pèlerinage, et déposait comme eux, sur les autels dépouillés, de modestes offrandes. La critique ne pouvait manquer de trouver à reprendre à cette manière de faire, mais Élisabeth laissait dire et continuait à donner l'exemple de l'humilité et de la modestie au sein des grandeurs. C'était ainsi que, pendant ces belles processions des Rogations, vêtue fort simplement, elle suivait la croix, se croyant perdue au milieu de la foule d'où cependant sa grâce et sa beauté la faisaient ressortir. De même, à l'église, elle se plaçait parmi les plus pauvres pour entendre le sermon.

Les prédicateurs les plus écoutés alors étaient les disciples de François d'Assise; malgré le peu de succès de leur première excursion en Allemagne[1], ils y étaient retournés, mais avec la con-

1. Quelques années auparavant, vers 1219, deux disciples de François d'Assise s'étaient rendus en Allemagne; la grande simplicité, ou plutôt la pauvreté de leurs vêtements et l'escarcelle qu'ils tendaient les faisaient prendre pour des mendiants ou des vagabonds. Ils ne connaissaient de la langue qu'un seul mot : *ja*. Une fois qu'on leur demanda s'ils avaient faim, ils répondirent : *ja*, *ja*, et on leur donna à manger. Croyant, dans leur naïveté, que ce mot avait une signification fort étendue, ils le dirent une fois qu'on leur demandait s'ils étaient des hérétiques, venant prêcher une nouvelle religion. Sur cette déclaration, on les arrêta, ils furent menés en prison et fort durement traités; puis, enfin, on les relâcha et ils retournèrent en Italie où ils firent des récits effrayants sur la cruauté des Allemands.

viction qu'ils couraient à un martyre certain.

C'était dans un Conseil de l'Ordre, tenu en 1221, à Sainte-Marie de la Portioncule, que François d'Assise avait décidé d'envoyer cette nouvelle mission de l'autre côté des Alpes.

Jourdain de Giano, à qui l'on doit d'intéressants récits sur les Franciscains en Allemagne, voulut, avant leur départ, voir les futurs martyrs, mais il lui advint, chose qu'il n'avait guère prévue, d'être envoyé avec vingt-quatre de ses Frères en Allemagne, et ce fut ainsi qu'il se trouva un jour à Eisenach. Les missionnaires furent bien accueillis par Conrad, évêque de Hildesheim qui leur accorda le droit de prêcher dans les églises de son diocèse et d'entendre les confessions[1].

Ce fut à Wurzbourg que le F. Césaire, chef de la mission, y admit Hartmod et Rodeger[2]; ce dernier devint plus tard prieur à Halberstadt, mais, auparavant, il fut le confesseur d'Élisabeth.

La doctrine qui inspirait les Franciscains plaisait à leurs auditeurs et ils venaient si nombreux à leurs sermons que tous les curés s'empressaient d'offrir leurs églises pour que les moines ne fussent pas obligés de prêcher en plein air. La duchesse de Thuringe avait été rapidement conquise à ces nobles pensées de charité et de renoncement qui répondaient si bien à toutes les aspi-

1. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 58; Wenck, *Die heilige Elisabeth*, p. 225.

2. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 58.

rations de son âme. Cependant, si grande que fût son admiration pour François d'Assise et pour sa conception de la vie, Élisabeth ne suivit ses principes que dans ce qui convenait à son caractère, et, malgré tout ce qu'on put lui raconter de touchant et même d'édifiant sur l'amour de François pour ses « frères inférieurs », elle ne semble pas, si grande que fût sa pitié pour toutes les créatures, avoir suivi le Poverello dans cette voie.

Elle accueillit avec autant d'empressement que de reconnaissance les prédicateurs qui étaient venus à Eisenach; elle leur fit construire un couvent[1] et ne dédaigna pas de filer la laine pour leur faire confectionner des vêtements[2]. Elle se faisait aider par ses suivantes et s'entretenait avec elles des enseignements des Franciscains; elle s'essayait à leur en démontrer toute la valeur, leur faisant admirer la grandeur de ces religieux qui renonçaient à tout pour servir Dieu dans la pauvreté volontaire.

Un jour, dit-on, elle jeta un vieux manteau sur ses épaules et, la tête couverte d'un châle, elle leur dit, comme prophétisant son avenir: « C'est ainsi vêtue que j'irai mendier quand je serai pauvre pour l'amour de mon Dieu. » Saint François de Sales admire ce trait[3].

1. Wenck, *Die heilige Elisabeth*, p. 226.
2. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 57.
3. Après l'avoir raconté, parlant de Louis et d'Élisabeth,

Le cardinal d'Ostie, protecteur de François d'Assise et du Tiers-Ordre qu'il venait de fonder, avait voyagé en Allemagne, de 1207 à 1209; il avait été en relations avec Egbert, archevêque de Bamberg, et aurait ainsi connu la cour de Thuringe, alors l'un des foyers intellectuels de l'Allemagne. Lorsque, plus tard, il entendit parler de la piété de la duchesse de Thuringe, il s'y intéressa vivement et, dans plusieurs occasions, surtout lorsqu'il fut devenu pape, sous le nom de Grégoire IX, il donna des témoignages probants de sa sollicitude à l'égard d'Élisabeth.

Le F. Rodeger, l'un des premiers Franciscains allemands, probablement recommandé par l'évêque Conrad de Hildesheim [1], fut choisi par Élisabeth comme confesseur; ce fut lui qui l'initia à l'idéal séraphique; il trouva, il est vrai, un terrain tout préparé et dont la culture n'exigea guère d'efforts. Il fit connaître à sa pénitente l'existence du Tiers-Ordre, Élisabeth en trouva les règles fort sages, puisqu'elles permettaient de mener, dans le monde, une vie plus conforme à la loi évangélique, et elle demanda à son époux, condition essentielle pour être admise, l'autorisation de faire partie de cette

il écrit : « O mon Dieu ! chère Philotée, que ce prince et cette princesse étaient pauvres en leurs richesses et qu'ils étaient riches en leur pauvreté ! » (*Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. xv.)

1. Wenck, *Die heilige Elisabeth*, p. 225.

belle association religieuse. Louis donna la permission demandée, et la duchesse de Thuringe fut la première princesse en Allemagne qui fit partie du Tiers-Ordre [1]. Elle en observa certaines règles avec une minutieuse exactitude, mais fut cependant libérée de quelques obligations que sa situation de princesse, d'épouse et de mère l'eût empêchée de remplir [2].

Malgré ces quelques restrictions, l'exemple que donna Élisabeth n'en fut pas moins efficace et exerça probablement une notable influence sur le développement du Tiers-Ordre en Allemagne. Cette association, dont le but était de faciliter aux personnes obligées de rester dans le monde une vie religieuse conforme à leurs aspirations, recruta ses membres dans toutes les classes de la société et devint une puissance avec laquelle il fallut compter. En s'engageant, comme la règle du Tiers-Ordre l'exigeait, à ne prendre les armes que pour la défense de Dieu et de l'Église, bien des chevaliers refusèrent de suivre leurs suzerains dans les combats qu'ils se livraient entre eux et

1. Hélyot, *Histoire des Ordres monastiques*, t. VII, p. 287.

2. Mielke (*Die heilige Elisabeth*) dit qu'Élisabeth n'entra pas dans le Tiers-Ordre tant que vécut le landgrave, mais qu'elle en suivit les prescriptions autant que ses sentiments l'y poussaient et que sa situation le lui permettait. Kaltner (*Konrad von Marburg*) est d'avis qu'Élisabeth se fit admettre dans le Tiers-Ordre, mais n'en porta pas les signes extérieurs.

mirent ainsi, en quelque sorte, fin aux querelles intestines qui divisaient les habitants d'un même pays. Plus tard, l'empereur Frédéric II se plaignit de l'opposition que l'attitude des membres du Tiers-Ordre mettait à ses projets contre le Saint-Siège. Les principes franciscains durent leur rapide propagation aux conditions spéciales de la vie sociale et religieuse au XIII[e] siècle ; ils répondaient, pour les uns, à un idéal dont ils leur facilitaient la réalisation, en leur donnant les moyens de conformer leur vie et leurs actions à leurs aspirations ; aux autres, aux plus nombreux, aux infortunés, aux abandonnés, ils assuraient non seulement les secours dont leur misère avait besoin, mais encore cette commisération, ces paroles de consolation, plus douces aux malheureux que l'assistance matérielle la plus large.

L'exercice des œuvres de miséricorde était prêché à tous avec une insistance que les circonstances ne justifiaient que trop ; maladies, inondations, fléaux de tous genres, rendaient la vie du peuple bien précaire et la charité des riches absolument indispensable.

Jusqu'alors, le landgrave n'avait fait que de courtes absences ; mais, en 1225, il partit pour une expédition plus lointaine. Son but était de faire rendre justice à quelques-uns de ses sujets, qui avaient été attaqués et volés, près du château

de Lubitz, par des Polonais avec lesquels ils trafiquaient. Louis avait fait transmettre ses protestations, mais elles étaient restées sans réponse ; alors il réunit ses vassaux, marcha sur Leipzig et, là, déclara son intention d'aller en Pologne pour obtenir justice et satisfaction. Ses chevaliers ne purent dissimuler leur étonnement en voyant entreprendre une aussi lointaine expédition pour une cause qui leur semblait si peu importante; mais, devant la fermeté de leur duc, ils durent s'incliner et le siège fut mis devant Lubitz, qui se rendit bientôt. Le landgrave obtint toutes les satisfactions qu'il avait réclamées et se retira avec un riche butin.

Cette expédition n'était que le prélude d'une autre plus importante. Le landgrave reçut l'ordre de rejoindre l'empereur Frédéric II, qui entreprenait une campagne contre quelques villes insurgées du nord de l'Italie. Si cruel qu'il semblât au duc de quitter encore sa chère Élisabeth, il se rendit sans hésitation où le devoir l'appelait ; peut-être voulait-il aussi donner à son suzerain une preuve de fidélité et, si l'occasion s'en présentait faire acte de courage et montrer sa vaillance. Bientôt l'empereur put constater la bravoure et la décision du landgrave de Thuringe et, à la fin de la campagne, pour le récompenser des services qu'il avait rendus, il lui conféra l'investiture du margraviat de Misnie, si toutefois la pos-

térité de la veuve du dernier margrave venait à s'éteindre[1]; il y ajouta l'investiture pour les terres que le landgrave pourrait conquérir en Prusse et en Lithuanie.

Son absence n'avait pas été fort longue, cependant elle avait assez duré pour donner à Élisabeth le temps de montrer tout ce que sa charité était capable de faire.

Nulle mesure n'était prise pour parer aux calamités alors fréquentes, et le peuple, confiant en ses seigneurs comme en Dieu, attendait d'eux un remède à ses maux. A une épidémie meurtrière qui décimait la population de la Thuringe, se joignit bientôt la famine, fléau tout aussi redoutable contre lequel une faible femme entreprit de lutter. Pour les malades, Élisabeth fit construire des hôpitaux qui augmentèrent le nombre de ceux qu'elle avait déjà fait installer. A mi-côte du Wartberg, au pied de la montagne, et au-delà des murs de la ville, à la porte Saint-George[2], se dressèrent des asiles où les malades trouvèrent

1. L'avenir en décida autrement; le fils du landgrave Louis mourut fort jeune; son oncle, Henri Raspon, ne laissa pas de postérité, et ce fut précisément le fils du margrave de Misnie qui, disputant l'héritage de son oncle à la duchesse Sophie, resta maître de la Thuringe.

2. Cet hospice, qui portait le nom de Sainte-Anne, était destiné aux personnes âgées et abandonnées. Il existe encore aujourd'hui. Non loin de là se dressait la chapelle du Saint-Esprit, érigée par les soins d'Élisabeth qui y adjoignit un refuge pour les femmes malades.

un refuge. Non contente de leur offrir un abri, Élisabeth allait encore plusieurs fois par jour les visiter et les panser, elle s'acquittait de ce dernier soin avec une patience et une douceur inaltérables qui provoquaient l'admiration de ceux qui l'entouraient, sans cependant les porter à l'imiter. Elle ne bornait pas son zèle aux malades des hôpitaux, elle allait encore à travers les campagnes, s'arrêtant dans toutes les chaumières où un malade avait besoin de ses soins et les lui prodiguant toujours avec la même affabilité, avec la même inlassable condescendance, séjournant dans les milieux les plus malpropres, les plus mal odorants, sans laisser paraître le moindre dégoût, elle pourtant si délicate sur ce point[1]. Elle visitait aussi les prisonniers, les consolait et souvent leur faisait rendre la liberté.

Pour lutter contre la famine, elle employa les armes qu'elle avait à sa disposition; tout d'abord, elle puisa dans les greniers de la Wartbourg; les provisions étaient grandes et, pendant longtemps, elles suffirent à nourrir les neuf cents pauvres[2] qui, tous les jours, se pressaient au château pour recevoir de la bonne duchesse leur pain quotidien; car, pour prévenir le gaspillage et les pertes que la distribution du grain aurait pu produire, Élisabeth faisait préparer le pain et le distribuait

1. Mielke; *Die heilige Elisabeth*, p. 28.
2. *Ibid.*, p. 29. — Wenck, *Die heilige Elisabeth*, p. 17.

ainsi aux pauvres, selon leurs besoins et ceux de leurs familles.

Cependant, un jour vint, où les dernières réserves furent épuisées ; mais Élisabeth n'était pas pour cela à bout de ressources; elle puisa dans le trésor ducal, puis fit vendre ses bijoux, ses objets précieux, en y comprenant le berceau en argent dans lequel elle avait été apportée en Thuringe. Elle distribua de cette façon une somme de 64.000 florins, disent certains chroniqueurs, ce chiffre paraît peu vraisemblable ; il est dû, sans doute, à une appréciation exagérée de ceux qui ne voyaient que dissipation et folie dans la conduite si généreuse d'Élisabeth.

Si l'on songe aux victimes que fait encore de nos jours la famine, dans certains pays, si l'on a lu le récit des horribles souffrances qu'endurent ces malheureux affamés, ressemblant à des squelettes ambulants, on comprendra contre quelle calamité la duchesse de Thuringe avait à lutter. Alors on admettra que son cœur compatissant et son incommensurable charité lui aient fait trouver tout naturel, à la vue des ravages causés par le fléau, de donner tout ce qu'elle possédait pour adoucir, dans la mesure du possible, la misère de ces pauvres êtres humains, errants à travers les campagnes, à la recherche de la moindre parcelle de nourriture.

Le peuple, lui, appréciait différemment l'inépui-

sable charité d'Élisabeth; il y voyait une intervention divine. Un jour, raconte la légende, Élisabeth, chargée de provisions, allait les distribuer à quelques pauvres, et elle se demandait comment elle ferait pour les satisfaire tous; recourant alors à un moyen suprême, elle invoqua Dieu, à voix basse, et commença la distribution; elle put donner à tous les pauvres ce qu'ils attendaient sans pour cela épuiser ses provisions. Reconnaissant, dans ce prodige, une intervention divine toute puissante, Élisabeth retourna à la Wartbourg en remerciant la Providence, tandis que le peuple rendait grâces à Dieu en disant qu'il venait de faire un miracle. Une autre fois, elle distribuait du vin aux pauvres réunis à la porte de la Wartbourg; tous en eurent leur large part et, voyant qu'il en restait encore, ils crièrent au miracle et déclarèrent que la cruche, dont se servait la duchesse, était inépuisable.

Les calamités qui accablaient la Thuringe donnèrent à Élisabeth l'occasion de déployer tout le zèle dont elle était capable et, en pratiquant dans leur plus haute acception les vertus chrétiennes, de mériter, dès ce jour, le nom touchant de *Patronne des pauvres*, que les générations futures lui décernèrent.

A voir l'ardeur avec laquelle Élisabeth soulageait toutes les misères, on pourrait croire qu'elle le faisait sans discernement; il n'en était rien.

elle agissait avec une prévoyance et un bon sens fort au-dessus de son âge; sa charité était prévoyante, judicieuse et méritoire. A ses aumônes, elle joignait toujours quelques bonnes paroles; mais, quand des gens plus ou moins valides se présentaient à elle pour solliciter un secours, elle leur donnait des vêtements, des instruments de travail, et elle leur recommandait de travailler, leur citant les paroles du Prophète : *Tu mangeras du labeur de tes mains*, ou encore la sentence de l'Apôtre : *Qui ne travaille point ne doit point manger*.

Les sentiments que la cour avait témoignés autrefois à Élisabeth n'étaient qu'assoupis; les fréquentes absences du duc, et surtout la dernière qui s'était prolongée davantage, avaient provoqué leur réveil. D'abord on blâma silencieusement la charité de la duchesse; plus tard, on lui fit des représentations, et l'on alla même jusqu'à vouloir s'opposer à ce que l'on nommait ses « folies ». Élisabeth supportait les reproches avec une longanimité parfaite, ne ressentant pas même de colère contre ceux qui la persécutaient, mais aussi continuant avec la fermeté que donne la conviction du devoir à accomplir. Néanmoins, dès que le retour du landgrave fut annoncé, quelques courtisans, ayant à leur tête le maréchal de la cour, allèrent à sa rencontre pour lui faire connaître ce qui s'était passé en son absence, et le prévenir

qu'avant peu, il ne resterait plus assez d'argent dans les caisses ducales pour faire face aux dépenses les plus pressantes.

Les courtisans ne reçurent pas l'accueil sur lequel ils comptaient, et à toutes leurs feintes lamentations, le duc répondit : « Laissez mon Élisabeth faire tout le bien qu'il lui plaît pour l'amour de Dieu et l'intérêt des pauvres. Que personne ne s'y oppose. Pourvu qu'elle me laisse la Wartbourg, Eisenach et Naumbourg, je serai content. » Élisabeth aussi était allée à la rencontre de son époux et, après les premiers épanchements de joie, elle lui dit, répondant aux insinuations des courtisans : « J'ai rendu à Dieu ce qui était à Dieu, et il nous a laissé ce qui était à toi et à moi », faisant sans doute allusion à ses enfants qui lui semblaient le bien le plus précieux.

La présence du landgrave permit à son épouse de continuer ses libéralités auxquelles il s'associait, du reste, de bon cœur; cependant l'ardeur que mettait Élisabeth à soigner les malades, à veiller les morts et même à les ensevelir causait quelquefois des inquiétudes au duc Louis pour la santé de son épouse et il lui recommandait de prendre quelques ménagements.

Élisabeth se rendait aux raisons de son mari, mais sa soumission durait peu et bientôt elle reprenait ces œuvres de charité où son cœur se délectait ; cela, indépendamment des exercices

religieux auxquels elle se livrait avec une ferveur admirable : prières, mortifications, jeûnes ne lui paraissaient jamais suffisants pour témoigner à Dieu son amour et sa reconnaissance. La religion faisait le fond de son existence, avec les deux plus touchantes manifestations du sentiment religieux : la piété et la charité. Néanmoins, malgré le temps passé au service de Dieu et des malheureux, Élisabeth ne négligeait aucun de ses devoirs d'épouse et de mère, et c'est ce qui fait le charme de sa vie conjugale, elle se donnait à Dieu et se prêtait aux pauvres, mais elle n'en restait pas moins à sa famille, à qui elle réservait toute son affection[1].

Aussi aimait-elle à observer les commandements de Dieu et ceux de l'Église ; elle assistait chaque jour à la messe, donnant à tous l'exemple du recueillement et de l'humilité. C'était là, au pied de l'autel, qu'elle puisait la force de pratiquer ces vertus qui devinrent bientôt héroïques ; le saint sacrifice lui inspirait les plus profondes réflexions et en contemplant l'hostie offerte à l'adoration des fidèles, l'on vit, maintes fois, dit-on, son regard se perdre dans l'extase et son visage resplendir

1. Les auteurs protestants qui ont écrit sur sainte Élisabeth, et ils sont nombreux, reconnaissent que, pendant son mariage, la duchesse fut une épouse modèle, et Ch. Wenck dit : « La voix de la nature et de la vérité dominait encore en elle » (p. 231).

d'un éclat surnaturel. Ne pouvant, pour ne pas prêter à la critique, aller à l'église aussi modestement vêtue qu'elle l'eût désiré, Élisabeth revêtait les ornements que sa haute situation exigeait; mais, aux moments les plus solennels de l'office, elle retirait sa couronne, ses bijoux et se tenait humblement prosternée. Un jour[1], pourtant, il lui advint de se laisser distraire par une pensée toute profane, et le fait est si rare que tous ses biographes le mentionnent. Assistant à la messe à côté du duc, Élisabeth, à un moment, se retourna vers lui et le regarda avec plaisir, admirant cette beauté virile où se reflétait aussi la bonté, et elle se complut dans cette pensée. La distraction dura longtemps peut-être; cependant, lorsque le prêtre qui officiait éleva l'hostie sainte, Élisabeth était revenue à d'autres sentiments et, ses yeux se fixant alors sur l'hostie, il lui sembla y voir le Sauveur crucifié et des gouttes de sang marquant les cinq plaies. Comprenant à cette vue qu'elle venait d'offenser Dieu, Élisabeth se prosterna et

1. C'était à l'occasion d'une saignée que le duc et la duchesse avaient subie ; au moyen âge cette opération était accompagnée de formalités et de réjouissances auxquelles on conviait de nombreux amis. Quand l'opération réussissait, on en remerciait Dieu. C'était ainsi que le duc et la duchesse de Thuringe s'étant fait saigner en même temps, assistaient à une messe solennelle, en l'église Saint-George d'Eisenach, et avaient convié un grand nombre d'invités pour le repas qui devait suivre.

plongée dans le remords, étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, versant d'abondantes larmes, elle resta ainsi jusqu'au moment où le duc Louis vint la chercher, l'heure du repas étant arrivée. Habitué à ses longues stations à l'église, il s'était pourtant inquiété de la voir prolonger si longtemps sa méditation. Il s'approcha d'elle et lui en demanda la cause : elle la lui narra en pleurant ; ému par ce récit, le duc aussi versa des larmes, pria auprès de sa femme et lui dit : « Ayons confiance en Dieu, ma chère Élisabeth, je t'aiderai à faire pénitence et à devenir meilleure. »

Il lui sembla qu'Élisabeth n'était pas en état de paraître devant ses invités ; aussi n'insista-t-il pas et, la laissant prier, il se rendit seul auprès de ses hôtes qui l'attendaient.

Ce trait prouve que la jeune duchesse n'était pas absolument insensible aux attraits humains, du reste, elle savait à l'occasion tenir sa place dans le monde, et saint François de Sales dit : « Elle jouait et dansait parfois, se trouvant ès assemblées de passe-temps sans intérêt de sa dévotion, laquelle était si bien enracinée dans son âme que comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent étant battus des vagues, ainsi sa dévotion croissait emmi les pompes et vanités auxquelles sa condition l'exposait[1]. »

1. Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. XXXIV.

Mais ce n'était là que plaisirs rares et de peu de durée. Élisabeth n'y consentait que pour ne pas offrir de prétexte à la médisance. Elle préférait employer son temps, comme la femme forte de l'Écriture, à filer pour les pauvres; parmi ces pauvres, elle comprenait aussi les religieux et les pèlerins qui, allant en Terre Sainte ou en revenant, traversaient la Thuringe. Nous savons qu'en travaillant ainsi avec ses suivantes, elle aimait à les entretenir des graves sujets qui occupaient ses pensées ; ils devaient être édifiants et convaincants ces entretiens, puisque, plus tard, les suivantes, ainsi instruites, renoncèrent à tout pour suivre leur maîtresse dans sa vie de pauvreté et d'humilité.

Le ministère du F. Rodeger avait jeté de profondes racines dans l'âme de sa pénitente, mais le souvenir de son action s'est trouvé éclipsé par celui de son successeur, magister Conrad, de Marbourg. Quand le F. Rodeger eut été nommé prieur au couvent de Halberstadt, Élisabeth consulta son époux sur le choix d'un confesseur. Le duc, qui croyait avoir remarqué quelques lacunes dans l'instruction religieuse de son épouse, se proposa de chercher, en même temps qu'un confesseur, un prêtre assez savant pour l'instruire dans les grandes vérités de la foi. Il s'adressa à cet effet au cardinal Hugo qui l'avait connu enfant et lui exposa sa requête. Le cardinal ayant, sans

doute, conservé un bon souvenir de la cour de Thuringe, s'empressa de déférer au vœu du fils du landgrave Hermann, et il lui recommanda le prêtre Conrad qui était alors chargé d'une mission apostolique en Allemagne.

Ce prêtre à la figure d'ascète, au regard dur, à la parole entraînante n'était probablement pas un inconnu pour le landgrave qui avait eu l'occasion de le rencontrer une fois qu'il prêchait à Strasbourg. Originaire de Marbourg[1], il avait étudié à l'étranger, peut-être même à Paris[2], et en était revenu avec le titre de *magister* équivalant à celui de docteur en théologie. Monté sur une mule, il parcourait le pays, prêchant partout avec cette conviction profonde qui entraînait les masses. Par une bulle du pape Innocent III, du 8 janvier 1216, Conrad avait été envoyé pour prêcher la Croisade dans l'archidiocèse de Brême; deux ans plus tard, en 1218, il fut chargé par le pape Honorius III de mettre fin aux dissentiments existant entre les Ascaniens et le couvent de Nienbourg, sur la Saale. Il fut appelé d'autres fois encore à remplir l'office d'arbitre et les succès qu'il remporta dans ce rôle ne firent qu'augmenter la considération dont il

1. Quelques faits permettent de conclure que Conrad naquit à Marbourg, mais cependant on n'en a pas la preuve absolue. (Kaltner, Wenck).

2. Comme il n'existait pas d'Université en Allemagne au XIIIe siècle, il est probable que ce fut à l'Université de Paris que Conrad conquit son titre de docteur. (Kaltner, Wenck).

jouissait; il la devait aussi à sa vie austère, à la fermeté de son caractère, à sa pauvreté contrastant avec la richesse de quelques évêques. Ce dernier point fut l'un de ceux qui exerça une grande influence sur la décision d'Élisabeth, il lui eût été loisible, disait-elle, de choisir un confesseur parmi les évêques ou les chanoines occupant une haute situation, mais elle aimait mieux ce simple prédicateur qui pratiquait la pauvreté, comme l'Évangile le prescrivait. Conrad eût pu, comme bien d'autres, obtenir des bénéfices ou des prébendes, mais à tout, il préférait son indépendance et sa pauvreté, aussi disait-on quelquefois, il prêche comme un Dominicain et vit comme un Franciscain[1].

1. L'éloquence de Conrad et sa pauvreté l'ont fait souvent prendre soit pour un fils de saint Dominique, soit pour un disciple de saint François d'Assise ; les dernières recherches des écrivains allemands, notamment celles du Dr Mielke, établissent que Conrad fut bien un prêtre séculier ; il en donne les raisons suivantes : 1° Conrad, ayant été arbitre dans la discussion entre les Hospitaliers et les Franciscains, n'avait pu remplir cet office qu'en n'appartenant à aucun de ces Ordres ; 2° Césaire de Heisterbach, un contemporain de Conrad, qui put être en rapport avec lui, dit : *Qui Conradus, licet uteretur habitu clericorum secularium ;* 3° la déposition des suivantes ne fait pas mention de Conrad comme d'un moine, mais le nomme simplement *magister Conrad*. Élisabeth elle-même dit qu'elle eût pu choisir parmi « les évêques ou les abbés qui possèdent des biens », cette comparaison avec les prêtres séculiers établit que Conrad appartenait bien à ce même clergé. Les auteurs contemporains ne lui donnent que le titre de *magister* ou de *praedicator verbi Dei*, comme Conrad aimait à se nommer.

Précédé de cette réputation, maître Conrad fut fort bien accueilli à la cour de Thuringe; il sut inspirer une grande confiance au duc qui lui demanda de devenir le confesseur de la duchesse.

Il y consentit, et Élisabeth l'en remercia avec une grande humilité. Mais Conrad avait mis à son acceptation une condition que le landgrave finit par admettre. Le nouveau confesseur voulait que sa pénitente lui promit l'obéissance absolue, et ce fut ainsi que la fille du roi de Hongrie, la souveraine de Thuringe, fit entre les mains de magister Conrad vœu d'obéissance parfaite, tout en réservant les droits du duc Louis; et, au cas où elle deviendrait veuve, vœu de continence perpétuelle. Cette promesse fut faite avec une certaine solennité, à Eisenach, au couvent de Sainte-Catherine, dans la première partie de l'année 1225 [1]. Conrad lui imposa, de plus, un certain nombre de prescriptions qu'elle s'engageait à suivre fidèlement [2].

1. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 53; — Wenck, *Die heilige Elisabeth*, p. 228.

2. Ces prescriptions étaient les suivantes :

1° Dans la pauvreté volontaire, supportez patiemment le mépris; — 2° Que votre cœur s'attache à l'humilité; — 3° Renoncez aux consolations humaines et aux voluptés de la chair; — 4° En tout, soyez miséricordieuse envers le prochain; — 5° Ayez toujours Dieu dans votre cœur et pensez à lui; — 6° Rendez grâces à Dieu qui, par sa mort, vous a délivrée de l'enfer et de la mort éternelle; — 7° Portez patiemment votre croix, car Dieu a beaucoup souffert pour vous; — 8° Consacrez-vous complètement à Dieu, de corps

Ainsi armé, le confesseur allait pouvoir exercer une grande influence sur la jeune duchesse. Il trouvait en elle une âme d'élite, prête à tous les sacrifices pour arriver à cette perfection dont il lui fit atteindre les sommets par les plus rudes sentiers. Dès son enfance, Élisabeth avait manifesté cette piété profonde qui régnait dans la famille des Arpád et en faisait une « pépinière de saints », la compassion pour les pauvres lui était tout aussi naturelle que son amour pour Dieu et l'expliquait, en quelque sorte, car il ne lui aurait pas été possible d'aimer son prochain de cette façon si ce sentiment n'avait eu ses racines dans un incommensurable amour de Dieu. Son humilité n'avait fait que croître, et Élisabeth y avait d'autant plus de mérite que sa haute situation dans le monde lui rendait l'exercice de cette vertu fort difficile, mais, il est vrai, d'autant plus méritoire.

et d'âme; — 9° Rappelez-vous souvent que vous êtes l'œuvre des mains de Dieu, et travaillez pour être réunie à Dieu dans l'éternité; — 10° Pardonnez et remettez à autrui ce que vous voulez qu'il vous pardonne et vous remette ; faites pour votre prochain ce que vous voudriez qu'il fît pour vous ; — 11° Pensez toujours que la vie terrestre est courte, que les jeunes meurent comme les vieux. Aussi aspirez toujours à la vie éternelle ; — 12° Déplorez toujours vos péchés et priez Dieu de vous les pardonner. — Henke ne cite que onze règles (en ne mentionnant pas la dixième et la première partie de la onzième) et encore émet-il quelque doute sur leur authenticité. Kaltner mentionne les douze règles, tout en n'affirmant pas leur authenticité.

L'une des premières, sinon la première prescription que le nouveau confesseur imposa à la duchesse de Thuringe fut de ne pas se nourrir de mets achetés avec l'argent provenant de certains revenus, par exemple ceux tirés des biens ecclésiastiques confisqués ou d'églises pillées pendant le règne du landgrave Louis, frère du landgrave Hermann, ou encore des impôts excessifs sous lesquels le peuple d'alors aurait été écrasé.

Élisabeth se soumit à cette défense et l'observa avec la fidélité et les scrupules dont elle était coutumière. Les chroniqueurs contemporains ont laissé des récits fort développés sur les difficultés suscitées par cette prescription et aussi sur les privations qui en résultèrent, au début, pour la duchesse. Il lui arrivait quelquefois, au cours de tout un repas, de ne rien trouver qu'elle pût manger sans enfreindre la défense qui lui était faite; souvent, elle était obligée de se contenter d'un simple morceau de pain, mais elle supportait ces privations avec bonne humeur. Ses dames d'honneur avaient demandé à suivre la même règle que leur maîtresse, Élisabeth y avait consenti, seulement elle le regretta quand elle vit que les privations ainsi supportées par ses suivantes risquaient d'altérer leur santé ; lorsque des mets servis sur la table ducale, quelques-uns étaient, au point de vue de maître Conrad, d'origine irréprochable, Élisabeth laissait éclater une joie naïve et

disait : « Aujourd'hui, nous allons pouvoir manger. »

Le duc lui-même se préoccupait de faciliter à son épouse l'observation de cette dure prohibition il lui indiquait les mets dont l'origine ne devait lui causer aucun scrupule ; cependant il ne pouvait rien pour changer quelque chose à la source de ses revenus. Avec son habituelle équité, il avait restitué aux couvents et aux églises ce qui lui avait semblé indûment acquis par ses prédécesseurs, et il n'eût pu faire davantage sans risquer de compromettre toutes ses ressources. Et, cependant, telle était l'influence exercée par Conrad que le landgrave se fût presque soumis à la prescription imposée à son épouse s'il n'eût craint de voir sa conduite, mal interprétée, jeter le blâme sur les actes de ses ancêtres. Il ne faudrait pourtant pas voir dans cette défense, qui mit plus d'une fois la duchesse dans de cruelles alternatives, une mesure dictée par des raisons d'ascétisme ou par quelque mesquin esprit de réglementation, mais plutôt une sorte de revendication en faveur des droits du peuple opprimé.

C'était surtout lorsque les deux époux étaient conviés au dehors que les difficultés étaient grandes pour Élisabeth ; car son confesseur avait étendu sa défense à tous les biens dont l'origine n'était pas absolument loyale. Ne voulant pas faire connaître à tous la règle qu'elle observait et

qui eût pu paraître un blâme à l'adresse de Beaucoup, Élisabeth faisait semblant de manger et essayait, par la conversation, de distraire l'attention des autres convives. Ce fut ainsi qu'un jour, c'était, il est vrai, jour de jeûne, elle dut se contenter d'un morceau de pain noir si dur qu'il fallut le tremper dans l'eau chaude pour le rendre mangeable. Après ce sobre repas, digne d'un ascète, Élisabeth n'en fit pas moins huit lieues à cheval avec son époux, se tourmentant seulement à cause de ses suivantes qui n'avaient guère mieux mangé qu'elle.

Plus tard, ces difficultés furent écartées, car Élisabeth décida de pourvoir à sa nourriture et à celle de ses suivantes sur les revenus de sa dot; cette solution, fort simple, nous montre que Conrad n'avait rien à reprocher à ces revenus. Peut-être faut-il voir, dans les récits des pieux chroniqueurs de l'époque, le désir de nous montrer à quel point Élisabeth savait obéir et de nous édifier par la vue de cette soumission absolue avec laquelle une femme, dans toute la force de l'âge, sur le point d'être mère pour la troisième fois, acceptait des prescriptions comportant pour elle de pénibles privations.

D'autre part, les scrupules d'Élisabeth ne doivent pas étonner, sa nature droite ne pouvait supporter la moindre injustice, et le tort causé à autrui lui semblait chose trop grave pour ne pas exiger

réparation; elle tenait sans doute de son père cet esprit de justice à l'égard de tous[1].

Bientôt la jeune duchesse eut une nouvelle occasion de voir jusqu'à quel point maître Conrad entendait exercer les droits que lui donnait la promesse qu'elle avait faite. Un jour qu'il prêchait, Élisabeth, qu'il avait fait prévenir qu'elle eût à assister à son sermon, reçut la visite de sa belle-sœur, la comtesse de Misnie; obéissant aux devoirs qui lui prescrivait l'hospitalité, Élisabeth ne voulut pas quitter sa belle-sœur et n'assista pas au sermon. Conrad, irrité de ce qu'il considérait comme un manquement à l'obéissance, fit savoir à la duchesse que, désormais, il ne s'occuperait plus d'elle. Dès le lendemain, Élisabeth se rendit auprès de son confesseur et le pria humblement de revenir sur sa décision; il ne voulut rien entendre et ce fut seulement lorsqu'elle l'eut supplié à genoux de lui pardonner sa désobéissance, qu'il consentit à la reprendre en grâce. Mais, pour la punir de ce manquement, il fit donner rudement la discipline à ses suivantes qu'il accusait d'avoir contribué à la faute de leur maîtresse. Pour la tendre

1. On cite à ce sujet un trait touchant du roi de Hongrie, sous son règne, les fils des Magyars allaient volontiers étudier à Paris, un jeune étudiant vint à y succomber; le roi l'apprit et envoya un messager payer toutes les dettes que le défunt avait pu contracter, « pour que nul ne pût dire qu'un Hongrois était mort sans avoir réparé le dommage causé à autrui ».

Élisabeth, le châtiment subi par ses suivantes, à cause d'elle, dut être plus douloureux que si elle-même avait reçu la discipline, et maître Conrad le savait bien.

Malgré son détachement des biens de la terre, le commissaire du pape n'en recherchait pas moins les bonnes grâces des puissants et, quoique le landgrave eût un confesseur, le chapelain Berthold, qui plus tard écrivit sa vie, Conrad essayait de lui donner des conseils et surtout d'obtenir des concessions. Ce fut ainsi qu'il lui démontra que l'attribution des bénéfices ecclésiastiques exigeait un soin et des aptitudes exceptionnels. « En conférant, lui disait-il, une église ou un autel à un prêtre indigne ou incapable, vous commettez un plus grand péché que si, dans une bataille, vous mettiez à mort, de votre propre main, cinquante ou soixante hommes. » Le duc se rendait compte de l'importance du privilège que Conrad voulait se faire accorder; il hésita longtemps, et ce fut seulement au moment de partir pour la Croisade que, d'un commun accord avec ses frères, il attribua le droit de collation des bénéfices ecclésiastiques et aussi le droit de visiter les couvents à magister Conrad, mais à titre temporaire, et seulement pour la durée de son absence[1]. C'était de la part du landgrave une grande preuve de confiance ou de

1. Wegele, *Die heilige Elisabeth von Thüringen*, p. 89.

faiblesse; pour le prédicateur, c'était une source plus grande encore d'autorité; ce que l'on connaît de l'austérité de ses mœurs permet de conclure qu'il n'abusa pas de la puissance qu'il venait d'acquérir et qu'il n'attribua les cures et les autels qu'à des prêtres méritants. En homme prudent et avisé, il ne se contenta pas de la promesse des trois frères, et les décida à faire approuver leur décision par Rome.

Chargé de prêcher la Croisade en Allemagne, le prédicateur ne s'était point soustrait à ce devoir; cependant aucun de ses biographes ne dit qu'il ait exercé une influence quelconque sur la décision que prit plus tard le landgrave de partir pour la Palestine, car ce fut des mains de l'évêque de Hildesheim qu'il reçut la croix.

Conrad réservait toute la puissance de son éloquence pour prêcher contre les sectaires et les hérétiques, et toute la fermeté de son caractère, à les poursuivre. « Ses contemporains, dit un auteur allemand[1], regardaient, moitié avec respect, moitié avec horreur, l'inquisiteur et le juge des hérétiques qui, par son action néfaste, fut un fléau allemand. »

Ses prédications n'eussent certes pas suffi, malgré l'invincible attrait qu'exerçait la Terre Sainte sur les âmes pieuses, pour déterminer la

1. Mielke, *Die heilige Elisabeth*, p. 30.

Croisade; mais le délai accordé, en juillet 1225, par le traité de San-Germano, était près de sa fin et, à Honorius III, qui se contentait des promesses sans cesse renouvelées de Frédéric II, avait succédé, le 20 mars 1227, Grégoire IX. Le nouveau pape, qui avait attaché, le 22 novembre 1220, la croix sur la poitrine de l'empereur, le mit en demeure de tenir sa promesse et, en même temps, il signifiait au clergé allemand d'avoir à rappeler à tous ceux qui avaient pris la croix, de se disposer à partir.

L'empereur convoqua les princes de l'Allemagne, sans oublier le landgrave de Thuringe dont il connaissait la valeur; il prescrivit toutes les dispositions nécessaires pour que les croisés pussent se mettre en route avant l'automne de 1227.

Aller combattre pour la conquête du Tombeau du Christ ne pouvait que répondre aux aspirations du landgrave Louis; de plus, il avait l'exemple du père de sa chère Élisabeth.

Le roi de Hongrie avait été le seul souverain ayant fait à cette époque [1] de sérieux préparatifs pour la Croisade et, malgré l'opposition mise à son projet par Rome [2], il n'avait pas hésité à prendre les armes pour la défense de la foi; il avait réglé, autant qu'il était possible, les affaires de l'État,

1. Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, t. III, liv. VII.

2. André II, après une expédition en Gallicie, 1216, était revenu en Hongrie; ce fut alors qu'il épousa Yolande de

assuré la succession au trône, libéré un grand nombre de couvents des redevances dues, fait des dons importants à quelques monastères, confirmé des privilèges accordés par ses prédécesseurs, etc., et il s'était mis en route pour la Palestine, accompagné de ses deux beaux-frères, Othon de Méranie et Egbert, évêque de Bamberg, de Léopold VI, duc d'Autriche, et d'une assez nombreuse armée.

Après de glorieux faits d'armes, comme la bataille au Mont-Thabor, les croisés, manquant d'une direction ferme par suite de la maladie du roi, se dispersèrent, et la Croisade n'eut pas de résultats appréciables. Avant de quitter la Terre

Courtenay, alliée à la famille des empereurs latins de Constantinople. A cette époque mourut Henri, empereur de Constantinople ; il n'avait encore que quarante-cinq ans et ne laissait pas d'enfant. En attendant l'élection d'un empereur, un régent fut nommé ; les barons latins tournèrent leurs regards vers André II, dont l'autorité s'étendait déjà sur un vaste territoire.

Par sa nouvelle épouse, il s'était acquis quelques droits à la succession et rien ne semblait s'opposer à la réalisation de son rêve grandiose, car il voulait, en devenant empereur de Byzance, réunir cet empire à son royaume et, par conséquent, à l'Église de Rome. Mais Honorius III, ou ses conseillers, redoutant sans doute la puissance qu'eût pu acquérir la Hongrie, rejetèrent la proposition des barons latins.

L'empire latin ne devait plus durer longtemps, et l'on ne peut que déplorer les mesquines questions de rivalité qui firent repousser la candidature du roi de Hongrie ; son élection eût pu avoir des conséquences historiques fort importantes. On lui préféra Pierre de Courtenay dont la puissance ne portait ombrage à personne.

Sainte, André II fit l'acquisition de quelques reliques précieuses, donna des sommes importantes aux églises et aux hospices et assura aux Hospitaliers, dont il avait pu apprécier la valeur et le dévoûment, une rente de 500 marks à prendre sur les revenus des salines de Szalacs [1].

Ces choses étaient connues du landgrave qui ayant eu, au cours d'une de ses excursions l'occasion de voir Conrad, évêque de Hildesheim, s'entretint avec lui de la Croisade et reçut de ses mains cette croix rouge, qui eût dû apprendre à tous que bientôt il irait combattre en Terre Sainte. Mais, malgré la fermeté habituelle de ses décisions, Louis hésita au moment de communiquer son projet à son épouse, et il rentra au château du Wartberg sans arborer ce signe que la poétique Allemagne nommait alors la *Fleur du Christ.* Le temps s'écoulait sans qu'il parlât et aussi sans qu'il prît aucune mesure en prévision de son départ, qui devait être prochain. Élisabeth se laissait aller au bonheur que lui procurait toujours la présence de son mari et qui donnait à la vie austère que l'on menait alors à la Wartbourg ce charme si doux des familles tendrement unies.

Une familiarité respectueuse régnait entre ces jeunes époux et c'est ainsi qu'un soir, Élisabeth assise auprès de Louis, se mit à regarder ce que

1. Pauler, *A magyar nemzet története*, t. II, p. 86.

renfermait son aumônière. Après en avoir retiré quelques objets insignifiants, elle mit la main sur la croix de drap rouge et comprit, sans qu'un mot d'explication eût été nécessaire. Elle pâlit, chancela et perdit connaissance. Lorsqu'elle eût repris ses sens, son époux essaya de la consoler par de douces paroles où se mêlaient autant de résignation chrétienne que de virile fermeté. « Je vais à la Croisade, dit-il, pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. Tu ne t'opposeras pas à ce que je fasse pour Dieu, ce que je serais bien obligé de faire pour un prince ou pour l'empereur s'il me le demandait. »

Élisabeth resta longtemps silencieuse, n'essayant pas de retenir les larmes qui coulaient de ses yeux; enfin, elle dit : — « Cher frère, si ce n'est pas contre la volonté de Dieu, reste auprès de moi. » — Louis lui répondit : — « Chère sœur, permets-moi de partir, j'en ai fait la promesse à Dieu. »

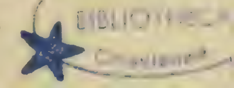
Un combat se livra dans l'âme de la duchesse, mais son amour pour Dieu l'emporta sur l'amour pourtant bien vif qu'elle éprouvait pour son mari, et elle dit : « Si telle est la volonté de Dieu, je ne veux pas te retenir. Que Dieu t'accorde la grâce de faire toujours sa volonté. Je lui fais le sacrifice de ta personne et de la mienne. Je prierai chaque jour pour que la bonté et la miséricorde du Tout-Puissant soient partout et toujours avec toi. Pars, au nom de Dieu ! »

Plus d'une fois déjà, Élisabeth avait vu partir son époux pour des expéditions dans lesquelles sa bravoure pouvait mettre sa vie en danger; mais, malgré la tristesse que lui causaient ces séparations, elle n'avait encore jamais éprouvé le sentiment angoissant et douloureux qui lui avait fait un instant disputer son mari au devoir. Peut-être, par une permission de la Providence, eut-elle l'intuition que cette séparation serait définitive et qu'elle ne reverrait plus son « cher frère » en ce monde.

Cette pensée occupait probablement aussi l'esprit du landgrave, car, lorsqu'Élisabeth eut repris son calme habituel, il l'entretint de l'avenir de l'enfant qu'elle attendait. Il fut décidé de le consacrer à Dieu; c'était le même vœu que le frère d'Élisabeth, Béla IV, et son épouse, Marie Lascaris, devaient faire quelques années plus tard en offrant à Dieu, pour le salut de la patrie, l'enfant qu'ils espéraient et qui fut la bienheureuse Marguerite[1]. Louis et Élisabeth décidèrent que, s'il leur naissait un fils, il entrerait à l'abbaye de Ramersdorf; si, au contraire, c'était une fille, on la confierait, dès son enfance, au couvent des religieuses Prémontrées d'Aldenberg.

Le landgrave qui n'avait pas rendu sa décision publique pour ménager la tendresse de sa femme et ne pas lui causer d'alarmes, alors que sa santé exigeait des ménagements, s'empressa, dès qu'Éli-

1. E. Horn, *Une nièce de Sainte Élisabeth.*



sabeth s'en trouva informée, de faire connaître son projet à ses vassaux.

Dès lors, toute son activité se porta sur les préparatifs de la Croisade ; il convoqua à Kreuzbourg tous les barons et chevaliers et leur communiqua les décisions qu'il avait prises pour l'administration de ses États pendant son absence. Il pourvut à tout avec une grande sollicitude et mit beaucoup de circonspection dans le choix des chevaliers et des hommes d'armes qui devaient l'accompagner. Ces mesures d'intérêt général étant prises, le landgrave songea à lui. Il visita les couvents d'Eisenach, notamment celui des Bénédictines, celui des Cisterciennes, celui des Franciscains, y fit de généreuses offrandes et se recommanda aux prières des religieux ; à Reinhardsbrunn, sa retraite de prédilection, il assista aux offices ; puis, quand les religieux quittèrent le chœur, il les embrassa et leur demanda de ne pas l'oublier dans leurs prières. Ensuite il se rendit auprès des enfants qu'élevaient les moines et prit tendrement congé de chacun d'eux, n'oubliant pas, au milieu de ses graves préoccupations, les plus petits et les plus humbles de ses sujets.

Le landgrave fit d'abondantes aumônes aux couvents et aux églises, ce qui était d'autant plus méritoire qu'il n'avait voulu prélever aucun impôt sur son peuple pour subvenir aux frais de la guerre sainte.

Pendant qu'il pourvoyait au règlement de toutes les affaires et qu'il poursuivait les préparatifs nécessaires à une si lointaine expédition, il fit représenter deux fois à Eisenach, par des membres du clergé, le mystère de la *Passion et de la mort de Notre Seigneur*. A l'impression que ressentent aujourd'hui encore les spectateurs qui assistent à ces représentations d'Oberammergau, où vibre la foi de toute une population, on peut se figurer ce qu'éprouvait alors l'âme simple et fervente de ces peuples croyants. En contemplant les souffrances du Christ, rendues visibles à leurs yeux, ces chrétiens se sentaient enflammés du désir d'aller arracher aux infidèles le tombeau du Sauveur, tous auraient voulu attacher sur leurs poitrines la croix sanglante, mais le landgrave mit un frein à leur zèle et ne choisit que des hommes capables de faire de bons combattants.

Lorsque tout fut bien réglé, Louis pensa qu'il pouvait partir; il lui semblait avoir tout prévu, même le cas où il ne reviendrait pas, car de funestes pressentiments attristaient son âme et les paroles adressées aux moines de Reinhardsbrunn avaient presque été un adieu. Accompagné de toute sa famille, il se rendit à Smakalde où devaient se réunir ses amis, ses conseillers et les croisés et d'où devait s'effectuer le départ officiel, fixé au 24 juin 1227.

C'était au landgrave de Thuringe et de Hesse

qu'avait été confié le commandement des troupes de l'Allemagne du Centre, aussi avait-il autour de lui un état-major formé des combattants allemands les plus braves. On y voyait Burkhard de Brandenberg, Meinhard de Mühlberg, Henri de Stolberg, Rodolphe de Varilla, Henri d'Ebersberg, etc., et environ deux cents chevaliers. Plusieurs prêtres accompagnaient les croisés pour célébrer la messe et distribuer les sacrements aux combattants; à la tête de ces prêtres se trouvait Berthold, le chapelain de Louis. Le landgrave recommanda à son frère Henri Raspon, régent en son absence, et à son frère Conrad de veiller sur son épouse et sur ses enfants, il s'exprima en termes si confiants et si touchants que les larmes coulèrent des yeux de Henri et de Conrad, semblant donner plus de force aux promesses qu'ils firent à leur frère et souverain.

Quand Louis eut terminé ses recommandations, il prit entre ses bras ses trois petits enfants et, les pressant contre son cœur, les tint longtemps embrassés; écoutant les tendres paroles qu'ils bégayaient, il répondait à leurs souhaits naïfs, songeant sans doute à l'enfant qu'Élisabeth espérait et qui viendrait au monde en son absence.

Il prit alors sa femme entre ses bras et incapable de maîtriser sa douleur, laissa couler ses larmes; lorsqu'il eut repris un peu de calme, il embrassa tendrement sa mère et la pria instam-

ment de veiller sur sa chère Élisabeth. Il ne pouvait non plus se détacher de la duchesse Sophie et, longtemps, il confondit, dans une même étreinte, les deux êtres qui lui étaient peut-être les plus chers au monde. Les chroniqueurs rapportent que cette scène déchirante des adieux dura plus d'une demi-heure, les assistants ne le remarquèrent certes pas, car ils étaient nombreux, les pères et les maris, les fils et les frères, les fiancés qui prirent congé à Smakalde des êtres aimés qu'ils quittaient et que beaucoup ne devaient plus revoir. Dans tous les groupes, les mêmes sentiments se donnaient libre cours, les mêmes recommandations s'échangeaient et les mêmes larmes coulaient. Les pauvres gens qui ne partaient pas prenaient part à la tristesse générale et se pressaient autour de leur duc qu'ils voulaient voir une fois encore.

Pour mettre fin à ces démonstrations, quelques croisés plus fermes que les autres, ou peut-être ayant pris auparavant congé de leurs familles, entonnèrent un hymne religieux. Inspirés par la grandeur de l'œuvre qu'il leur était donné d'entreprendre, ils remerciaient Dieu de leur avoir permis d'aller combattre pour Lui. En entendant ces chants, Louis comprit qu'il était temps de partir, il s'arracha aux étreintes de sa mère et de sa femme, s'élança sur son cheval et donna le signal du départ. Les croisés se mirent en marche aux

accents de l'hymne sacré qu'ils devaient répéter plus d'une fois le long de la route.

Élisabeth, qui n'avait jamais hésité à faire de longues chevauchées à côté de son époux, le suivit à cheval et bientôt se retrouva auprès de lui; elle ne pouvait encore se résoudre à le quitter et finit par obtenir de l'accompagner jusqu'à la limite des États de la Thuringe.

Quand la troupe eut atteint la frontière du duché, Élisabeth supplia son époux de la laisser encore l'accompagner; ce désir répondait trop à ses propres sentiments pour qu'il n'y consentît pas; le lendemain, la même scène se renouvela et la duchesse manifesta son intention de suivre les pèlerins en Terre Sainte. Peut-être le duc n'aurait-il pas eu le courage de s'opposer à ce pieux désir si l'état de santé de la duchesse n'eût exigé les plus grands ménagements.

L'amour maternel triompha et Élisabeth renonça, pour la petite créature qui n'était pas encore née, au bonheur qu'elle eût éprouvé, non seulement à accompagner son époux, mais aussi à la joie spirituelle que lui eût procuré un pèlerinage aux lieux que son Sauveur avait sanctifiés par sa Passion[1].

1. En allant en Palestine, Élisabeth n'eut fait que suivre l'exemple donné par une reine de Hongrie, Marguerite de France, fille de Louis VII. Devenue veuve de Béla III, la vaillante reine s'était mise à la tête des troupes envoyées

Obéissant à la voix du devoir, Élisabeth ne résista donc plus quand le sire de Varilla donna le signal de la séparation. Avant de quitter sa chère Élisabeth, le duc lui montra une bague qu'il portait toujours au doigt et dont la pierre, un saphir, lui servait à cacheter les missives secrètes, il lui dit : « Vois, ma chère sœur, sur cette pierre est gravé l'Agneau de Dieu avec sa bannière, quiconque t'apportera cette bague, tu pourras le croire, qu'il t'annonce que je suis en vie ou que je suis mort. O ma chère Élisabeth, mon doux trésor ! que Dieu tout-puissant te bénisse et te donne bon courage. Ne m'oublie pas dans tes prières ! Il faut que je parte, que Dieu te bénisse ! »

En prononçant ces paroles, Louis se sépara d'Élisabeth, qui tomba entre les bras de ses dames d'honneur et n'eut plus que la force de regarder son cher époux s'éloigner. Quand, malgré tous ses efforts, elle ne put plus le voir, elle reprit la route qu'elle venait de parcourir avec lui et rentra tristement à la Wartbourg ; elle quitta, comme elle l'avait fait pendant chacune des absences du landgrave, ses vêtements et ses ornements de duchesse pour revêtir de sombres habits, qu'elle ne

par Henri VI, empereur d'Allemagne ; elle était parvenue en Terre Sainte et après quelques actes qui en font une héroïne de cette chevaleresque épopée, elle avait trouvé la mort à Saint-Jean-d'Acre.

devait plus quitter que pour la bure de François d'Assise.

Le trésorier du château, pour ne pas enfreindre les ordres donnés par le landgrave, ne mit d'abord pas d'obstacle aux aumônes d'Élisabeth ; on peut se représenter ce qu'elles furent pendant ce court espace de temps, qui s'étendit du départ du landgrave à la naissance de l'enfant attendu. La prière et les bonnes œuvres remplirent les longues journées de la duchesse, qui fuyait plus que jamais les distractions que la cour eût pu lui offrir. Quand son enfant fut venue au monde, le jour de la Saint-Michel [1], elle lui donna en souvenir de sa mère, le nom de Gertrude. Nous avons tout lieu de croire que souvent sa pensée se reportait vers la Hongrie ; les voyageurs qui venaient des bords du Danube lui parlaient de sa patrie et de sa famille. L'évêque Egbert, qui avait accompagné André II à la Croisade, avait dû, de retour à Bamberg, lui parler de son père, et ainsi Élisabeth trouvait un aliment à l'amour qu'elle conserva toute sa vie pour ses parents et surtout pour sa patrie dont l'ardente foi avait inspiré sa profonde piété.

Distrait par les incidents du voyage, le landgrave souffrit moins de la séparation que la duchesse; puis, en véritable guerrier, dès qu'il eut pris le commandement de la petite armée qu'il

1. Wenck, *Die heilige Elisabeth*, p. 234.

espérait mener à la victoire, il comprit la responsabilité qui lui incombait. Il dirigea les croisés à travers les sombres forêts de la Franconie et de la Souabe, il leur fit franchir les pittoresques défilés du Tyrol, pour les amener dans les plaines fertiles de la Lombardie, d'où ils atteignirent bientôt l'Apulie ; vers la fin du mois d'août, ils rejoignirent l'empereur Frédéric II, qui les attendait à Troja, avec une armée de 60.000 hommes.

Quoique le landgrave de Thuringe fut l'un des plus jeunes parmi les princes réunis autour de l'empereur, il fut immédiatement consulté sur le plan de campagne, et Frédéric l'emmena dans l'île de Saint-André pour l'entretenir plus librement. Une chaleur intense régnait alors dans la contrée et les habitants du Nord en souffraient; Louis ressentit bientôt les effets désastreux de cette température et pendant le court séjour qu'il fit dans l'île de Saint-André, il éprouva les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Du reste, l'épidémie qui régnait alors dans le Sud de l'Italie fut l'un des fléaux de la croisade, elle fit de nombreuses victimes et retarda considérablement l'embarquement pour la Terre Sainte.

Ce fut de Brindes que la flotte partit; le landgrave se trouvait sur le même navire que l'empereur, mais à peine eût-il quitté la terre ferme qu'il sentit son mal augmenter; Frédéric, fort malade lui-même, consentit au débarquement,

espérant que l'air du continent le rétablirait; ce fut à Otrante, où se trouvait l'impératrice Yolande, qu'il descendit à terre avec ses compagnons; le landgrave Louis alla présenter ses hommages à l'impératrice et ayant, pour étancher la soif dont il souffrait, accepté une boisson glacée, il vit son état, disent quelques chroniqueurs, subitement s'aggraver. Et, tandis que l'empereur se rétablissait avec une rapidité qui fit croire au pape que sa maladie était feinte[1], le landgrave, lui, sentait que sa maladie était sérieuse et qu'il ne recouvrerait pas la santé.

Dès qu'il se fut rendu compte de son état, il accepta avec une entière soumission l'arrêt de la Providence. Il prit des dispositions qu'il fit consigner dans son testament, un médecin italien et son fidèle chapelain Berthold ne le quittèrent plus. Il demanda l'Extrême-Onction que lui apporta le patriarche de Jérusalem. Il reçut ensuite, comme c'était alors l'usage, la sainte Communion et ne s'entretint plus que du bonheur prochain qui l'attendait; il remit sa bague gravée à ses chevaliers en leur recommandant de la porter à sa chère Élisabeth, et il rendit son âme à Dieu le 11 septembre 1227.

L'amour si vif qu'il avait sans cesse témoigné

1. Le pape Grégoire IX vit, dans le retour de l'empereur à Otrante, une intention de ne pas continuer la Croisade et prononça l'excommunication contre Frédéric II.

pour sa chère Élisabeth s'était, en quelque sorte, effacé devant la pensée d'être bientôt réuni à Celui qu'il avait toujours aimé plus que tout au monde. Ayant vécu en chevalier sans peur, il mourut en chrétien sans reproche, ferme dans sa foi, inébranlable dans sa conviction que les séparations d'ici-bas ne sont que temporaires et que là-haut, les réunions sont éternelles. Peut-être le vaillant combattant eût-il préféré mourir les armes à la main, sur le champ de bataille, mais ce qui pouvait atténuer ce regret, si toutefois ce vrai chrétien éprouva pareil sentiment, c'est qu'il mourait à l'ombre de la bannière du Christ et portant sur sa poitrine le signe des soldats prêts à combattre pour leur Dieu.

Il n'avait que vingt-sept ans, mais il avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie et, si courte qu'eût été sa carrière, il la considérait comme accomplie, puisque Dieu y avait mis un terme. Il avait passé en faisant le bien autour de lui; juste et bon, il avait été pour ses peuples un souverain idéal ; ami dévoué et fidèle, il avait été en même temps le modèle des époux, aussi toutes ses qualités lui valurent-elles, outre les regrets sincères de ses sujets, la qualification de Saint; l'Église ne crut pas devoir, cette fois, ratifier la décision proclamée par la voix du peuple.

Avant de mourir, Louis avait recommandé à ses compagnons de ne pas laisser son corps sur la

terre étrangère, mais, lorsqu'ils reviendraient de la Croisade, de reprendre ses ossements et de les transporter à l'abbaye de Reinhardsbrunn qu'il avait choisie comme le lieu de sa sépulture ; ils le lui promirent et tinrent fidèlement leur promesse.

La mort du landgrave, de l'évêque d'Augsbourg, de l'évêque d'Anjou, la maladie de l'empereur, l'épidémie jetèrent le trouble parmi les croisés et bien peu continuèrent leur route vers la Palestine ; du reste, le résultat de la Croisade fut presque nul.

III

VEUVAGE DE SAINTE ÉLISABETH

L'automne, toujours précoce dans les monts de la Thuringe, avait depuis longtemps donné au Wartberg son aspect sombre et mélancolique, mais le deuil de la nature n'eût peut-être pas suffi à faire peser sur le bourg féodal l'accablante tristesse qui y régnait, si la nouvelle d'un irrémédiable malheur n'y était parvenue.

Presque au même moment où une jeune âme s'ouvrait à la vie au château de la Wartbourg, on y apprenait que l'âme du landgrave Louis avait été rappelée dans la céleste patrie, le père et la fille ne devaient pas se connaître sur la terre.

Ignorante encore de l'épreuve que lui envoyait la Providence, la jeune mère entourée de ses enfants, reposait dans la chambre où elle avait donné le jour à sa dernière-née; elle n'avait pas encore eu la force de faire quelques pas au dehors et sa faiblesse exigeait des ménagements; la duchesse Sophie les lui accorda. Accablée elle-même par une douleur profonde et sincère, elle avait

compris ce que sa belle-fille devrait souffrir, et elle avait consenti à reculer pour elle l'heure de l'inévitable déchirement, en ordonnant que nul ne laissât soupçonner à la duchesse de Thuringe qu'elle était veuve.

Mais, quelques jours plus tard, il lui sembla qu'Élisabeth devait être assez forte pour apprendre la fatale nouvelle que des chevaliers, de retour d'Otrante, avaient apportée en Allemagne. Accompagnée de quelques dames de la cour, elle se rendit auprès d'Élisabeth, qu'elle trouva étendue sur un lit de repos, avec sa fille auprès d'elle.

Elle fit asseoir sa belle-mère et les dames qui l'accompagnaient ; la duchesse Sophie, refoulant ses larmes, dit alors à Élisabeth, d'une voix calme : « Ma chère fille, ayez du courage et ne vous désolez pas du malheur qui, avec la permission de Dieu, vient d'arriver à votre époux, mon cher fils ; vous savez, du reste, qu'il était entièrement soumis à la volonté de Dieu. » Inquiète, et sans attendre d'autres explications, Élisabeth s'écria : « Si mon cher mari est prisonnier, avec le secours de Dieu et de ses amis nous le sauverons ; le roi, mon père, j'en suis certaine, nous aidera, et je serai consolée. »

Lui tendant alors la bague du landgrave, la duchesse dit : « Soyez patiente, ma chère fille, et « prenez cette bague que mon fils a envoyée pour

« vous, car, pour notre malheur, il est mort! »

« Que dites-vous, chère Dame? » s'écria Élisabeth.

« Il est mort! » répéta la mère affligée.

Élisabeth pâlit, joignit les mains et dit : « Ah, mon Dieu, mon Dieu, tout est fini pour moi, le monde ne m'est plus rien! » puis poussée comme par une force intérieure, elle se redressa et se mit à parcourir les salles du château, en criant, au milieu de ses sanglots : « Il est mort, il est mort! » Sa belle-mère et les dames d'honneur la suivirent et la rejoignirent au moment où elle venait, après avoir parcouru le réfectoire, de s'appuyer contre la muraille; elles l'en écartèrent, la contraignirent à s'asseoir et essayèrent de lui dire quelques douces paroles, mais Élisabeth ne voulait rien entendre et ne cessait de pleurer et de se lamenter.

« J'ai tout perdu, disait-elle à travers ses larmes et ses sanglots, ô mon cher frère, ô mon doux mari! tu es mort et tu me laisses seule dans la misère! Je n'ai plus rien au monde; comment pourrai-je vivre sans toi, moi, pauvre femme, moi, misérable veuve! Que le Dieu qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins me console! Ô mon Dieu, consolez-moi, ô mon Sauveur, fortifiez-moi dans ma faiblesse! »

Pour mettre fin à ces douloureuses lamentations, les dames d'honneur entraînèrent Élisabeth dans

sa chambre; mais à peine la duchesse en eût-elle franchi le seuil qu'elle tomba le visage contre terre; quand elle fut revenue à elle, ses pleurs et ses plaintes continuèrent; une douleur si vive, si profonde était communicative, et la duchesse Sophie mêla ses larmes à celles de sa belle-fille. Ses dames d'honneur l'imitèrent, et, pendant plus de huit jours, disent les chroniqueurs, la Wartbourg offrit le spectacle d'une douleur violente; la population du pays s'y associa et témoigna à la famille ducale, par de touchantes manifestations, combien elle regrettait un prince qui s'était toujours montré bon et généreux.

La violence de la douleur d'Élisabeth, la compréhension si rapide de ce que serait désormais sa vie dans le monde semblent indiquer que la duchesse n'avait pas été sans envisager les conséquences de l'épreuve que Dieu lui envoyait. Du reste, le landgrave Louis paraissait avoir eu le pressentiment qu'il ne reverrait plus sa chère Thuringe, et quand les époux s'étaient préparés à la séparation, ils avaient prononcé de ces paroles suprêmes qui deviennent des ordres sacrés pour le survivant. Néanmoins, Élisabeth laissa éclater sa douleur avec autant de force que son amour conjugal avait été profond ; cette explosion de douleur dans une âme presque sainte déjà paraîtrait anormale si l'on ne savait que la sainteté ne détruit pas la nature, mais l'ennoblit, elle ne rend pas

insensible à la douleur, mais elle donne la force de se soumettre à la volonté de Dieu et « d'accepter cette loi de la mort qui est adorablement grande et belle, vue du côté du ciel, mais qui, du côté de la terre, n'est que larmes, deuil, déchirements, séparation de ceux qui n'étaient qu'un. »

Ce fut dans cette soumission aux inexorables décrets de la Providence que la jeune veuve, elle avait vingt ans à peine, trouva la force de se relever; elle puisa dans sa foi les consolations que Dieu seul pouvait lui offrir et, en présence de la tâche qui lui incombait, elle reprit courage. Les caresses de ses quatre petits enfants séchèrent ses larmes, et en lui rappelant son devoir, lui donnèrent l'énergie de l'accomplir.

La soudaineté du malheur qui venait de s'abattre sur la maison' de Thuringe resserra, pour un moment, les liens familiaux; mais la douleur de presque tous les membres de la famille avait été superficielle, elle n'avait pas atteint ces replis profonds du cœur qui gardent l'empreinte des sentiments éprouvés; les passions humaines reprirent bientôt le dessus, les ressentiments d'autrefois, les colères, les jalousies n'étaient qu'assoupis, la mort du landgrave les réveillait et leur donnait une occasion propice de se manifester.

Ne se laissant pas importuner par la vaine compassion du monde, ni par ses déchirantes consolations qui parlent de temps, de distraction,

d'oubli, Élisabeth ne remarqua pas tout d'abord les modifications qui se produisaient dans l'attitude et dans les sentiments de ceux qui l'entouraient, elle ne vit pas l'animosité qui se développait autour d'elle et menaçait la fragile quiétude qu'elle avait eu tant de peine à conquérir. La plus cruelle des épreuves l'attendait encore dans ce château où autrefois elle avait été accueillie avec de si grandes démonstrations de joie et de reconnaissance.

Sa manière de vivre offrait un trop grand contraste avec celle de son entourage pour que la cour, que la crainte du landgrave ne retenait plus, n'y trouvât pas à redire ; sa piété continuait à provoquer les mêmes railleries qu'autrefois et son inépuisable bienfaisance n'était pas seulement un blâme pour la cupidité de Henri et de Conrad, mais encore une source d'inquiétude. Ils craignaient, déclaraient-ils, de voir la fortune ducale s'en aller en aumônes, et ils trouvaient alors plus simple de traiter leur belle-sœur de folle que de la laisser accomplir les grandes choses que lui inspirait la plus belle des vertus humaines, la charité.

Le landgrave Louis avait confié la régence du duché et la tutelle de son fils à son frère Henri[1]; tant que son retour resta probable,

1. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 63; — Wegele, *Die heilige Elisabeth von Thüringen*, p. 93.

Henri gouverna dans le sens qu'il lui avait indiqué et laissa Élisabeth agir comme elle l'entendait dans le domaine qu'elle s'était réservé; mais quand parvint, à la Wartbourg, la nouvelle de la mort de Louis, ses frères, rejetant toute contrainte, se laissèrent aller à leurs mauvais instincts. Des conseillers, ou des courtisans, se trouvèrent là pour leur insinuer d'abord, leur exposer ensuite et leur démontrer, surtout à Henri Raspon, que, d'après la loi traditionnelle du duché de Thuringe, le pays tout entier devait appartenir à l'aîné de la famille, par conséquent, dans le cas présent, à Henri qui, en se mariant, assurerait la possession du duché à sa famille. Ces perfides conseillers n'allèrent peut-être pas jusqu'à leur suggérer de faire périr le fils de leur frère, le petit Hermann, mais ils les engagèrent à l'éloigner avec sa mère, en leur faisant quitter la Wartbourg et Eisenach.

Ce qu'il pouvait encore y avoir de bon dans l'âme des deux frères se révolta sans doute à l'idée de ce forfait, et ils n'osèrent l'accomplir immédiatement; mais leurs conseillers n'étaient pas gens à se lasser, ils revinrent à la charge et finirent par vaincre les scrupules des régents, par les amener, eux, chevaliers chrétiens, à persécuter la veuve et les orphelins qu'ils avaient juré de défendre; doublement félons, ils s'attaquèrent à la veuve et aux orphelins de leur frère, confiés à leur honneur de gentilhomme.

Bientôt, ils prirent le titre de landgrave[1] et agirent, non plus en régents, tuteurs d'un prince mineur, mais en souverains ; rien dans les affaires de l'État que le landgrave Louis avait laissées en pleine prospérité ne justifiait cette usurpation. Elle leur fut d'autant plus facile que tous les partisans de leur frère et de son épouse étaient à la Croisade. Un scrupule leur restait encore, ils l'écartèrent bientôt et se mirent à persécuter leur belle-sœur[2], de façon à lui rendre la vie impossible au château dont ils n'osaient cependant encore la chasser. Ils commencèrent par lui enlever la libre disposition des domaines dont les revenus lui étaient assignés et dont son époux lui avait assuré la jouissance, puis, ils la dépossédèrent de ses biens, sous prétexte que sa prodigalité envers les pauvres dilapidait la fortune ducale.

Il est possible et même fort probable qu'Élisabeth n'avait rien du caractère d'un habile administrateur, mais on ne demandait guère à une châtelaine du moyen âge de connaître la comptabilité, cependant son inexpérience en cette matière n'eût pas été une raison suffisante pour la dépouiller de ses biens, aussi la jeune veuve, forte de ses droits, ferme dans l'accomplissement de son devoir, consciente de la loyauté de ses intentions, opposa-

1. Wegele, *Die heilige Elisabeth von Thüringen*, p. 93.
2. Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit*, vol. IV, p. 101.

t-elle une vive résistance à ceux qui cherchaient à la circonvenir.

La vie à la Wartbourg lui était devenue fort pénible ; sa liberté, celle de faire le bien, c'était, du reste, la seule qu'elle ambitionnât, lui était enlevée, car ses revenus mêmes avaient été réduits au strict nécessaire et Élisabeth devait être fort embarrassée pour observer fidèlement la prescription de magister Conrad au sujet des mets dont l'origine ne lui était pas connue. Elle se voyait raillée, bafouée, traitée de folle, non seulement par sa famille, mais par cette foule de courtisans qui quelques jours auparavant osaient à peine lever leurs regards jusqu'à leur souveraine.

Seule sur la terre étrangère, accablée par une cruelle douleur, au milieu d'une cour hostile, où, pendant les premiers moments de son veuvage, on ne voit aucun ami lui tendre une main secourable ni lui dire une parole réconfortante, la jeune veuve devait offrir à des adversaires puissants et avides une proie facile. On la savait trop douce pour lutter contre ceux qui la faisaient souffrir, trop chrétienne pour se plaindre d'eux, et l'on crut que par humilité, par amour de la paix, elle acquiescerait à tout ce qu'on exigerait d'elle, et ne résisterait pas aux tentatives de ceux qui voulaient la dépouiller et vraisemblablement l'amener à renoncer elle-même à ses droits et à ceux de ses enfants. Mais on avait compté sans l'amour mater-

nel qui donne aux plus faibles une force invincible ; Élisabeth, pour sauvegarder les droits de son fils et le bien de ses filles, prit une grave décision.

Que se passa-t-il alors ? Ce point d'histoire a donné lieu à des interprétations différentes, tandis que certains historiens disent qu'Élisabeth fut chassée du château par ses beaux-frères et font un dramatique récit de cet événement, d'autres écrivains déclarent que la duchesse quitta, de son plein gré, le château où elle avait régné[1].

Mais un fait reste incontestable, c'est qu'un jour d'hiver, la duchesse de Thuringe se trouva seule, au crépuscule, errant à travers les rues d'Eisenach, à la recherche d'un abri. Elle avait quitté la Wartbourg pensant que loin de ses persécuteurs, elle aurait plus de moyens de leur résister, et ce fut dans ces conditions qu'un jour d'octobre, elle partit de la sombre demeure où personne n'essaya de la retenir. Ce toit devenu

1. Bœrner (*Zur Kritik der Quellen für die Geschichte der heiligen Elisabeth von Thüringen*, 1888) et Mielke (*Zur Biographie der heiligen Elisabeth*), par des voies différentes, sont arrivés à la même conclusion, notamment que la duchesse de Thuringe n'aurait pas été « chassée » du château de la Wartbourg, mais « dépossédée » de tous ses biens. Ils attribuent cette erreur, à une interprétation erronée par Thierry d'Apolda d'un passage du texte du *Libellus*. Les *Annales de Reinhardsbrunn*, puisant dans le travail de Thierry d'Apolda, auraient admis la même interprétation que lui de ce passage du *Libellus* et, depuis lors, elle a prévalu chez presque tous les auteurs. Ch. Wenck, *Die heilige Elisabeth* (Mar-

si inhospitalier, avait abrité, bien peu de temps, il est vrai, le bonheur conjugal le plus parfait et si, pendant le séjour de l'heureux couple, la Wartbourg retentit moins fréquemment qu'autrefois de la voix des Minnesänger, elle avait été un asile béni où toutes les douleurs trouvaient une consolation, tous les besoins, leur satisfaction.

Innombrables avaient été les pauvres gravissant les rudes chemins du Wartberg, mais aucun, si misérable fût-il, ne les descendit aussi tristement que la duchesse de Thuringe par ce sombre soir d'hiver, portant en son cœur une inconsolable douleur, en son esprit une profonde inquiétude. Lamentable odyssée que celle de cette fille d'un des plus puissants rois de l'époque, allant chercher un asile pour la nuit dans une ville que l'impitoyable dureté des habitants, plus que le froid et l'obscurité, rendaient déserte.

La duchesse de Thuringe frappe à une porte, puis à une autre et encore à une autre, mais, partout, on lui refuse l'hospitalité que l'on accorde à n'importe quel voyageur. Henri Raspon, disent quelques historiens, avait formellement interdit aux habitants d'Eisenach de recevoir Élisabeth. Cette interdiction aurait été d'une si grande cruauté

burg, 1907), écrit que sainte Elisabeth quitta la Wartbourg pour obéir aux prescriptions de Conrad, et aussi pour réaliser son idéal de la pauvreté volontaire des Franciscains.

que l'on se refuse presque à y croire, malgré ce que l'on connaît du caractère de Henri Raspon ; ce qui paraît admissible, c'est que les habitants d'Eisenach, au courant de ce qui se passait à la Wartbourg, virent en la duchesse, cherchant un asile, une disgraciée et, pour faire leur cour aux puissants du jour, se montrèrent lâches et cruels envers celle qui jusqu'alors n'avait cessé de les combler de ses bienfaits.

Pleurant et se lamentant, Élisabeth marchait en murmurant : « On m'a tout pris, il ne me reste plus qu'à prier Dieu. » Elle finit par découvrir une pauvre auberge, elle y entra et dit qu'elle y resterait, l'auberge étant un endroit appartenant à tous ; l'aubergiste, qui ne pouvait refuser de recevoir des voyageurs, n'osa pas la repousser, mais il offrit à la veuve de son landgrave une étable mal close où il déposait ses ustensiles et gardait quelquefois ses porcs.

La profondeur de la misère, à laquelle elle se voyait condamnée, rendit à la duchesse une énergie toute nouvelle, elle comprit que les hommes seuls auraient été incapables de la réduire à cet état lamentable si Dieu ne l'avait permis ; elle songea à l'étable de Bethléem, compara son sort à celui de la Mère du Sauveur et sa méditation lui rendit toute sa confiance en Dieu, aussi lorsque, quelques heures plus tard, elle entendit sonner la cloche du couvent des Franciscains qui

était proche, elle se rendit à la chapelle. Elle pria longtemps dans cette demeure qu'elle avait fondée, et après cette élévation de son âme vers Dieu, non seulement elle se soumit à la volonté du Tout-Puissant, mais encore elle le remercia des épreuves qu'il lui avait envoyées.

« Mon Dieu, disait-elle, que votre volonté soit faite ! Hier, j'étais encore duchesse, j'avais de grands biens, de riches châteaux, aujourd'hui je suis une mendiante et personne ne veut me donner un asile. O mon Dieu, si je vous avais mieux servi quand j'étais duchesse, si, pour l'amour du Sauveur, j'avais fait plus d'aumônes, je m'en réjouirais maintenant, mais il n'en a pas été ainsi et je le regrette. » Elle voyait, dans son dénûment, la possibilité de pratiquer la pauvreté volontaire qui lui semblait l'état le plus proche de la perfection, et elle demanda aux religieux de chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu de la grâce qu'il venait de lui faire.

Autrefois, alors qu'elle était une heureuse jeune femme, elle pensait déjà à la pauvreté, ou plutôt au bonheur de la vie modeste, mais cependant pas dans la mesure où elle s'y trouvait maintenant réduite; c'était un soir, causant avec son époux, elle lui dit : « Maître, j'ai souvent pensé à la vie que nous pourrions mener tous deux et qui serait la plus agréable à Dieu. » — « Et quelle serait cette vie » ? demanda Louis. — « Je voudrais, répondit

Élisabeth, que nous ayons deux cents brebis et un petit bien que l'on pourrait labourer avec une charrue; tu pourrais labourer le champ pendant que je soignerais nos brebis. » — « Mais, chère sœur, dit le landgrave en souriant, si nous avions un champ et deux cents brebis, nous ne serions pas pauvres, mais plus riches que bien des gens. »

Après cette première nuit passée presque toute en prière, Élisabeth vit, le lendemain matin, arriver ses quatre enfants qu'elle n'avait pu emmener la veille et que portaient des gens du château accompagnés de ses dames d'honneur. A la vue des pauvres petits orphelins et à la pensée des privations qui les attendaient, la force surnaturelle que la prière avait donnée à Élisabeth chancela, et le cœur navré elle dit : « J'ai mérité de voir souffrir mes enfants et je m'en repens. Mes enfants sont nés prince et princesses et, maintenant, ils souffrent de la faim, ils n'ont que de la paille pour se coucher. Mon cœur est rempli d'angoisse! »

Pour parer à leurs premiers besoins, Élisabeth fit engager ou vendre les bijoux qu'elle avait pensé à emporter et avec ce que cette opération produisit, elle put calmer les pleurs et les plaintes de ces mignonnes créatures qui lui déchiraient le cœur.

Elle se remit à la recherche d'un abri plus convenable, mais partout encore elle éprouva le même refus catégorique et souvent grossier. Seul, un pauvre vieux prêtre montra du courage et offrit à

la malheureuse proscrite l'humble abri qu'était sa demeure; le dénûment y était grand, Élisabeth ne s'en serait pas plainte, car elle avait trouvé là un cœur compatissant, mais la halte fut de courte durée; un ordre, venu du château, enjoignit à la duchesse de quitter ce refuge et d'aller habiter chez un seigneur d'Eisenach; malgré la répugnance qu'elle éprouvait à obéir à cet ordre, car elle connaissait ce seigneur pour l'hostilité qu'il lui avait toujours témoignée, elle se rendit dans sa demeure, espérant assurer à ses enfants le bien-être dont ils étaient privés. Elle ne trouva là que méchanceté et dureté, le seigneur lui assigna la plus mauvaise chambre de sa somptueuse habitation et refusa d'y laisser faire du feu, malgré la rigueur du froid qui sévissait, il en fut de même pour les autres choses dont Élisabeth et ses enfants avaient besoin et elle se vit contrainte de quitter cette inhospitalière maison. Elle le fit sans regret et sans mauvaise humeur. « O murailles, je vous remercie de m'avoir protégée contre le froid pendant la nuit. Je voudrais remercier votre maître, mais, en vérité, je ne saurais pas de quoi. » Elle ne pouvait retourner chez le pauvre prêtre à qui les régents avaient formellement interdit de la recevoir et elle dut se réfugier dans la misérable étable d'où l'on n'avait pas le droit de la renvoyer. Elle passait alors une partie de la journée dans les églises, « parce que, disait-elle, l'église c'est la maison de

Dieu, lui seul y est mon hôte et personne ne peut m'en chasser ».

Le bruit des persécutions dont Élisabeth était l'objet, se répandit au dehors et des personnes généreuses lui offrirent de se charger de ses enfants. Un cruel combat se livra dans l'âme de la pauvre mère : se séparer de ses enfants lui semblait bien dur, mais les voir souffrir n'était-ce pas plus cruel encore? L'intérêt de ses chers petits l'emporta sur la douleur que la séparation devait lui causer et elle se résigna à les confier momentanément à ceux qui les lui avaient demandés.

Ses faibles ressources étant épuisées, Élisabeth dut se mettre au travail et fila pour gagner de quoi vivre; sur ses modestes gains, elle trouvait encore le moyen de faire quelques petites aumônes et, certes, le denier de la pauvre duchesse dut avoir, aux yeux de Dieu, la même valeur que le denier de la veuve de l'Évangile.

La résignation d'Élisabeth, sa dignité à supporter des malheurs immérités, ne suffirent pas à désarmer l'animosité des habitants d'Eisenach; on raconte, à ce sujet, un trait qui en témoigne : Une vieille mendiante que la duchesse de Thuringe avait souvent assistée et même soignée de ses propres mains, la vit un jour s'engager sur les pierres étroites qui servaient de gué à un ruisseau, le Lobersbach, plus rempli de boue que d'eau claire; au lieu de laisser passer la duchesse,

la mendiante s'avança et, lorsqu'elle la rejoignit, la poussa brutalement et la fit tomber dans le ruisseau, en lui disant : « Tu n'as pas voulu vivre en duchesse quand tu l'étais, maintenant te voilà pauvre et dans la boue, ce n'est pas moi qui te ramasserai. » Les vêtements tout souillés, Élisabeth se releva, mais calme, elle dit : « Voilà pour les parures et les pierreries que je portais autrefois » ; puis elle se dirigea vers un ruisseau d'eau claire et y lava ses vêtements.

Les biographes de sainte Élisabeth admirent ce trait, et, certes, il est à remarquer parce qu'il montre à quel degré leur héroïne savait maîtriser les plus justes ressentiments ; en présence de la méchanceté de la mendiante dont les paroles augmentaient la perversité, toute autre personne que la généreuse duchesse se fût indignée et n'eût pas manqué de donner une leçon bien méritée à l'impertinente pauvresse, mais Élisabeth ne s'était pas sentie atteinte dans sa dignité par la perfidie de la vieille femme.

Si toute consolation humaine, tout adoucissement à ses peines, tout allègement à ses tribulations firent défaut à Élisabeth, il n'en fut pas de même des consolations divines, car Dieu l'en combla ; nous empruntons à l'important ouvrage de Ch. de Montalembert[1] le récit de quelques-uns

1. Ch. de Montalembert, *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*, liv. XIX.

de ces sublimes entretiens de la pieuse veuve avec son Sauveur et avec la Vierge Marie.

« Pendant qu'elle priait nuit et jour aux pieds des autels, des visions bienheureuses, de fréquentes révélations de la gloire et de la miséricorde céleste vinrent récréer et rafraîchir son âme. Ysentrude, la plus chérie de ses filles d'honneur, qui ne la quittait jamais, et qui avait voulu partager sa misère après avoir partagé sa splendeur, a raconté aux juges ecclésiastiques tous les souvenirs qu'elle avait conservés de ces merveilleuses consolations. Souvent elle remarquait que sa maîtresse entrait dans une sorte d'extase dont elle ne savait pas d'abord se rendre compte. Un jour surtout, pendant le carême, la duchesse, étant allée assister à la messe et s'étant agenouillée dans l'église, se renversa tout à coup contre le mur, et resta longtemps comme absorbée et élevée au-dessus de la vie temporelle, dans une contemplation profonde, les yeux immobiles et fixés sur l'autel jusqu'après la communion. Lorsqu'elle revint à elle, sa figure portait l'empreinte d'un bonheur extrême. Ysentrude, qui avait suivi de l'œil tous ses mouvements, profita de la première occasion pour la supplier de lui révéler la vision que, sans doute, elle avait eue. Élisabeth, toute joyeuse, lui répondit : « Je n'ai pas le droit de raconter aux hommes ce que Dieu a daigné me révéler ; mais je ne veux pas te cacher que mon esprit a été abreuvé de la

plus douce joie, et que le Seigneur m'a permis de voir par les yeux de l'âme d'admirables secrets... »

... « Ce ne fut pas, du reste, la seule fois que ce divin époux lui manifesta d'une manière sensible sa tendre et vigilante sollicitude. Un jour qu'elle avait été en butte de la part de ses persécuteurs à un affront dont la nature nous est restée inconnue, mais tellement cruel que son âme, ordinairement si patiente, en fut bouleversée, elle chercha un refuge dans l'oraison : elle se mit à prier avec instance, et en pleurant beaucoup pour ceux qui l'avaient insultée, en suppliant le Seigneur de leur conférer un bienfait pour chacune des injures qu'elle en avait reçues. Comme elle se fatiguait à force de prier ainsi, elle entendit une voix qui lui disait : « Jamais tu n'as fait de prières qui me fussent aussi agréables que celles-ci ; elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. C'est pourquoi je pardonne à tous les péchés que tu as jamais commis de ta vie. » Et la voix lui fit alors l'énumération de tous ses péchés, en lui disant : « Je te pardonne tel et tel péché. » Élisabeth, étonnée, s'écria : « Qui êtes-vous qui me parlez ainsi ? » A quoi la même voix répondit : « Je suis celui auprès de qui Marie-Madeleine est venue s'agenouiller dans la maison de Simon le Lépreux. » Plus tard, comme elle se désolait de ce qu'elle n'avait pas auprès d'elle son confesseur habituel, le Seigneur

lui désigna pour confesseur le saint qu'elle avait spécialement préféré dans son enfance et qu'elle avait si vivement chéri, saint Jean l'Évangéliste. L'apôtre de l'amour apparut : elle se confessa à lui avec une mémoire plus fidèle, disait-elle, et une confusion plus grande de ses fautes, qu'elle n'en avait jamais éprouvée aux pieds d'un prêtre ; il lui imposa une pénitence, et lui adressa des exhortations si tendres et si efficaces, que ses maux physiques lui en parurent soulagés, aussi bien que les plaies de son âme... »

Dès son enfance, Élisabeth avait témoigné une grande confiance en la sainte Vierge, la *Patrona Hungariae;* au moment des épreuves, cette confiance s'accrut encore et elle fut bientôt récompensée par la sollicitude que témoigna la Reine du Ciel à sa fervente et fidèle servante.

« Rien ne saurait surpasser la douce condescendance qui présida à l'origine de ces célestes communications. Un jour que la veuve affligée cherchait intérieurement son bien-aimé avec ferveur et anxiété, sa pensée sans pouvoir le trouver vint s'arrêter sur la fuite de Jésus en Égypte, et elle conçut un vif désir d'en être instruite par quelque saint moine. Tout à coup la très sainte Vierge lui apparut, et lui dit : « Si tu veux être mon élève, moi je serai ta maîtresse ; si tu veux être ma servante, moi je serai ta dame. » Élisabeth, n'osant se croire digne de tant d'honneur, dit : « Mais qui êtes-vous,

qui me demandez pour élève et pour servante? » Marie répondit aussitôt : « Je suis la mère du Dieu vivant, et je te dis qu'il n'y a point de moine qui puisse t'instruire mieux là-dessus que moi. » A ces mots, Élisabeth joignit les mains et les étendit vers la Mère des miséricordes, qui les prit entre les siennes et lui dit : « Si tu veux être ma fille, moi je veux être ta mère ; et, quand tu seras bien instruite et obéissante comme une bonne élève, une servante fidèle et une fille dévouée, je te remettrai entre les mains de mon fils. Évite toutes les discussions, et ferme les oreilles à toutes les injures qu'on dit de toi[1]... »

Élisabeth gardait au fond de son cœur les douces consolations que Dieu lui accordait et seules ses confidentes, après avoir longtemps insisté, finirent par apprendre où elle puisait la force de porter sa croix comme l'oiseau porte ses ailes.

Mais sa situation extérieure restait la même, et l'existence que menait la jeune veuve ne pouvait se prolonger ainsi, malgré son amour de la pauvreté et de l'humilité, la fille d'un roi ne devait pas demeurer à la merci du maigre salaire de son

1. Staedtler croit que ces communications dont le récit a été emprunté aux travaux des Bollandistes où elles se trouvent mentionnées sous la rubrique *Revelationes beatae Mariae factae Elisabeth filiae regis Hungariae* ont été rédigées par Marianus Florentinus, chroniqueur franciscain, mort en 1523. — A. Stolz (*Die heilige Elisabeth* mentionne également ces apparitions et ces entretiens.

travail manuel. Du reste, quelles qu'aient pu être les discussions sur la façon dont Élisabeth quitta le château de la Wartbourg, chassée par les gens des ducs Henri et Conrad, s'abritant derrière leurs conseillers, ou bien volontairement, obéissant à la contrainte morale que les circonstances rendaient plus implacable que la violence la plus rigoureuse, il n'en restait pas moins un fait établi, c'est que, contrairement au droit le plus élémentaire, la veuve du landgrave avait été dépouillée des biens de son mari et des siens propres et que son fils était dépossédé de la succession qui lui revenait légitimement [1].

Ces iniquités finirent par émouvoir quelques personnes qui essayèrent d'y mettre fin. Quelques auteurs disent que la duchesse Sophie, blessée dans son orgueil par la misère dans laquelle vivait sa belle-fille, aurait longtemps et vainement supplié ses fils de se montrer moins impitoyables envers la veuve de leur frère et, voyant l'inutilité de ses efforts, elle se serait décidée à faire prévenir Mathilde, abbesse du couvent de Bénédictines de Kitzingen, qui était la tante maternelle d'Élisabeth, la sœur de la reine Gertrude.

1. Un fait qui établit incontestablement l'usurpation de Henri Raspon et de Conrad, c'est que, jusqu'en 1234, époque à laquelle Conrad entra dans l'Ordre Teutonique, il n'est fait, dans aucun acte, mention du jeune Hermann, le fils du landgrave Louis, son légitime héritier et successeur (Mielke).

Mise au courant par la duchesse Sophie, ou par quelque autre personne, de ce qui se passait, l'abbesse s'empressa, dès qu'elle connut la triste situation de sa nièce, d'y mettre fin. Elle fit partir deux personnes de confiance, chargées de ramener la duchesse et ses enfants au couvent, dans deux carrosses envoyés à cet effet. Heureuse à la pensée de revoir ses chers enfants et de pouvoir les garder auprès d'elle, Élisabeth accepta sans hésitation la proposition de sa tante ; traversant avec eux et ses deux fidèles compagnes, Ysentrude et Guta, les montagnes qui séparent la Thuringe de la Franconie, elle parvint à Kitzingen-sur-le-Mein, où elle reçut un cordial accueil. L'entrevue de l'abbesse et de la duchesse fut touchante ; Élisabeth retrouvait en sa tante cette affection maternelle dont elle avait été privée si jeune ; aussi, pénétrée de gratitude pour ces témoignages de tendresse, pensait-elle avoir retrouvé un foyer familial. L'abbesse l'installa dans un appartement où elle put reprendre une vie, sinon conforme à son rang, tout au moins en rapport avec son état d'âme et sa situation actuelle. Tranquille sur le sort de ses petits enfants, Élisabeth prit part à presque tous les exercices religieux que pratiquaient les moniales, elle le fit avec une ardeur et une ferveur qui édifièrent ses compagnes momentanées.

Averti par sa sœur, l'abbesse Mathilde, l'évêque

de Bamberg, Egbert de Méranie, qui avait tant de raisons de s'intéresser au sort de la fille de sa malheureuse sœur Gertrude, intervint à son tour et voulut, avant tout, assurer à sa nièce une installation plus convenable que l'appartement qu'elle occupait dans un couvent. Pour amener la duchesse de Thuringe à quitter sa paisible retraite, il déclara qu'une famille ne pouvait, sans inconvénient, habiter au milieu des religieuses dont elle risquait, pour le moins, de troubler le recueillement ; mais il voulait aussi que sa nièce reprît sa place dans le monde, et, à cet effet, il lui assigna comme résidence le château de Pottenstein[1]. La veuve du landgrave s'inclina devant cette décision et alla se fixer dans ce château avec ses enfants.

En quittant, après un séjour de deux mois, le couvent où elle avait trouvé compassion et affection, Élisabeth y laissa sa deuxième fille, Sophie la Jeune dont elle confia l'éducation à sa tante Mathilde[2]. L'enfant, elle avait à peine plus de deux ans,

1. Ce château dépendait de l'évêché de Bamberg. Pottenstein est situé sur la Püttlach, à quelque distance de Bayreuth, dans l'un des sites les plus pittoresques de la Franconie.

2. L'abbesse Mathilde survécut vingt ans à sa nièce et eut le bonheur de la voir inscrite par l'Église dans les fastes des saints. Elle fit construire, près du grand portail du couvent, une chapelle que le prince-évêque de Wurzbourg consacra à sainte Élisabeth ; un prêtre y fut spécialement attaché. Cette chapelle et une partie du couvent furent détruites, trois siècles plus tard, pendant la guerre des Paysans.

s'habitua si bien à la douce vie qu'on lui faisait au monastère qu'elle y demeura et y prit le voile.

L'évêque de Bamberg désirait que sa nièce se plût au château de Pottenstein dont il lui assurait la propriété, aussi lui organisa-t-il une petite cour qu'Élisabeth ne voulut pas très nombreuse : elle comprenait seulement un aumônier, deux gentilshommes, les deux suivantes, Ysentrude et Guta, et quelques serviteurs. Remise des épreuves qu'elle venait de traverser, Élisabeth avait repris. avec le calme de l'esprit, la santé physique ; elle était jeune encore, et sa beauté, dans tout son éclat, était pleine d'un charme irrésistible.

Son oncle lui proposa de la faire conduire à la cour de Hongrie où certainement son père et ses frères lui feraient bon accueil, mais Élisabeth repoussa cette proposition dont la réalisation, même temporaire, eût pu être interprétée comme un abandon ou une renonciation aux droits de son fils sur le duché de Thuringe.

Devant ce refus si légitimement justifié, l'évêque Egbert pensa qu'il ne pouvait rien faire de mieux alors que d'engager Élisabeth à convoler en secondes noces. Il chargea ses compagnes de la pressentir sur ce sujet. Mais cette pensée révolta Élisabeth, en même temps qu'elle lui causa une peine profonde. L'amour qu'elle avait éprouvé pour son époux avait été trop vif pour qu'elle pût ainsi l'arracher de son cœur ; et elle aurait considéré comme

une impardonnable offense à la fidélité conjugale de prêter la moindre attention à de pareils projets, aussi ce fut avec modestie, mais avec dignité et fermeté qu'elle repoussa toutes les propositions qui lui furent faites.

Avec toute son autorité d'évêque et son affection de parent, Egbert fit remarquer à sa nièce qu'elle était encore bien jeune pour prendre une décision aussi irrévocable et pour rester seule dans le monde où elle pourrait se retrouver exposée à bien des persécutions, quand il ne serait plus là pour la défendre. Élisabeth lui répondit : « Monseigneur, mon défunt mari m'a tendrement aimée et a toujours été mon fidèle ami et protecteur; j'ai partagé ses honneurs et sa puissance ; j'ai possédé des richesses et des pierreries, j'ai goûté toutes les joies du monde. J'ai toujours pensé, ce que vous savez vous-même, que tous les plaisirs du siècle ne sont que vanité, c'est pourquoi je veux y renoncer et payer à Dieu les dettes de mon âme. Vous savez que toutes les jouissances terrestres ne procurent que douleur et déception et conduisent à la mort de l'âme. Je ne désire qu'être réunie à mon Sauveur ; je ne lui demande plus qu'une grâce en ce monde ; des enfants de mon défunt mari, deux ont leur avenir assuré dans la paix du cloître ; les deux autres seront riches et puissants, je serais heureuse et j'en serais reconnaissante envers Dieu, s'il m'accordait la

faveur de les voir marcher dans ses voies. »

Le premier amour d'Élisabeth lui avait procuré un bonheur trop parfait pour qu'elle ne restât pas inébranlablement fidèle à la mémoire de celui qui le lui avait donné. De plus, elle avait fait vœu, entre les mains de magister Conrad, de garder, en cas de veuvage, la continence absolue. Elle eut soin, cependant, de ne pas faire part de ce vœu à son oncle, car elle craignait qu'il n'employât son pouvoir épiscopal pour l'en délier et elle voulait rester fidèle à son serment. Elle s'en expliqua un jour à ses fidèles suivantes Ysentrude et Guta qui avaient fait aussi vœu de chasteté.

« J'ai promis à Dieu, leur dit-elle, et à mon maître, quand il vivait encore, que je n'appartiendrais jamais à aucun autre homme. Dieu qui lit dans les cœurs et connaît leurs plus secrètes pensées, sait que j'ai fait ce vœu avec un cœur pur et simple, avec l'intention d'une fidélité absolue. J'ai confiance en sa miséricorde, il me protégera contre les entreprises des hommes et même contre leur violence. Je n'ai pas fait un vœu sous condition, s'il plaisait à mes parents et à mes amis; j'ai fait un vœu libre, décisif et sans aucune restriction, de garder, après la mort de mon époux, la chasteté en l'honneur de Dieu. Si mon oncle veut m'obliger, contre ma volonté, à prendre un mari, je le refuserai de tout mon cœur et de toute ma force, et si l'on veut passer outre à mon oppo-

sition, je mutilerai mon visage pour devenir un objet de répulsion pour tous les hommes. »

L'évêque Egbert ne voulait croire à tant de fermeté, aussi offrit-il à sa nièce la couronne impériale de Frédéric II que la mort de sa seconde femme, Yolande, rendait libre. L'empereur, à qui ce projet d'union souriait, fit de vaines tentatives auprès de la veuve du landgrave, mais la brillante perspective du pouvoir suprême ne parvint pas à ébranler la décision d'Élisabeth.

Cependant, pour lutter contre ces projets qui, au point de vue de la sagesse humaine, étaient si raisonnables, Élisabeth avait dû faire appel à toute son énergie, elle avait instamment demandé à Dieu, en versant des larmes, de conserver la chasteté qu'elle lui avait consacrée, elle avait imploré aussi la Vierge et avait puisé dans ses prières la confiance et le courage.

La tranquillité qu'elle avait enfin reconquise lui permit d'entreprendre quelques pieuses excursions dont le projet avait, plus d'une fois, hanté son esprit.

Ce fut ainsi qu'elle se rendit deux fois à Erfurt, ville fort riche alors en monuments religieux; en visitant les belles églises de la ville, en contemplant les chefs-d'œuvre érigés par la foi, il lui semblait que son âme se dilatait et montait plus libre vers Dieu, maintenant qu'elle était éloignée des préoccupations qui l'avaient accablée. Pen-

dant ses séjours à Erfurt, Élisabeth avait choisi comme habitation un couvent[1], elle y vivait loin du monde, bornant ses promenades aux églises et aux chapelles.

Une autre fois, elle se rendit à Andechs, berceau de sa famille maternelle; le château ancestral, bâti sur les sommets des Alpes qui forment la frontière du Tyrol et de la Bavière, venait d'être transformé en un couvent de Bénédictins par l'oncle d'Élisabeth, Henri, margrave d'Istrie. Du sommet de ces belles montagnes, Élisabeth pouvait s'imaginer voir de l'autre côté les plaines infinies de son pays où elle aurait éprouvé une si douce joie à se retrouver, mais son devoir lui faisait une loi de rester à son poste de combat et d'y défendre les intérêts de ses enfants.

Elle ne franchit donc pas la frontière, mais,

1. Il portait alors le nom de couvent des *Dames blanches*, ou des *Madeleines*. Aujourd'hui il est occupé par les Ursulines qui y ont organisé le seul établissement d'éducation catholique, pour les jeunes filles, à Erfurt. Elles montrent la cellule qu'habitait sainte Élisabeth et dont une fenêtre donne sur la chapelle qui a été récemment restaurée et est ornée de vitraux représentant quelques scènes de la vie de sainte Élisabeth. Les religieuses montrent aussi une chasuble, en velours rouge, bien conservée et à laquelle Élisabeth aurait travaillé pendant ses séjours au monastère. Cette chasuble, ornée de personnages brodés, rappelle assez les ornements brodés par Isabelle de France. Quant au verre dont se servait la duchesse et qui avait été pieusement conservé pendant des siècles, il aurait disparu au moment des troubles du Kulturkampf.

pour laisser un souvenir de son passage et, peut-être aussi de la satisfaction d'avoir vu le berceau de sa famille transformé en un asile de paix et de prière, elle offrit, pour la chapelle, sa robe de noces, et de plus une croix en argent renfermant quelques parcelles de la vraie Croix que Grégoire IX lui avait envoyées. Le séjour[1] parmi les tombeaux de ses aïeux, les prières qu'elle adressa de là avec tant de ferveur furent certainement exaucées, car Élisabeth se sentit pleine de force et de confiance en Dieu quand elle retourna à Pottenstein, où, du reste, un douloureux et consolant devoir allait bientôt l'attendre.

A peine arrivée au château de Pottenstein, Élisabeth y reçut la nouvelle que les chevaliers, ramenant le cercueil du landgrave, approchaient de l'Allemagne.

La Croisade n'avait pas donné les résultats que l'on en attendait; cependant bon nombre de chevaliers étaient allés à Jérusalem et, sur le tombeau du Christ, avaient prié pour leur défunt maître, le landgrave, comme il le leur avait recommandé.

1. La tradition attribue à la présence d'Élisabeth à Andechs et à ses prières, le jaillissement, au pied de la montagne, d'une source qui ne tarit jamais, même pendant les plus grandes chaleurs et dont l'eau jouirait de propriétés que la voix du peuple qualifie de miraculeuses. La fontaine porte encore aujourd'hui le nom de Sainte-Élisabeth.

Revenus à Otrante, où le corps du landgrave reposait provisoirement, ils le firent exhumer et, après avoir préparé les ossements, les déposèrent dans un riche cercueil, recouvert d'une draperie de velours rouge; le cortège se mit en route pour l'Allemagne ; lent et pénible fut ce funèbre voyage à travers les montagnes couvertes de neige, les haltes étaient fréquentes et, pendant ces temps d'arrêt, le cercueil, devant lequel on portait toujours une grande croix en argent, était déposé soit dans une chapelle, soit dans une église ; les chevaliers qui l'accompagnaient ne se livraient au repos qu'après s'être assurés que des prêtres, des religieux ou, à leur défaut, des gens pieux, prieraient et veilleraient auprès du cercueil de leur maître. Le lendemain matin, avant de se remettre en route, ils assistaient à une messe dite pour le repos de l'âme du landgrave et faisaient toujours une généreuse offrande. Quand ils approchèrent de la Franconie, ils envoyèrent des messagers à l'évêque de Bamberg pour l'avertir de leur arrivée. Egbert décida de faire célébrer des obsèques solennelles et prit toutes ses dispositions à cet effet; il fit tout d'abord prévenir Élisabeth, qui était au château de Pottenstein, et l'invita à venir à Bamberg; elle s'y rendit immédiatement avec ses deux dames d'honneur dont le dévoûment avait fait de fidèles amies.

Elles allèrent toutes trois à la cathédrale où

avait été déposé le cercueil ; vraisemblablement sur la demande d'Élisabeth, on l'ouvrit et la pauvre veuve se jeta en pleurant sur ces ossements blanchis, tout ce qui lui restait de son noble époux. Leur vue raviva toute son affliction, elle l'exprima avec une telle violence que l'évêque et son entourage jugèrent bon de mettre fin à cette scène pénible où s'épanchait tout ce que le cœur de la jeune veuve renfermait d'amour et de douleur. Quelques paroles suffirent sans doute pour ramener un peu de calme en son âme éplorée, car, a écrit le chapelain Berthold, qui avait accompagné les restes de son maître et assistait à cette scène, « toute tremblante encore, Élisabeth pensa à Dieu et le regard vers le ciel, les mains jointes, elle dit : « Mon Dieu, je vous remercie de la grâce et de la miséricorde que vous m'avez faite en me permettant, à moi, votre servante, de revoir les restes de mon frère et ami bien-aimé. Je l'aimais de toutes les forces de mon cœur et plus que toutes les choses de la terre, cependant je ne regrette pas que, pour obéir à votre volonté et pour défendre votre Terre sacrée, il ait sacrifié sa vie ! Vous savez, ô mon Dieu, que sa chère présence me serait plus précieuse que toutes les joies de la terre et que, pour le posséder auprès de moi, je serais prête à passer toute ma vie dans la pauvreté et même à aller à travers le monde entier, mendier mon pain avec lui, mais je ne veux pas

me révolter contre votre divine volonté, je m'y soumets; s'il suffisait d'un cheveu de ma tête pour qu'il ressuscitât, je ne le voudrais pas, si cela était contre votre sainte volonté! »

Dans l'excès même de sa douleur, la pieuse Élisabeth avait puisé la résignation à la volonté de Dieu, mais elle y avait aussi puisé du courage, car, la cérémonie terminée, elle se retira dans un petit cloître attenant à l'église et fit prier les seigneurs et les chevaliers de venir la rejoindre.

Ils s'y rendirent, et, quand tous ceux qui avaient accompagné le landgrave et ceux qui étaient restés en Thuringe furent réunis, elle leur parla avec une grande douceur qui n'excluait pas la fermeté et leur narra ce qui s'était passé à la Wartbourg depuis que la nouvelle de la mort du landgrave y était parvenue. Avec une mesure parfaite, sans vaines récriminations, elle leur dit les tentatives faites par ses beaux-frères pour l'amener à renoncer à ses droits et à ceux de ses enfants, la confiscation de ses biens, la suppression de ses revenus, enfin leur conduite infâme devant sa résistance, la misère qu'avaient endurée les enfants de leur prince, jusqu'au moment où ils avaient trouvé un abri chez des étrangers.

Ce récit qui tirait toute son éloquence du cœur d'une mère, fit une profonde impression sur ces rudes chevaliers qui ne pouvaient croire, d'une part, à tant de souffrances si vaillamment sup-

portées, d'autre part, à tant de félonie si lâchement accomplie.

L'évêque Egbert confirma le récit de sa nièce et s'entretint avec les seigneurs des moyens de rétablir la veuve et les orphelins dans leurs droits. Avant toute chose, il fallait terminer les obsèques du landgrave et procéder à son inhumation dans l'abbaye des Bénédictins de Reinhardsbrunn, où il avait demandé à reposer. La pompe religieuse avait déployé tous ses fastes pour rendre la cérémonie de la cathédrale de Bamberg aussi solennelle qu'il était possible; le peuple était accouru en foule pour donner un dernier témoignage de reconnaissance à un prince qui l'avait si paternellement administré. Aussi le cortège qui se dirigea de Bamberg vers Reinhardsbrunn fut-il imposant. La jeune veuve en faisait partie, entourée des seigneurs à qui l'évêque Egbert avait recommandé de veiller sur elle.

Moins imposante qu'à Bamberg, la funèbre cérémonie n'en fut que plus touchante à Reinhardsbrunn; si les moines se souvenaient des adieux du jeune prince, ils n'avaient pas oublié non plus que, vaillant guerrier, il les avait rétablis dans leurs droits et leur avait fait rendre justice.

La duchesse Sophie, ses fils, Henri et Conrad, toute la cour ducale, assistaient à la cérémonie, et à leurs regrets, peut-être sincères en ce moment même, devaient se mêler d'étranges pensées sur

la façon dont ils avaient tenu les promesses faites à celui qui reposait dans ce cercueil que les moines entouraient.

Quand la tombe de pierre, où les ossements du landgrave avaient été déposés, fut scellée, quand tout fut terminé, quelques seigneurs de la Thuringe, entre autres Ludolphe de Barstaedt, Harwig de Herba, Gautier de Varilla, se rendirent auprès de la famille ducale. Ils avaient chargé Rodolphe de Varilla, le fils de Gautier de Varilla, comme le plus éloquent d'entre eux, de porter la parole pour revendiquer les droits de la veuve et ceux du successeur du landgrave Louis. Entouré de ses compagnons, encouragé par leur présence, inspiré par la cause qu'il défendait, Rodolphe de Varilla parla ainsi : « Seigneurs, vos vassaux ici présents, mes amis, m'ont chargé de porter la parole en leur nom. Nous avons entendu parler en Franconie et en Thuringe des choses inhumaines que vous avez faites, nous en avons été étonnés et la rougeur de la honte est montée à notre visage. O, jeunes princes, qu'avez-vous fait? qui vous a conseillé de bannir, comme une femme perdue, l'épouse de votre frère, une veuve affligée, la fille d'un noble roi, que vous deviez consoler, que vous deviez respecter. Elle jouit partout d'une excellente réputation et vous l'avez ignominieusement chassée, vous lui avez défendu de rester à Eisenach et vous l'avez contrainte à mendier. Vous deviez

veiller avec un tendre soin sur les orphelins de votre frère ; comme tuteurs, vous aviez le devoir de leur témoigner toute votre sollicitude ; ils avaient droit à votre bonté, à votre tendresse et vous les avez repoussés, les exposant à mourir de faim ! Qu'a été votre fidélité fraternelle? Ce n'est pas là ce que vous ont appris les exemples de votre défunt frère, ce prince vertueux! Il n'eût pas agi ainsi envers le dernier de ses sujets! Pendant que votre frère est allé mourir pour l'amour de Dieu, vous le trahissez. Comment nous, chevaliers, pourrons-nous avoir confiance en votre fidélité et en votre honneur? Vous êtes chevaliers, vous devez protéger et défendre les veuves et les orphelins et vous persécutez la veuve et les orphelins de votre frère. Votre conduite crie vengeance vers Dieu ! » Rodolphe de Varilla s'arrêta un instant, mais Henri accablé par l'énergique discours qui ressemblait à un réquisitoire, ne répondit pas; la tête baissée, il semblait attendre sa condamnation. Rodolphe continua donc : « Seigneurs, qu'aviez-vous à craindre d'une pauvre femme malade, accablée par le chagrin, seule sur cette terre étrangère, sans amis, sans parents? Que vous fût-il arrivé si cette pieuse et vertueuse personne eût conservé la possession de tous ses châteaux. Que de pareils sentiments doivent vous faire peu d'honneur dans les autres pays! Quelle honte n'aurons-nous pas à subir, ici devant notre peuple et au loin devant l'étranger! Que votre con-

duite a été peu sage! Vous avez, sans aucun doute, provoqué la colère de Dieu! Vous avez deshonoré votre nom et la Thuringe, vous avez affaibli votre renommée de princes! Oui, je crains que vous n'ayez déchaîné la colère de Dieu sur notre pays! A moins que vous ne demandiez pardon à Dieu, que vous ne vous réconciliez avec la pieuse princesse que vous avez si indignement traitée et que vous répariez le dommage que vous lui avez causé ainsi qu'aux enfants de votre frère[1]! »

La fermeté et la conviction avec lesquelles ces paroles avaient été prononcées ne manquèrent pas d'impressionner les assistants. La duchesse Sophie comprenant enfin ce que la conduite de ses fils avait d'odieux, se mit à verser des larmes, tandis que Henri et Conrad, honteux et repentants, déclaraient à Rodolphe de Varilla qu'ils étaient prêts à réparer tous leurs torts, en restituant à la veuve de leur frère sa situation et ses biens. Henri, cependant, ne put s'empêcher d'ajouter : « Si Élisabeth possédait toute la terre d'Allemagne, il ne lui en resterait bientôt rien, elle don-

1. Ce discours, intéressant comme témoignage de la liberté avec laquelle, en cette époque médiévale, des chevaliers savaient s'acquitter de leur mission, se trouve en termes presque identiques dans la *Vita Rythmica*, dans la chronique de Thuringe, dans le récit de Théodore de Thuringe, dans l'histoire de Rothe, et F. de Raumer, dans sa *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit* (t. III, liv. VI), dit qu'il ne voit pas de motifs de douter de ce récit.

nerait tout aux pauvres, pour l'amour de Dieu! »

Le sire de Varilla s'empressa d'aller apprendre à la duchesse Élisabeth le succès de son intervention; en entendant ce que ses beaux-frères se proposaient de faire, elle répondit : « Je ne tiens ni à leurs châteaux, ni à leurs villes, ni à leurs terres, ni à leurs gens, ni à rien de ce dont la garde cause des soucis et des préoccupations, mais ce que je demande, c'est ma dot avec mes revenus[1]. »

Les chevaliers conduisirent la duchesse Sophie et ses fils auprès d'Élisabeth et une scène touchante eut lieu; Henri et Conrad demandèrent pardon à la duchesse promettant de réparer tout le mal qu'ils lui avaient fait et de lui rendre tous ses biens. Comme sa tante, sainte Hedwige, elle eût pu demander : « Et les larmes versées qui les rendra? » mais elle savait que Dieu les avait recueillies. La souffrance, cette infaillible pierre de touche de toute grandeur morale, l'avait rendue plus indulgente encore, et ce fut du plus profond de son cœur qu'elle pardonna à ses persécuteurs; les épreuves que leur perversité lui avait imposées furent pour elle les étapes vers le détachement des biens de ce monde et vers la perfection. Elle en approchait, car pardonner ainsi c'est le couronnement des vertus chrétiennes, c'est la victoire suprême, c'est le triomphe définitif.

Comme l'évêque de Bamberg en avait exprimé

1. Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, t. III, liv. VI.

le désir, les questions d'intérêt furent discutées et réglées, les chevaliers s'éloignèrent alors, leur mission étant remplie : la veuve de leur prince était réintégrée dans sa situation, ses biens lui étaient rendus, les droits de son fils aux duchés de Thuringe et de Hesse étaient reconnus et le frère aîné du défunt landgrave, Henri Raspon, était nommé régent et tuteur jusqu'à la majorité du jeune Hermann.

Il était juste que la duchesse, réintégrée dans ses droits, retournât au château de la Wartbourg; là, au milieu des souvenirs du passé, elle essaya d'organiser sa vie en conformité avec ses goûts, elle partagea son temps entre ses enfants, ses exercices de piété et ses visites au tombeau de son époux, à Reinhardsbrunn; les pauvres non plus ne furent pas oubliés. Entièrement soumise à la volonté de Dieu, la conscience tranquille, le cœur apaisé par l'intime satisfaction du bien qu'elle faisait autour d'elle, Élisabeth portait sur son visage les traces de cette sérénité que ne donnent pas les satisfactions du monde et « que ne connaissent pas les méchants », dit un chroniqueur contemporain; cette paisible allégresse, toute spirituelle, déplut à son entourage et bientôt sa belle-mère elle-même, ses beaux-frères lui firent le reproche d'être trop joyeuse et « d'oublier trop vite son époux dont la mort lui permettait de gaspiller sans entrave tous les biens ».

Injuste reproche s'il en fut jamais, Élisabeth le supporta comme toujours sans se plaindre. Du reste, si, de ce côté, l'ancienne animosité se réveillait, Élisabeth avait d'autres consolations qui lui permettaient de l'endurer d'un cœur ferme.

L'évêque de Bamberg, pendant que sa nièce était encore au château de Pottenstein avait écrit au cardinal d'Ostie, devenu pape, en 1227, sous le nom de Grégoire IX et lui avait exposé la situation de la veuve du landgrave. Le pape, qui connaissait les sentiments si tendrement pieux d'Élisabeth, lui écrivit plusieurs fois de longues lettres, l'encourageant, en termes paternels, à persévérer dans sa fidélité à la mémoire de son époux, l'exhortant à supporter patiemment les persécutions de ce monde et à avoir toujours, devant les yeux, l'exemple des saints. De plus, il l'assurait qu'il ne l'abandonnerait pas et, pour donner une sanction à ses déclarations, il mit sa personne et ses biens sous la protection du Saint-Siège et chargea magister Conrad de s'occuper, non seulement de la direction spirituelle d'Élisabeth qu'il lui avait déjà confiée, mais aussi de ses intérêts matériels.

C'est à ce moment que l'on voit réapparaître le confesseur de la duchesse, dont l'absence pendant les épreuves qu'elle venait de traverser semble étrange, car le chapelain Berthold ayant accompagné les croisés en Terre-Sainte, la présence de magister Conrad eût été d'autant plus nécessaire

à la Wartbourg. Au moment où la duchesse apprit qu'elle était veuve, Conrad n'était pas au château, et l'on ne voit aucun prêtre offrir à l'épouse affligée les consolations de la religion.

De même, quand seule et abandonnée, elle erre à travers les rues d'Eisenach, le guide de sa conscience[1] n'est pas là pour la soutenir et l'encourager à supporter les cruelles épreuves qui font de cette période de sa vie un véritable calvaire, mais Élisabeth était chrétienne et, en véritable chrétienne qui croit au ciel et qui l'attend, elle souffrit sans se plaindre, car elle ne demandait pas que la vie fût sans croix. Elle parcourut seule les douloureuses stations de son calvaire et trouva encore le courage de remercier Dieu qui lui donnait la force et les moyens de se sanctifier.

L'absence du confesseur d'Élisabeth à Eisenach précisément au moment où sa présence eût été aussi nécessaire qu'opportune semblerait inexplicable, si l'on ne savait que, le 12 juin 1227[2], douze jours avant le départ du landgrave Louis pour la Croisade, magister Conrad avait été nommé inquisiteur ; en même temps, le pape confirmait la décision prise par le landgrave Louis et ses frères au sujet de l'attribution des bénéfices ecclésiastiques.

1. Heusinger, *Geschichte des Hospitals sanct Elisabeth*, *Marburg u. Leipzig*, 1868, p. 6 ; — Wegele, *Die heilige Elisabeth von Thüringen*.

2. Dr B. Kaltner, *Konrad von Marburg* ; Prag., 1882, p. 105.

Conrad ne semble pourtant pas avoir quitté immédiatement la cour, car, dans ses lettres au pape Grégoire IX pour la canonisation de la duchesse de Thuringe, il parle, comme s'il avait été présent, de la fondation, par Élisabeth, d'un hôpital à Eisenach, des visites qu'elle y faisait, deux à trois fois par jour, de ses distributions de secours aux indigents pendant la famine, mais, d'autre part, on sait qu'il fut l'un des premiers à abandonner la Wartbourg quand les persécutions contre la veuve du landgrave commencèrent[1].

Annoncer la parole de Dieu, attribuer les bénéfices, visiter les couvents, rechercher les hérétiques, telles étaient les nouvelles et multiples fonctions de magister Conrad, elles lui donnaient des droits étendus que n'avait pu prévoir le landgrave lorsqu'il lui confiait le soin de diriger la délicate conscience de son épouse. Ce qu'il ne pouvait non plus savoir, c'est que l'exercice d'une aussi vaste autorité modifierait certains traits du caractère de Conrad au point d'en faire un être redouté et détesté qui fut surnommé le *fléau de l'Allemagne*.

Le calme qui avait suivi la réconciliation fut de peu de durée ; de retour à la Wartbourg, les régents y retrouvèrent les sentiments qu'ils y avaient laissés et, malgré sa longanimité et sa patience, Élisabeth vit bien qu'elle ne pourrait supporter

1. Kaltner, *Konrad von Marburg*, p. 111.

toujours la vie qui lui était faite par la famille ducale ; si les persécutions étaient moins violentes qu'autrefois, l'animosité n'en subsistait pas moins et tout bas, quelquefois même tout haut, on traitait la duchesse de « folle » ; le landgrave Henri ne s'opposait pas aux exercices religieux de sa belle-sœur, mais lui et sa famille regardaient la piété de la jeune femme avec ce dédain souriant, cette pitié railleuse qui devaient être pour la pieuse princesse une cruelle blessure, la faisant souffrir dans ce qui lui était le plus cher et le plus respectable au monde, dans sa foi.

Alors que sa famille, dans un but que sa conduite antérieure expliquait, cherchait, en la calomniant, à faire douter de son bon sens, Élisabeth songeait à ce qu'elle devait faire pour atteindre le but de toute existence vraiment chrétienne, la perfection. Plusieurs routes s'ouvraient devant elle ; elle pouvait se retirer dans un couvent, ou encore s'éloigner du monde et vivre seule en recluse, ou renoncer à ses biens et se comporter en disciple de François d'Assise, allant à travers le monde, à la recherche de son pain quotidien. Pénétrée comme elle l'avait été par son confesseur Rodeger des belles maximes franciscaines, comprenant le bien réel que François avait opéré en faveur des déshérités, Élisabeth s'était éprise du grandiose idéal du « pauvre d'Assise » et elle eût voulu y conformer sa vie.

Après avoir longtemps réfléchi, elle fit part de son désir à son confesseur, et le supplia en versant des larmes d'y consentir, mais Conrad repoussa avec indignation et fort rudement son projet. Ce refus catégorique ne découragea pas Élisabeth, elle répondit à magister Conrad qu'elle saurait bien faire quelque chose qu'il ne pourrait empêcher, ce qui permettrait de conclure qu'elle avait prévu ce refus et avait cherché la façon de passer outre. Elle pensait que nul ne pouvait lui défendre de suivre les préceptes de Jésus-Christ et de renoncer à ses biens pour suivre les exemples que Lui-même avait donnés et que l'Évangile enseignait; donc le vendredi saint de l'année 1228, le 23 mars, dans la modeste chapelle des Frères Mineurs à Eisenach, devant l'autel dépouillé, elle prêta serment, entre les mains d'un Franciscain, et en présence de magister Conrad, de renoncer, pour l'amour du Christ, à sa propre volonté, à ses enfants, à ses amis et à toutes les vanités du monde. Elle allait renoncer à sa fortune, mais son confesseur l'arrêta et lui fit comprendre qu'elle devait conserver la libre disposition de ses biens, d'abord pour payer les dettes que son mari pouvait avoir laissées, pour faire dire des messes pour son repos éternel et aussi pour donner aux pauvres.

Souvent, c'est seulement lorsqu'un engagement est pris et que l'on veut en tenir scrupuleusement toutes les clauses que l'on remarque la grandeur

des conditions souscrites, les difficultés à surmonter, les sacrifices à faire pour les bien remplir ; il en fut ainsi pour Élisabeth, car, malgré sa renonciation à l'amour de ses enfants, à sa volonté, elle sentait qu'elle ne pouvait éloigner d'elle ces petites créatures dont les caresses lui étaient si douces ; elle se rendait compte aussi que son détachement des choses de la terre n'était pas complet et qu'elle ne restait pas indifférente aux injures et à la calomnie.

Elle pria longtemps et avec une grande ferveur, enfin Dieu lui accorda la grâce qu'elle demandait et, un jour, le visage tout illuminé de joie, elle put dire à ses deux confidentes que le Tout-Puissant avait entendu sa prière, car elle était parvenue à ce détachement absolu qui lui permettrait de ne plus aimer que Dieu seul et de tout supporter par amour pour son Sauveur.

Elle était pénétrée alors de l'infinie bonté de Dieu et s'appliquait à en recueillir en son âme tous les témoignages ; elle pensait être un humble instrument des intentions divines et considérait que, pour conquérir son propre bonheur dans l'autre monde, elle devait contribuer de toutes ses forces à procurer ce même bonheur à son prochain. Cette inclination devint bientôt un saint enthousiasme et occupa toute son activité. Avec une douce fermeté, elle renonça à toutes les prérogatives de son rang, la fille d'un grand roi, la veuve

d'un prince, la jeune mère qui eût mérité par sa bonté et par sa beauté de briller sur un trône, se fit la servante des pauvres, la consolatrice des affligés.

Malgré l'attrait qu'avaient pour la duchesse le calme et la retraite, elle fit tous les efforts possibles pour rester au milieu de la famille de son mari, pour ne pas quitter ces lieux où s'étaient écoulées les trop fugitives années de son bonheur conjugal, où elle avait espéré élever ses enfants et mourir, une fois sa tâche accomplie, car l'on s'attache aux lieux où l'on a aimé et travaillé, prié et souffert, ils conservent une sorte de vertu mystérieuse dont on ne s'arrache qu'avec peine. Son beau-frère Henri lui témoignait dans les cérémonies de la cour la déférence à laquelle elle avait droit, mais là se bornaient les démonstrations d'affection familiale, et la duchesse comprit qu'elle ne pouvait rester exposée plus longtemps à ces dédains et à ces mépris qui eussent pu la déconsidérer aux yeux de ses enfants.

Telle fut sans doute aussi l'opinion de magister Conrad, car, ayant été chargé par Grégoire IX de prendre en main la défense des intérêts matériels de la veuve du landgrave de Thuringe, il s'entretint avec les régents et obtint d'eux un arrangement qui permettait à la veuve de leur frère de vivre convenablement loin de la cour. Marbourg sur la Lahn fut désigné à la duchesse comme résidence ;

on peut admettre que ce fut magister Conrad, désireux de revoir son pays natal et d'y vivre, qui indiqua la lointaine province frontière de la Hesse [1]. Les revenus de Marbourg et des baillages qui en dépendaient furent attribués à Élisabeth, ce qui lui donnait une somme d'environ 2.000 marks d'argent par an; de plus, le régent promit 500 marks pour les frais de première installation. Élisabeth remercia sa belle-mère et ses beaux-frères des dispositions qu'ils venaient de prendre et se déclara satisfaite.

Pour se livrer à la nouvelle vie qu'elle méditait et à laquelle elle pensait que Dieu l'appelait, il restait à Élisabeth un nouveau sacrifice à accomplir, elle ne pouvait emmener ses enfants dans sa retraite et elle ne voulait pas davantage les laisser entre les mains de ses parents qui ne leur avaient jamais témoigné nulle affection.

La question était grave et sa solution délicate; Elisabeth ne pouvait la résoudre que dans le sens le plus favorable à ses enfants, celui qui assurerait le mieux leur avenir, mais au moment de s'en séparer, elle sentit qu'elle tenait par toutes les fibres de son cœur à ces chers petits êtres. Comme sainte Paule, comme sainte Chantal, Élisabeth eut à subir cette douloureuse lutte entre les deux plus grands amours qui agitent le cœur humain :

1. Heusinger, *Geschichte des Hospitals*, p. 7.

l'amour divin et l'amour maternel; attendrie, mais non amollie par le christianisme, l'âme chrétienne est de force à supporter cette lutte étrange et à faire triompher l'amour divin sans que l'amour maternel soit vaincu, car, en touchant ces âmes d'élite, Jésus-Christ les a trempées dans la vraie force parce qu'il les a pénétrées du véritable amour et qu'il leur a donné la grâce qui permet de triompher de la nature et de la dominer.

Élisabeth prit donc une résolution qu'elle accomplit sans faiblir; elle envoya son fils Hermann à Kreuzbourg, où il devait recevoir l'instruction conforme au rang qu'il occuperait plus tard. Sa sœur Sophie l'accompagna pour être élevée dans les mêmes conditions; elle était déjà fiancée au duc de Brabant; Sophie la Jeune fut renvoyée au monastère de Kitzingen, tandis que la petite Gertrude fut confiée au couvent d'Aldenberg, près de Wetzlar, ainsi qu'il avait été décidé entre ses parents, avant sa naissance.

Ces dispositions provoquèrent tout naturellement des critiques, et le monde reprocha à la pieuse duchesse de se séparer de ses enfants, comme si cette manière d'agir n'eût pas été presque générale à cette époque. Il est probable que, si Élisabeth eût vécu à la cour et surtout si elle y avait occupé le rang qui lui appartenait, elle eût gardé ses enfants auprès d'elle, car alors les moyens ne lui eussent pas manqué pour donner aux jeunes princes

et princesses les précepteurs et les gouvernantes nécessaires, mais étant donnée la situation que la famille ducale lui faisait à la cour, pouvait-elle prendre ces dispositions qui eussent satisfait son amour maternel? Peut-on la blâmer parce que, sans révolte, apparente tout au moins, elle se soumit aux nécessités des circonstances qui pour elle étaient l'expression de la volonté de Dieu? Elle fit ce que faisaient alors et ce que firent pendant des siècles encore, les grandes familles, elle confia l'éducation et l'instruction de ses enfants à des religieux et à des religieuses. Et si le couvent d'Aldenberg où fut envoyée la petite Gertrude parut bien modeste pour une princesse, Élisabeth n'était pas à blâmer de ce choix, car c'était d'un commun accord avec le landgrave qu'il avait été fait[1]. Les parents dans leur connaissance de l'humanité avaient peut-être prévu ce qui arriva,

1. Un vieux manuscrit (*Antiquitates Monasterii Aldenbergensis*) dit que le prédicateur Conrad, qui allait souvent faire ses dévotions au petit monastère d'Aldenberg, en parla au landgrave de Thuringe et que le bien qu'il en dit décida Louis, au moment de son départ pour la Croisade, à choisir ce couvent, pour y faire élever l'enfant attendu. Pendant les cinquante années que Gertrude fut à la tête du couvent, elle y fit de grandes choses et l'amena à la prospérité. Elle avait un don tout particulier pour rétablir la concorde entre les personnes qu'un différend séparait. Elle fit construire un hôpital où elle soignait elle-même les malades, elle édifia une magnifique église dans laquelle son tombeau fut érigé. Sur la pierre tombale, un lion repose à ses pieds, il rappellerait un épisode de sa vie semblable à celui attri-

car, grâce à la présence de la petite princesse, le couvent prospéra et se développa.

Ce fut ainsi que la duchesse quitta la Thuringe qu'elle devait à jamais illustrer ; dans ce sombre château de la Wartbourg qui lui était devenu si peu hospitalier, trois siècles plus tard un moine révolté devait trouver un refuge dans une chambre des communs. Pénible contraste que celui offert par cette demeure où les souvenirs de l'humble princesse se mêlent, sans se confondre, à ceux de l'orgueilleux novateur ; à côté des peintures représentant les principales scènes de la vie de sainte Élisabeth et les œuvres de miséricorde qu'elle accomplit, se trouvent des maximes protestantes ; même contraste pour la chapelle remplaçant[1] celle où pria la pieuse enfant, et où prêcha Luther.

bué à son père, le landgrave Louis. On sait que le lion faisait partie des armes de la famille ducale et le landgrave en avait un vivant dans les fossés du château ; de même sa fille en avait un, au monastère d'Aldenberg, et, dans une circonstance critique, un mot de la religieuse, comme autrefois de son père, aurait suffi à rendre le lion doux et obéissant.

Le souvenir de Gertrude est resté vivace et vénéré, car il y a peu d'années encore, dit-on, la famille princière de Braunfels (protestante) faisait célébrer solennellement à l'église un office catholique le jour de la Sainte-Gertrude et y assistait officiellement.

1. Endommagée par la foudre, la chapelle fut reconstruite en 1319. — Pendant longtemps, sur le désir du grand-duc Charles-Alexandre, le 7 juillet, jour présumé de la naissance d'Elisabeth, le sol de la chapelle était jonché de pétales de roses.

Et, cependant, cette chapelle n'a pas perdu toute sa vertu, le souvenir de sainte Élisabeth flotte toujours entre ces murs et, au siècle dernier, une jeune princesse, destinée à devenir l'impératrice Augusta, aimait à y aller méditer sur la vie de son aïeule, la duchesse Élisabeth, pour y trouver l'idéal de la souveraine qu'elle voulait être. Elle aimait, dit son plus récent historien[1], à rechercher les traces de la lointaine aïeule dont elle se glorifiait et c'est dans les exemples de sainte Élisabeth qu'elle trouva la force de remplir la tâche qui lui valut le nom de « Sœur grise couronnée ».

A Eisenach même, le contraste est plus grand, il n'y subsiste plus guère que l'hôpital fondé par sainte Élisabeth ; l'église Saint-George[2], où le landgrave avait été armé chevalier, où plus d'une scène mémorable de la vie de la sainte se déroula, n'est plus qu'un vaste temple nu et froid que des galeries, peintes en blanc, font ressembler à une salle de spectacle. La statue de l'ancien moine se dresse près de la porte de la ville, tandis que, sur la place de l'église, l'énergique figure de saint George terrassant le dragon, surmonte une fontaine monumentale et fait pendant à une statue de Sébastien Bach, ornée de bas-reliefs représentant sainte Cécile.

1. Hermann von Petersdorff, *Kaiserin Augusta*. Leipzig, 1901.

2. Construite par Louis III, de 1182 à 1188.

Le couvent des Dominicains, érigé, en 1235, par Henri Raspon et son frère Conrad, sur l'ordre de Grégoire IX, en expiation de leur conduite à l'égard de leur belle-sœur à été transformé en un gymnase, une statue de Luther, placée dans une niche, rappelle que le futur moine augustin y étudia. Le monastère des religieuses Bénédictines, le plus ancien couvent de la ville, fondé en 1155 par Adélhaïde, fille du land grave Louis Ier, est devenu un temple protestant et presque tous les édifices qui appartenaient autrefois aux catholiques ont subi le même sort.

Cette ville, où les plus belles vertus chrétiennes avaient brillé comme d'éclatants météores, laissant dans les esprits leur trace lumineuse, dans les cœurs, le doux parfum d'une héroïque vertu, fut pendant des siècles dépourvue d'église catholique. Aujourd'hui, c'est dans une rue écartée que le pieux pèlerin, attiré par le doux souvenir de la souveraine de Thuringe, trouve l'endroit béni où il peut se recueillir et prier[1]. C'est en 1844 seule-

1. L'édification de l'église Sainte-Élisabeth est due aux efforts du vénéré curé d'Eisenach, l'abbé Kremer, qui se mit courageusement à l'œuvre et eut la satisfaction d'en voir l'achèvement. La construction de cette église a coûté plus de 100.000 marks, dont une partie a été donnée par la famille royale de Hongrie et par l'épiscopat hongrois; le maître-autel, d'une valeur de 6.000 marks, a été offert par les dames des pays du Rhin. Ce monument, de style gothique, est décoré de peintures et de vitraux rappelant les principales scènes de la vie de sainte Élisabeth.

ment que le culte catholique put être rétabli à Eisenach et qu'une chapelle y fut construite, elle pouvait abriter une soixantaine de personnes. Le nombre des fidèles augmentant, on songea plus tard à construire une église, et ce fut en 1888 qu'eut lieu la consécration solennelle de l'église Sainte-Élisabeth.

IV

SAINTE ELISABETH A MARBOURG

Amenée à Marbourg par la perspective d'y trouver une calme retraite ou plutôt poussée par son confesseur Conrad[1], Élisabeth arriva en Hesse précédée de sa renommée de bonté et de charité, mais aussi, disent quelques auteurs, de la réputation d'excentricité que lui avaient faite ses beaux-frères et leurs partisans. Ainsi s'expliquerait l'accueil empressé des uns, discourtois des autres, motivant, disent ces auteurs, l'installation temporaire d'Élisabeth à Wehrda; il est plus simple d'admettre que le château n'existait alors qu'à

1. Dans sa lettre au pape, magister Conrad dit qu'Elisabeth le suivit à Marbourg, alors qu'il ne le voulait pas; cette assertion est contredite par le *Libellus*, où l'on voit qu'Ysentrude déclare sous serment que c'est magister Conrad qui obligea Elisabeth à le suivre. Huyskens, dans un récent travail, donne ce texte : « *ad mandatum magistri Conradi Marpurc se transtulit* ». Wenck dit que Conrad étant intervenu dans les négociations qui firent attribuer a la duchesse des domaines à Marbourg, il est plus que probable que c'était avec l'intention qu'elle allât y vivre.

l'état fort rudimentaire, et que Marbourg[1], fondé vers 1065, n'était encore qu'une agglomération sans importance où Élisabeth, malgré la simplicité de ses goûts et son absence d'exigences, n'avait pu trouver à se loger. Wehrda[2] était sans doute plus important, et, comme il se trouvait à proximité de Marbourg, la duchesse y habita pendant

1. Marbourg devrait son nom à un petit ruisseau le Marbach qui coulait au nord-ouest de la colline où s'éleva le château; du ruisseau, le nom aurait passé au château et Marbach serait devenu Marbourg. Ce fut dans la seconde moitié du XIIe siècle que fut construite la chapelle Saint-Kilian.

2. Wehrda devait, plus tard encore, offrir un asile à un autre membre de la famille d'Árpád. Ce fut là que Béatrix Aldobrand d'Este, troisième femme d'André II, quittant la Hongrie après la mort du roi, donna le jour à un fils, Étienne le Posthume, qui fut le père d'André III, dernier roi de la race d'Árpád (Dr Zilahi-Kiss Béla).

André III avait épousé Fennena dont il eut une fille, Elisabeth, née en 1292. Sa seconde femme, Agnès d'Autriche, devint veuve en 1301; quelques années plus tard, elle se rendit en Suisse pour rechercher et châtier les meurtriers de son père, Albert d'Autriche; elle fonda un couvent à Königsfelden, près de Brugg, là où reposait son père. Elle n'oubliait pas non plus son époux qu'elle avait toujours tendrement aimé et fondait, au monastère des Bénédictins du *Mons Angelorum*, des messes pour le repos de l'âme d'André III.

Elle obligea sa belle-fille qu'elle avait emmenée en Suisse, à entrer dans un couvent, mais lui laissa le choix du monastère où elle devrait passer sa vie. Élisabeth, quoique fiancée d'abord à Wenceslas de Pologne, puis à Henri d'Autriche, choisit le couvent de Dominicaines, situé à Toess, près de Winterthur. Elle y mourut le 6 mai 1338, ayant toujours regretté la Hongrie et sa dernière parole fut un souvenir à sa patrie (Pauler).

que l'on construisait l'humble demeure qui devait lui servir de retraite jusqu'à sa mort.

Élisabeth avait bientôt laissé ses pensées reprendre leur cours habituel et se porter sur la misère de son prochain. Les malades avaient toujours été l'objet de ses préoccupations ; elle comprenait que la maladie, cruelle épreuve pour toute créature humaine, devient une calamité terrible pour celui qui n'est séparé de la misère que par le travail, aussi connaissant le soulagement que les maux physiques trouvaient dans les hôpitaux, en fit-elle construire un à Gotha, sur le Briel, dès qu'elle put disposer d'une somme importante; ce projet, du reste, remontait au temps du landgrave Louis. A Marbourg, elle fit de même, et, en posant la première pierre de l'hôpital, elle assura la grandeur future de cet endroit; pendant que s'élevait, tout proche de la chapelle des Franciscains[1], cette construction que son dévoûment et son abnégation allaient rendre immortelle, elle continuait à pratiquer la charité évangélique dans toute son acception. Souvent, elle longea le bord sinueux de la Lahn pour aller voir l'avancement des travaux et, au milieu du décor pittoresque de cette paisible vallée, elle pouvait laisser son cœur s'élever vers

1. Fixés à Marbourg depuis 1223, les Franciscains n'étaient encore qu'au nombre de trois dont deux, nommés Albert et Hermann de Marbourg, devaient être des parents de magister Conrad (Kaltner, *Konrad von Marburg*, p. 115.)

Dieu; mais sur sa route, elle semait les bienfaits, et bientôt les habitants des environs eurent pour elle une grande vénération. Elle ne se bornait pas à soulager leur misère, elle voulait encore leur procurer la joie qu'il était en son pouvoir de leur donner. Ce fut ainsi qu'un jour elle distribua, en une seule fois, les 500 marks que Conrad lui apportait de la part de ses beaux-frères, comme il avait été convenu, pour ses frais de première installation[1]. Elle avait fait savoir à tous les pauvres des environs qu'une grande distribution de secours aurait lieu à Wehrda; au jour convenu une foule énorme[2] se trouva réunie à l'endroit indiqué; pour éviter tout désordre et aussi pour assurer une certaine égalité dans la distribution des secours, quelques mesures d'ordre étaient nécessaires, Élisabeth les prescrivit et décida que toute personne qui se présenterait deux fois pour recevoir un secours aurait les cheveux coupés. Cette sévérité assura l'ordre, et seule une jeune fille, nommée Hildegonde, fut amenée devant les surveillants pour avoir enfreint la défense si formellement exprimée. Ils ordonnèrent qu'on lui coupât les cheveux, et la sentence fut exécutée, malgré les protestations de la jeune condamnée qui disait n'avoir quitté sa place que pour aller soigner sa sœur malade. En entendant ses plaintes et en voyant ses

1. Apollinaire, *Vie de sainte Élisabeth*, p. 418.
2. Quelques auteurs l'évaluent à 12.000 personnes.

larmes couler, les assistants pensèrent qu'ils ne pouvaient mieux faire que de la mener à la duchesse. Toujours compatissante, mais toujours clairvoyante aussi, Élisabeth sut voir jusqu'au fond de l'âme de la jolie Hildegonde et lui demanda si elle n'avait jamais songé à mener une autre vie. « Oh ! oui, répondit la jeune fille, depuis longtemps même, j'aurais pris l'habit religieux et je me serais consacrée à Dieu, mais il m'en coûtait trop de sacrifier ma belle chevelure... En entendant ces paroles qui répondaient si bien à ce qu'elle avait pressenti, Élisabeth s'écria avec satisfaction : « Je suis plus heureuse qu'on t'ait coupé les cheveux que si mon fils était empereur ! » Les choses n'en restèrent pas là, Élisabeth prit avec elle la jeune Hildegonde qui bientôt se consacra à Dieu et servit les pauvres à l'hôpital de Marbourg.

Après cette interruption, la distribution continua toute la journée ; Élisabeth circulait, calme et joyeuse, au milieu de cette assemblée où l'on eût dit que toutes les misères humaines s'étaient donné rendez-vous. Pour tous ces pauvres êtres que la maladie ou la pauvreté avaient accablés, la veuve trouvait une parole de consolation ; malgré ses vêtements sombres et modestes, elle semblait à tous une reine resplendissante, reine elle l'était, en effet, par sa royale générosité, ignorant la parcimonie et ne pratiquant pas l'économie qui, du reste, n'était pas encore rangée au nombre des

vertus, triste vertu qui mal pratiquée risque d'atténuer l'élan du cœur et fait thésauriser ces biens qu'il faut abandonner en partant pour ce monde où l'on n'emporte que ce qu'on a donné.

Avant le crépuscule, les pauvres se remirent en route ; mais les moins valides, les plus âgés, les femmes, les enfants hésitant à repartir pour voyager à l'obscurité, cherchèrent un abri au village. Élisabeth les fit encore une fois réunir, ordonna qu'on pourvût à tous leurs besoins et qu'on leur allumât un grand feu auquel ils pourraient se chauffer; elle leur distribua encore elle-même à chacun un denier de Cologne et n'excepta aucun enfant de sa distribution. Satisfaits de se voir si bien traités, les pauvres gens exprimèrent leur contentement par des chants, et la duchesse, les entendant, sortit de sa demeure pour aller contempler ce bonheur simple et naïf; s'adressant à ses suivantes et leur montrant ces malheureux dont le visage exprimait la joie, elle leur dit : « Je vous l'ai maintes fois montré, il faut rendre les hommes aussi heureux que possible. »

Quelque temps après son arrivée en Hesse, Élisabeth voulut resserrer les liens qui l'attachaient à la famille franciscaine et, dans l'humble chapelle des Franciscains, de Marbourg, elle prit l'habit pour se rapprocher, par la pauvreté de son costume, des disciples de François d'Assise. En présence de magister Conrad disant la messe, le

F. Burkard lui donna, en même temps qu'à sa fidèle suivante Guta, la tunique et la corde des membres du Tiers-Ordre. Sainte Élisabeth est considérée, à juste titre, comme la première Tertiaire en Allemagne.

Sur le désir exprimé par le pape, la chapelle du nouvel hôpital avait été consacrée à saint François d'Assise, admis au nombre des saints, en octobre 1228. Grégoire IX s'intéressa toujours à la veuve du landgrave et lui écrivit plusieurs lettres pour l'encourager à supporter ses épreuves[1].

Sur ce domaine qu'elle s'était créé, Élisabeth allait pouvoir développer toute son activité, elle le fit avec l'ardeur et la persévérance qu'elle mettait à toutes choses ; deux fois par jour et souvent davantage, quand il le fallait, elle allait, avec ses suivantes, à l'hôpital et là, vraie fille de la Charité avant les Filles de saint Vincent de Paul, elle s'arrêtait auprès de chaque malade, lui donnait tous les soins qu'exigeait son état et ne le quittait qu'après l'avoir réconforté par de bonnes paroles, murmure suave de la vérité qui pénétrait jusqu'à son cœur. La compassion qu'elle avait montrée comme jeune femme pour les gens atteints des maux les plus repoussants, ne fit qu'augmenter;

1. Ch. Wenck publie (*Hochland*, novembre 1907), une lettre inédite de Grégoire IX à Elisabeth, commençant ainsi : « *Gregorius episcopus, servus servorum dei. Dilecte in Christo filie Lantgravie Thuringie. Salutem et apostolicam benedictionem.* »

les lépreux, ces tristes épaves de l'humanité, avaient toute sa pitié; elle leur témoignait cette compassion que l'on éprouve pour tous les maux qui ne peuvent être guéris; elle ne voulait voir dans leurs plaies hideuses et repoussantes que des membres souffrants de Jésus-Christ. La nature, quelquefois, reprenait ses droits, et Élisabeth ne pouvait réprimer un mouvement de répulsion, à la vue ou au contact de certains ulcères ayant causé d'affreux ravages dans ces cadavres ambulants, mais alors, faisant appel à tout son courage, elle surmontait ce qu'elle considérait comme une défaillance, et prodiguait au pauvre malade, qu'elle craignait d'avoir humilié, les soins les plus tendres; elle ne voulait pas qu'il pût lire dans son regard l'effroi et le dégoût qu'il inspirait à tous les hommes.

Son entourage croyait devoir mettre un frein à son zèle, mais son ingéniosité était grande pour déjouer les obstacles, elle semblait écouter les conseils que la prudence dictait : seulement, dès qu'une occasion s'en présentait, elle passait outre, et, tandis qu'autour d'elle, comme autrefois déjà, tous redoutaient la contagion, confiante en la divine Providence qui veillait sur elle, la royale infirmière allait toujours, et toujours sortait pure des contacts les plus impurs.

Elle ne pouvait guérir tous les malades qu'elle soignait, mais à tous elle procurait un soulage-

ment appréciable, car, après les avoir soumis à ces soins de propreté dont l'absence avait été, dans bien des cas, la cause même de leur mal, elle les pansait avec une délicatesse qui leur évitait toute sensation douloureuse et elle donnait ses soins avec une si grande expérience qu'on l'eût crue puisée dans la science si la charité ne suffisait pour produire de ces prodiges.

Mais quelle qu'ait été la pitié de la duchesse pour les maux physiques des pauvres malades, elle n'oubliait pas le soulagement moral qu'elle devait aussi à leurs âmes ; elle cherchait d'abord, par de persuasives paroles, à les amener à la réconciliation avec Dieu et les décidait à recevoir les sacrements. Quelquefois, elle rencontrait chez des malheureux que la détresse de longues et cruelles souffrances avait aigris, une vive résistance, et ses pieux biographes nous racontent qu'alors elle faisait violence à sa douceur habituelle et savait contraindre, même par la force, ces malades à songer à leurs âmes. Plus le mal d'un grabataire était horrible, plus Élisabeth lui prodiguait ses soins les plus empressés, et plus son cœur souffrait, plus elle s'efforçait d'apaiser ses alarmes, en lui parlant des éternelles espérances qui seraient le prix de ses souffrances temporelles.

En allant visiter les malades, en assistant les mourants, en les ensevelissant de ses propres mains,

dans les toiles qu'elle apportait, où même dans ses vêtements, Élisabeth accomplissait le plus pénible des devoirs de la miséricorde. Les malheureux de la Thuringe qui voyaient cette jeune femme, d'une resplendissante beauté, s'asseoir à leurs chevets, leur prodiguer ses soins et qui l'entendaient leur parler de la magnificence qui les attendait dès qu'ils seraient auprès de Dieu, devaient croire qu'un ange était descendu du ciel pour les y conduire. Il est vrai que l'on n'avait encore guère vu une fille de roi s'adonner ainsi à ces œuvres si humbles et si grandes.

Quel contraste avec ce qui se passe aujourd'hui dans les hôpitaux, hélas, si nombreux d'où le Christ est banni! Le corps est, certes, mieux soigné qu'autrefois, mais qui songe à l'âme des malades dans ces immenses agglomérations où de tant de gémissements qui s'exhalent, pas un peut-être n'est un appel à la pitié divine? Et, quand la mort approche, l'agonisant lutte contre ses douloureuses étreintes et, s'il pense encore, l'effroi envahit son âme; personne ne lui murmure une parole d'encouragement, personne ne lui tend le crucifix qui lui eût fait espérer la miséricorde, il quitte le monde, le regard perdu sur le plafond blanc de la salle, et son âme passe

..... sans guide et sans flambeau
De la nuit d'ici-bas dans la nuit du tombeau.

Élisabeth n'oubliait pas les autres infortunés; les pauvres, les souffrants avaient une grande part à sa sollicitude. Ses beaux-frères ne s'étaient pas trompés, en prévoyant qu'elle donnerait tout l'argent dont elle disposerait, sa charité était inépuisable et jamais peut-être ne se réalisa plus complètement le véritable rôle du riche, intermédiaire naturel placé par Dieu sur la terre pour être le dispensateur de ses bienfaits aux pauvres.

Élisabeth donnait largement, car elle ne voulait pas seulement soulager la misère du pauvre qui s'adressait à elle, elle voulait encore que, ses besoins les plus pressants satisfaits, il lui restât quelque chose pouvant lui procurer de la joie; comme elle aimait à le répéter avec une touchante simplicité : « Il faut rendre les gens aussi heureux que possible », et elle s'y efforçait. Ses largesses attiraient naturellement les pauvres gens en masse à Marbourg et, dans le nombre, devaient bien se trouver quelques créatures dont la pauvreté était feinte et qui exploitaient la charité de la bonne duchesse. Sa perspicacité était assez vive et ne dut pas être souvent trompée ; cependant Élisabeth devait penser que, « devant la main qu'on tend, l'enquête est sacrilège ». Quelques écrivains lui ont reproché avec acrimonie les erreurs que sa générosité avait pu commettre, et ils ont été jusqu'à dire que, par ses larges aumônes, elle encourageait la paresse et la fainéantise. Il se peut que, parfois,

elle ait laissé tomber son aumône dans une main indigne, mais il est bien permis à la charité de fermer de temps en temps les yeux, ne serait-ce que pour ne pas être confondue avec la justice. « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous », a dit le divin Sauveur, et cette parole n'est que trop vraie, car il y a toujours eu, il y a encore et il y aura toujours, malgré tous les efforts des philanthropes, une foule de pauvres gens à qui des malheurs mérités, ou immérités, des maladies, des infirmités ne permettront pas de vivre sans l'aide d'autrui ; le secours, accordé par une administration, peut les empêcher de mourir de faim, la charité chrétienne seule peut les aider à vivre et à souffrir ; elle a là un vaste domaine où elle trouvera toujours à s'exercer, car on ne peut pas plus limiter son action que l'on ne peut arrêter les élans du cœur.

Du reste, autant que possible, Élisabeth n'accordait ses aumônes qu'à ceux qui en étaient vraiment dignes ; aux gens valides, elle recommandait le travail et, dans les outils, les vêtements qu'elle leur donnait pour leur permettre de travailler, dans le secours qu'elle leur accordait en attendant qu'ils aient pu gagner un salaire, dans les paroles qu'elle leur adressait, ne voit-on pas en germe ce qui fut donné à la fin du XIX[e] siècle de réaliser : l'assistance par le travail ?

On trouvera une autre preuve de la sagacité de ses appréciations sur l'emploi de l'argent dans ces

deux traits que citent ses biographes. Élisabeth aimait, dans ses promenades, à s'arrêter quelquefois dans un couvent et à faire une pieuse station à la chapelle; ce fut ainsi qu'elle entra, un jour, dans un couvent de moines, vivant d'aumônes; les religieux, au nombre de vingt-quatre, lui montrèrent leur église décorée de sculptures et de statues dorées. Loin d'admirer ces riches peintures, Élisabeth, avec sa franchise habituelle, dit aux moines : « Vous auriez mieux fait d'employer cet argent à vous vêtir et à vous nourrir convenablement, qu'à couvrir les murs d'images que vous devriez avoir dans le cœur. »

Une autre fois, on lui offrait une image de sainteté fort bien exécutée et d'un prix élevé. La duchesse refusa et expliqua la cause de son refus en disant : « Cette image ne m'est pas nécessaire, car elle est dans mon cœur. »

Maître Conrad, toujours sévère, voulut-il soumettre l'obéissance de sa pénitente à une rude épreuve, ou bien craignit-il vraiment que ses aumônes ne devinssent plus grandes que ses ressources? Quoi qu'il en soit, il enjoignit à Élisabeth de ne plus donner qu'une pièce de monnaie, à la fois, à chaque pauvre qui se présenterait. La douce princesse ne songea pas à se soustraire à cet ordre qui lui parut probablement fort pénible; mais la nécessité rend ingénieux, et Élisabeth fit frapper des deniers en argent qu'elle distribua à la place

des pièces de cuivre. Malgré ce subterfuge, les clients de la patronne des pauvres n'y trouvèrent plus leur compte et avec simplicité le lui firent remarquer. « Il m'est interdit, leur dit-elle, de vous donner plus d'un denier à la fois, seulement il ne m'est pas interdit de vous en donner un chaque fois que vous le demanderez » Les pauvres gens comprirent ce que leur bienfaitrice voulait dire et, après avoir reçu un premier denier, ils allaient faire quelques pas au dehors, le tour de l'hôpital, ou quelque autre promenade et revenaient ensuite recevoir une nouvelle pièce d'argent.

Ce procédé fut bientôt connu, et maître Conrad apprit comment Élisabeth obéissant à la lettre de son ordre n'en avait guère observé l'esprit. Il était trop autoritaire pour admettre même cette apparence d'insoumission et il défendit dès lors à sa pénitente de donner de l'argent aux pauvres. Ainsi limitée, la charité d'Élisabeth ne s'en exerça pas moins avec ardeur, les dons en nature remplacèrent les dons en argent et ce fut du pain qu'Élisabeth distribua; mais elle donnait de gros pains, suffisants pour nourrir des familles entières; bientôt encore on la taxa de prodigalité et magister Conrad lui défendit de donner des pains entiers, il ne lui laissa la liberté que de donner à chaque pauvre un morceau de pain.

De telles restrictions eussent pu sembler excessives à toute autre qu'Élisabeth, mais toujours

prête à accepter les épreuves, elle reçut avec soumission celle que lui infligeait son confesseur ; du reste, sa générosité n'était pas à bout de ressources et même dans les limites restreintes où l'on voulait l'enfermer, elle trouvait encore une sphère où s'exercer et qui, du reste, épuisa ses forces en peu de temps. Aux soins des malades de son hôpital, Élisabeth joignait la visite des malheureux dans tous les environs; elle allait à travers ces pittoresques, mais sauvages montagnes qui enserrent Marbourg, elle entrait dans les huttes les plus misérables et, là, prodiguait aux malades ses soins ; aux malheureux, ses secours; aux affligés, ses consolations ; aux petits enfants, ses caresses. Là, pas plus que dans son hôpital, elle n'hésitait à se charger des besognes les plus rebutantes, elle acquiescait, avec un tendre empressement, aux caprices des malades, et de pieux contemporains nous ont laissé le récit de faits vraiment touchants où la Providence vint visiblement en aide à la bonne volonté de l'infirmière improvisée.

Rencontrait-elle sur sa route quelque pauvre malade sans abri ou trop souffrant pour regagner son domicile, elle le faisait conduire dans son hôpital ou encore l'emmenait chez elle, dans son humble demeure, l'installait dans sa propre chambre et le soignait avec tant de dévoûment qu'elle provoquait les délations haineuses des servantes mises auprès d'elle par Conrad. Elle prit ainsi un jeune

garçon atteint de la lèpre; plus tard, elle recueillit une jeune fille couverte d'ulcères si affreux que nul ne voulait s'approcher de cette malheureuse, dont la maladie avait presque fait un monstre. Son confesseur lui ordonna de renvoyer la pauvre lépreuse, mais, pour avoir enfreint ses ordres, il punit si cruellement sa douce pénitente que plus tard, il trouva nécessaire de s'en excuser auprès du pape.

Une autre fois, Élisabeth rencontra une pauvre femme, à la démarche alourdie par une prochaine maternité, elle la fit admettre à l'hôpital et fut la marraine de l'enfant à qui elle donna son nom; chaque jour elle allait voir la mère et la petite Élisabeth; quand, au bout d'un mois, la mère complètement rétablie put quitter l'hôpital, Élisabeth lui donna son propre manteau et des chaussures; pour préserver l'enfant du froid, elle le fit envelopper dans la fourrure d'une de ses suivantes et, aux provisions qu'elle remit à la mère pour la route, elle ajouta douze pièces d'argent. La femme remercia Élisabeth le soir même pour partir le lendemain, de bon matin, avec son mari qui était venu la chercher.

Tout en assistant, le lendemain à la messe, Élisabeth ne cessait de penser à la mère et à l'enfant, à un moment son regret de n'avoir pas fait davantage fut si vif, qu'elle dit à sa suivante : « J'ai encore quelque argent, porte-le à cette

pauvre femme, cela lui servira pour son enfant. »

Inutile préoccupation, la femme était partie en abandonnant son enfant. « Apporte-le-moi tout de suite pour qu'il ne souffre pas », dit Élisabeth à la suivante qui venait de lui annoncer cette nouvelle. L'inquiétude toute maternelle d'Élisabeth s'étant calmée lorsqu'elle vit sa filleule à l'abri, elle songea que la justice devait avoir son cours, elle fit mander le juge et lui ordonna d'envoyer des gens d'armes à la recherche des fugitifs. Une de de ses suivantes l'engageait à prier Dieu pour que l'on retrouvât la mère, mais Élisabeth lui répondit : « Je ne puis rien demander à Dieu, sinon que sa volonté s'accomplisse. » L'homme et la femme furent d'autant plus vite rejoints qu'à partir d'un certain moment, racontèrent-ils, une force irrésistible les avait empêchés d'avancer; les assistants conclurent que ce dut être au moment où Élisabeth s'était mise en prière. L'homme fut sévèrement admonesté et la femme dut rendre tout ce qu'elle avait reçu, pour être distribué à d'autres pauvres. Mais, comme l'on s'attache aux malheureux en raison du bien qu'on leur fait, la compatissante duchesse ne pouvait laisser partir sa protégée dépouillée, elle lui fit donc donner d'autres vêtements et lui remit de l'argent.

Dans une autre occasion, ce fut une pauvre malade que la duchesse avait recueillie et soignée dans sa propre demeure, qui s'enfuit un matin en

emportant tous les vêtements de sa bienfaitrice. Cette ingratitude ne provoqua nul ressentiment chez Élisabeth, qui dit seulement : « Seigneur, je vous rends grâce de m'avoir faite semblable à vous, car vous êtes venu au monde pauvre et nu et vous avez été cloué ainsi sur la croix. » Nulle mésaventure, nulle ingratitude ne pouvait empêcher Élisabeth de faire le bien, c'était pour elle une satisfaction du cœur et aussi un devoir ; cette conviction lui donnait une force invincible.

« L'altruisme, a-t-on dit de nos jours, est une force où la plus haute intelligence et la volonté la plus opiniâtre trouvent un développement aussi fécond que dans la science ou dans l'art. » En remplaçant le mot altruisme par ce qu'il veut remplacer lui-même, par ce beau et noble mot de charité, on voit qu'Élisabeth possédait une force véritable, mais, à sa haute intelligence, elle joignait, non une volonté opiniâtre, mais un profond amour pour le Sauveur et pour les pauvres. C'était dans cet amour qu'elle puisait la force de ce développement fécond qui, à travers les siècles, rayonne dans la science de la bienfaisance et dans l'art divin de la charité.

Magister Conrad est regardé comme le premier inquisiteur, en Allemagne. A cette époque du moyen âge, l'unité catholique était considérée comme une loi fondamentale des États de l'Occi-

dent; essayer d'y porter atteinte, c'était une révolte contre les lois existantes. « Autrefois, dit M. de Falloux, en dehors du vrai, tout était, même socialement, caractérisé comme erreur et comme crime. Le premier pas hors de l'unité entraînait dans la révolte manifeste. La société tout entière était religieuse et religieusement constituée. Aujourd'hui, la société vit sur une autre base. Elle ne se réserve que la tutelle de l'individu physique, la protection de la vie matérielle; mais dans le domaine, dont elle se réserve la direction, elle agit exactement comme agissait la société ancienne. Le temps présent lui-même justifie le passé. »

Appuyé sur des raisons d'ordre politique presque autant que religieux, l'inquisiteur trouvait à exercer son autorité sur un domaine fort étendu, et nul n'était à l'abri de ses soupçons ou de ses investigations, de ses poursuites ou de ses condamnations. Car, a dit Balmès, « l'inquisition n'est qu'une application, à un cas particulier, de la doctrine d'intolérance qui, avec plus ou moins d'extension, forme la doctrine de tout pouvoir existant. »

A peine en possession des titres qui lui assuraient un pouvoir que la bienveillance du pape augmentait encore, magister Conrad se mit à l'œuvre[1]; il visita les couvents et les monastères, y introduisit des réformes qui n'auraient rien perdu

1. Kaltner, *Konrad von Marburg*, p. 136.

à être faites avec moins de rigueur. Ce fut après que la paix avait été conclue entre le pape et l'empereur Frédéric qu'il se livra avec ardeur à la recherche des hérétiques. La lettre de Grégoire IX, du 11 octobre 1231, par laquelle des indulgences étaient accordées aux personnes qui assisteraient aux sermons de magister Conrad, encourageait aussi l'inquisiteur à persévérer dans la répression de l'hérésie. Mais bientôt Conrad alla si loin dans cette répression que Sigefroy, archevêque de Mayence le fit appeler, et en secret, lui recommanda d'user de ménagements ; cet avis n'ayant pas été écouté, les archevêques de Cologne et de Trèves lui ordonnèrent d'agir avec plus de mesure et de raison[1]. Conrad ne céda pas davantage et rien qu'à Marbourg, quatre-vingts personnes périrent sur le bûcher[2].

L'application de ces doctrines d'intolérance devait plaire au caractère autocratique de Conrad, malheureusement elle eut une influence désastreuse sur tous ses agissements, et l'amena à oublier, surtout envers sa pénitente dont le pape l'avait institué le défenseur, les préceptes de douceur et de mansuétude recommandés par l'Évangile. Aussi Élisabeth eut-elle maintes fois à souffrir de l'in-

1. Kaltner : *Konrad von Marburg.*

2. Leurs cendres étaient jetées dans un ruisseau coulant à Marbourg, et qui prit dès lors le nom de *Ketzerbach* qu'il porte encore aujourd'hui.

exorable sévérité avec laquelle son confesseur lui fit gravir le chemin qui devait la conduire au salut et à la sainteté.

Il ne faudrait pourtant pas juger avec notre état d'esprit actuel ces actes, qui répondaient alors sinon aux nécessités, tout au moins à l'idéal de cette époque médiévale où la religion occupait la première place et la plus importante, dans les préoccupations de la vie, où les manifestations publiques de la foi étaient choses toutes naturelles. Cependant, en lisant les récits que les auteurs contemporains nous ont laissés sur la façon dont Conrad remplissait son rôle de directeur, on ne peut qu'éprouver un sentiment de commisération pour la douce Élisabeth qui subissait sans se plaindre les châtiments corporels [1] que lui infligeait son confesseur pour le moindre manquement à des conventions que l'inquisiteur allemand interprétait toujours dans le sens le plus étroit.

Mais, en même temps, on ne peut qu'admirer la patience avec laquelle Élisabeth supportait ces humiliations que sa foi transformait en mérites devant Dieu. Elle eût pu choisir un autre directeur et se soustraire au joug de maître Conrad, mais une pensée la retint vraisemblablement; Conrad avait été agréé par son époux, c'était lui

1. Malgré sa conception sur la nécessité des mortifications, Conrad n'avait infligé, dit Wegele, aucun châtiment corporel à sa pénitente, tant que le landgrave avait vécu.

qui avait confié sa chère Élisabeth à la direction du savant magister, s'y soustraire eût été pour elle manquer de respect à la volonté de celui à qui elle avait juré de rester toujours fidèle, c'eût été aussi manquer d'obéissance au souverain pontife qui s'était préoccupé de ses intérêts spirituels et temporels. Élisabeth voyait, dans toutes ces circonstances, la volonté de Dieu et ne cherchait qu'à y conformer sa propre volonté. Aussi, en rapportant quelques traits que les chroniqueurs nous ont transmis sur Élisabeth et sur Conrad, essaierons-nous de les voir à la lumière de la foi au XIII[e] siècle. Néanmoins, en présence de certains faits, il est permis de se demander si le fanatique inquisiteur qui trouvait à satisfaire ses instincts dominateurs dans l'exercice même de ses fonctions, ne se laissait pas guider, en présence de la duchesse, par l'espèce d'animosité qu'il témoignait aux riches et aux puissants depuis que sa situation en avait fait ses justiciables, et, si ce sentiment, que rien ne laissait soupçonner au début de sa carrière, ne le guidait pas dans ses procédés rigoureux à l'égard de sa pénitente qui, malgré son humilité, ne conservait pas moins dans ses attitudes et dans ses sentiments toutes les traces de sa royale origine.

Un épisode que mentionnent tous les chroniqueurs le prouverait, tout en montrant que Conrad ne se bornait pas à exercer son autorité, mais qu'il mettait dans cet exercice une malicieuse mé-

chanceté dont l'intention ne peut être contestée. Il se trouvait un jour au monastère des Prémontrées d'Aldenberg où la petite Gertrude était pensionnaire; il avait le projet d'y faire entrer Élisabeth comme religieuse et lui ordonna de venir l'y rejoindre.

Pour la seconde fois, la première c'était peu après la mort du landgrave, il est question pour Élisabeth d'entrer dans un couvent, et ce projet est abandonné chaque fois, sans que l'on en donne les raisons, ce qui permettrait de conclure, avec quelque vraisemblance, que la vie contemplative du cloître avait peu d'attraits pour la jeune veuve.

Heureuse de pouvoir embrasser sa fille, la duchesse se hâta d'obéir à cet ordre ; mais, arrivée au monastère, elle ne voulut pas y pénétrer avant que les religieuses eussent demandé, pour elle, à magister Conrad, l'autorisation de franchir la clôture. « Qu'elle entre si elle veut[1] », fut la réponse ambiguë qu'il fit aux religieuses. Élisabeth ne pouvait guère l'interpréter autrement que dans un sens affirmatif, Conrad n'était-il pas comme « visiteur des couvents » à même d'accorder cette autorisation ? Mais à peine Élisabeth eut-elle fait quelques pas, après avoir franchi la clôture, que magister Conrad la fit revenir, et lui rappelant le vœu d'obéissance qu'elle avait fait autrefois, la menaça des

1. *Intret si vult* (*Libellus*).

foudres que l'Église réserve à ceux qui ont violé la clôture d'un couvent. Ses deux suivantes, qui n'avaient qu'ouvert la porte, durent se prosterner et recevoir trente coups d'un long bâton noueux, appliqués par F. Gérard ; Élisabeth reçut le même châtiment, pendant que Conrad récitait le *Miserere*.

Quelques jours plus tard, Élisabeth s'entretenant avec Ysentrude de cet incident lui disait : « Il est opportun de supporter avec patience de pareils châtiments, car nous sommes comme le roseau qui croît au bord de la rivière ; quand l'eau monte et que la rivière déborde, le roseau s'incline et ploie, aussi l'inondation passe sans l'endommager. Quand l'eau se retire, le roseau se redresse et, joyeux, continue à croître avec vigueur. Nous aussi, nous devons quelquefois nous incliner et nous humilier pour nous redresser ensuite avec joie et confiance. »

Cette confiance, c'était en Dieu qu'Élisabeth la mettait ; car son confesseur, ce représentant sur la terre de la justice et de la miséricorde de Dieu, ne lui inspirait guère que de la crainte ; crainte toute spirituelle, il est vrai, comme elle s'en expliqua avec ses compagnes : « Si je crains à ce point un homme, leur dit-elle, combien ne dois-je pas craindre davantage Dieu qui est notre Maître et qui juge tous les hommes ? »

Aussi Élisabeth recherchait-elle les lumières

d'autres ecclésiastiques, c'est ainsi que nous la voyons, lors d'un séjour du moine Rodeger à Marbourg, s'entretenir avec lui de quelques questions religieuses et lui demander son avis sur l'affection du Créateur pour ses créatures. « Une chose me tourmente, dit-elle, à ce confident de ses premières aspirations vers une vie plus parfaite, je doute de l'affection du Créateur envers moi, non qu'il ne soit infiniment bon et infiniment prodigue de son amour, mais parce que mes nombreux démérites me repoussent loin de lui quand mon cœur brûle d'amour pour lui. » Le P. Rodeger la rassura et lui prouva que la bonté et la miséricorde de Dieu sont infinies. Il eût pu lui dire, comme Calderon l'écrivit si bien plus tard : « Le ciel a moins d'étoiles, la mer, moins de grains de sable, le feu moins d'étincelles et la lumière moins d'atomes que Dieu ne pardonne de péchés. » Un miracle, dit la légende, vint confirmer les paroles du religieux, et Élisabeth se jeta à genoux pour confesser au P. Rodeger le péché qu'elle avait commis en doutant de la bonté divine.

D'autres fois, elle allait s'entretenir avec un moine vivant en ermite dans la petite chapelle qu'elle avait fait ériger au-dessus d'une source coulant à quelque distance de Schrœck[1]; ce fut

1. Dans son opuscule *Die Kreuzkapelle der hl. Elisabeth am Lahnberg*, l'abbé Jüngst dit que le village de Schrœck est l'un des plus anciens de la Hesse; au XIIIe siècle, s'y dres-

lors d'une de ces excursions que Conrad la fit brusquement rappeler. Sans le moindre mouvement de révolte, Élisabeth revint sur ses pas et dit à l'envoyé de Conrad : « Pour être sage, nous devons faire comme la limace qui par les temps de pluie rentre dans sa maison ; obéissons et retournons sur nos pas. »

Souvent, Élisabeth se rendait au village de Schrœck, situé à quelque distance de Marbourg ; la route, aujourd'hui fort belle, n'existait guère alors et la duchesse fit établir une chaussée pavée. En cheminant à travers les bois qui recouvrent les collines, Élisabeth se livrait à la méditation, le *Pater* en faisait souvent l'unique sujet; mais ce qu'elle voyait autour d'elle, depuis l'humble fleur cachée dans l'herbe, jusqu'à l'arbre majestueux, tout lui était prétexte pour admirer la nature et pour louer Dieu. Elle allait ainsi, le corps sur la terre et l'esprit dans le ciel [1], se livrant à la contemplation qui avait pour elle un vif attrait, elle y trouvait le charme du mystère

sait déjà le château héréditaire des chevaliers de Schrœck. L'endroit où s'élevait la chapelle de la Croix était connu dès l'antiquité, la source claire et abondante qui y coule attirait le peuple; le duc saxon Widukind, dit la légende, aurait établi son camp dans les environs. Non loin de là, se voit une pierre d'une dimension et d'une forme singulières qui aurait servi d'autel des sacrifices aux païens.

1. La légende raconte que, quand il pleuvait, Élisabeth n'avait pas besoin de chercher un abri, l'eau du ciel ne la mouillait pas.

où l'âme s'enferme avec délices pour entendre la voix divine, silencieuse et subtile comme la brise qui traverse l'air.

Avant de descendre au fond de la vallée où se blottit le village de Schrœck, Élisabeth faisait volontiers une halte auprès de la source, à cet endroit du versant du Lahnberg, où le paysage, déployant toute sa magnificence, avait pour elle un attrait particulier, car il évoquait, par son aspect, le souvenir de la Thuringe ; la vue pouvait embrasser un cercle de montagnes, aux pittoresques contours, s'arrêter sur le village de Schrœck et se reposer ensuite sur la petite oasis où coulait la source qu'abritaient les chênes et les hêtres ; cet endroit formait de plus la limite des domaines de la duchesse de Thuringe.

Les pauvres de Schrœck et des villages environnants avaient pris l'habitude de se rendre auprès de la chapelle et d'y attendre la duchesse, qui y venait toujours munie d'abondantes aumônes [1] ; la légende, qui a tissé un voile d'or sur les sentiers parcourus par Élisabeth est riche en

1. Une tradition veut qu'Élisabeth ait promis aux habitants de Schrœck qu'ils ne connaîtraient pas, pour leurs demeures, le danger du feu et, effectivement, on ne se souvient pas d'un incendie dans le village, aux maisons à pans de bois apparent ; aussi les habitants attribuent-ils ce fait à la protection de leur patronne, sainte Élisabeth, dont la statue surmonte le portail de l'église.

touchants épisodes[1] qui se seraient produits sur les coteaux du Lahnberg et aux environs de la source; la duchesse lavait les plaies des malades dans l'eau claire de la source [2] et bientôt on attribua des qualités miraculeuses à cette eau qu'elle savait rendre si efficace. Les générations qui se sont succédé à Schrœck n'ont pas laissé s'effacer le souvenir des bienfaits de la duchesse de Thuringe, c'est à cette mémoire fidèle et reconnaissante que le village doit d'être demeuré catholique. Le nom de la sainte y est resté en grande vénération, il n'y a guère de famille, à Schrœck, où l'une des filles ne porte le doux nom d'Élisabeth.

La chapelle que la duchesse avait fait ériger au-dessus de la source, probablement en souvenir de son époux, était une chapelle de « la sainte Croix » comme en édifiaient alors les chrétiens qui ne pouvaient partir pour la Terre Sainte; là,

1. Un peu au-dessus de la fontaine, on montre une grosse pierre dans laquelle se trouve une petite cavité toujours remplie d'eau claire; suivant la tradition, cette cavité ne serait autre chose que l'empreinte du pied de la duchesse de Thuringe; poursuivie un jour par un loup, elle aurait mis le pied sur la pierre pour atteindre un arbre dans les branches duquel elle se réfugia. Le peuple attribue à l'eau claire de cette cavité des vertus curatives pour les maux d'yeux.

2. La source porte encore le nom de Fontaine Sainte-Élisabeth, mais la chapelle n'existe plus; en 1596, un landgrave protestant la fit remplacer par un temple grec où se lit une emphatique inscription.

agenouillés, devant l'autel ou au pied de la croix, ils suivaient en esprit leurs frères privilégiés et combattaient pour eux par d'ardentes prières. On attribue à saint Boniface l'érection d'une église de la Croix à Kreuzbourg ; en 1223, le landgrave Louis et Élisabeth, qui résidaient alternativement à la Wartbourg et à Kreuzbourg, avaient fait ériger une chapelle de la Croix, près du pont de la Werra, contre la paroi du rocher.

Les visites d'Élisabeth au village de Schrœck, n'avaient pas que la charité pour but; Marbourg alors ne possédait pas encore de cure et quand magister Conrad était absent soit pour prêcher, soit pour remplir une mission, la duchesse allait chercher auprès du curé de Schrœck quelques conseils spirituels. C'était alors un prêtre nommé Wiegand, fort réputé pour sa science et sa vertu ; son influence s'exerçait bien au-delà des limites de sa paroisse ; l'archevêque de Mayence et l'abbé de Fulda s'adressaient à lui pour des missions de confiance. On comprend que la duchesse pouvait éprouver quelque bien des entretiens avec ce prêtre dont la douceur et la mansuétude devaient lui inspirer des pensées plus consolantes et plus réconfortantes que la sévérité du magister Conrad.

Plus tard, quand sa fille, la duchesse Sophie de Brabant, se trouva à Marbourg, elle s'entretint avec le curé de Schrœck et le décida à quitter son paisible village pour devenir chapelain de la

cour[1]. Que de traits touchants ne dut-il pas porter à sa connaissance, lui qui avait si bien connu sainte Élisabeth et qui l'avait vue tant de fois à l'œuvre. La vie à la cour ne lui convint sans doute pas, car quelques années plus tard, il entrait dans l'Ordre Teutonique et, en 1254, on trouve un achat de biens fait pour l'Ordre et signé : *Frater Wigandus de Schreckede.*

Ainsi s'écoulait la vie d'Élisabeth à Marbourg ; par son incessante charité, elle avait appris à retrancher chaque jour quelque chose sur ses besoins. « C'est, en effet, la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins qu'y fait naître la seule délicatesse. » Aux yeux d'un étranger, la duchesse de Thuringe pouvait, par la modestie de ses vêtements, paraître une femme bien peu fortunée ; cette pauvreté apparente fut probablement la seule chose qui frappa quelques pèlerins hongrois traversant la Thuringe pour se rendre à Aix-la-Chapelle, et, de retour en Hongrie, ils firent un dramatique récit de la misère dans laquelle vivait la fille de leur roi. André II, indigné, décida d'envoyer un ambassadeur en Thuringe pour prier sa fille de revenir à la cour royale, où elle serait reçue avec tous les honneurs dus à son rang. Le sei-

1. Jüngst, *Die Kreuzkapelle der hl. Elisabeth am Lahnberg.* Fulda, 1893.

gneur Bánffy[1] fut chargé de cette mission ; accompagné d'une suite nombreuse, il se rendit tout d'abord à Eisenach et fut reçu à la Wartbourg par Henri Raspon qui se considérait comme landgrave. Donnant libre cours à ses sentiments peu fraternels, il répondit aux questions de l'ambassadeur, que sa belle-sœur, la *folle* Élisabeth, avait quitté le château pour aller vivre au milieu des pauvres et des lépreux, que sa pauvreté était volontaire et du reste, conclut-il, tout le monde sait ce que je viens de vous dire, vous n'avez qu'à aller à Marbourg pour vous en convaincre personnellement.

Indécis et incrédule, Bánffy suivit pourtant le conseil de Henri Raspon et se rendit à Marbourg. Là, pour mieux se renseigner, il descendit à l'auberge et interrogea l'aubergiste, lui demandant qui était cette dame Élisabeth, venue de la Hongrie et pourquoi elle avait quitté sa famille.

L'aubergiste ne se fit pas prier et, heureux peut-être de faire connaître à un étranger celle qu'il considérait comme la bienfaitrice de la ville, il dit : « Madame Élisabeth est une personne très pieuse et très vertueuse, elle est fort riche, car toute la ville et les environs lui appartiennent, il ne dépendrait que d'elle de changer son sort ; des

1. Quelques historiens hongrois ont établi qu'il s'agit du seigneur Bánffy, appartenant à la famille noble de Lendvai. Wertner dit qu'il s'agissait de Panyas, sans doute anciennement Ponych ou Ponith.

princes et des nobles ont demandé sa main, mais elle veut vivre dans l'humilité.

« Elle n'habite pas la ville pour être plus près de l'hôpital où elle soigne les malades et les pauvres; pour elle, les biens de la terre sont sans valeur. En nous donnant cette bonne dame, Dieu nous a fait une grande grâce, car tous ceux qui l'approchent en retirent profit pour leur âme. Sans cesse elle pratique les œuvres de charité et jamais ne se repose. Elle est douce, chaste, miséricordieuse, mais surtout d'une humilité sans pareille qu'aucune femme ne saurait imiter. »

Ainsi renseigné, Bánffy ne voulut pas tarder un instant à voir la fille de son roi dont on parlait de façon si différente. Il se fit conduire immédiatement auprès de la duchesse. Il la trouva assise au rouet, les mains et les yeux sur son ouvrage, la prière sur les lèvres.

« Que vois-je, s'écria-t-il en entrant, la fille de mon roi filant la laine ! »

Revenu de sa surprise, il s'approcha d'Élisabeth et lui exposa le désir du roi qui attendait sa chère fille pour lui rendre à sa cour la place qui lui appartenait. Au souvenir de son père et à ces témoignages de son affection, Élisabeth se sentit vivement émue et laissa couler ses larmes; cependant, elle surmonta cet attendrissement pour répondre négativement aux propositions faites par l'envoyé de son père.

A une question de Bánffy lui demandant qui l'avait réduite à la pauvreté où il la voyait, Élisabeth répondit : « Nul autre que le Fils très riche de mon Père céleste qui m'a enseigné par son exemple à mépriser les richesses et à mieux aimer la pauvreté que tous les royaumes du monde. »

Quand le trouble provoqué par l'évocation des souvenirs de la maison paternelle se fut dissipé, Élisabeth raconta à l'envoyé tout ce qui s'était passé depuis la mort du landgrave son époux et lui parla de la vie qu'elle avait adoptée. A ces confidences, le comte répondit : « Venez, noble fille de mon roi, permettez-moi de vous ramener dans la maison paternelle, là où fut votre berceau, où vous attendent et votre père et vos frères, venez recueillir leur héritage. « Mais Élisabeth lui dit d'une voix douce : « J'ai ferme espoir que je possède déjà l'héritage de mon père, en la miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Bánffy pria encore la duchesse de ne pas humilier le roi son père par la pauvreté dans laquelle elle vivait, de ne pas l'affliger par les privations qu'elle s'imposait, mais toute son éloquence échoua contre la volonté bien arrêtée d'Élisabeth. Elle lui dit d'abord que sa place était là, en Allemagne, où il y avait plus de malheureux à secourir que dans sa belle Hongrie, puis elle lui fit comprendre qu'elle ne devait pas

quitter le pays, où l'attachaient, dans le passé, le doux souvenir de son bonheur conjugal, et dans le présent, ses enfants tendrement aimés. Lui était-il possible d'abandonner son fils qui devait être élevé en Allemagne pour devenir un jour landgrave de Thuringe? Pouvait-elle, en emmenant ses deux filles aînées, laisser seule la petite Gertrude dont le père lui-même avait choisi le couvent qui lui servirait de retraite? Sa tendresse maternelle la retenait en ces lieux et, malgré l'affection qu'elle éprouvait pour sa famille, elle ne pouvait se résoudre à rompre ces liens si doux et si forts que resserraient les baisers de ses enfants qu'on lui amenait de temps à autre.

Pour mettre fin à l'insistance de l'envoyé, Élisabeth lui dit avec fermeté : « Seigneur, faites connaître au roi mon père que je me sens plus heureuse dans cette situation méprisée qu'il n'est heureux dans son brillant palais royal. Dites-lui de ne pas se tourmenter à cause de moi, mais, au contraire, de se réjouir qu'un de ses enfants a pu consacrer sa vie au plus noble des rois du ciel et de la terre. Je ne lui demande qu'une chose en ce monde, c'est de prier Dieu pour moi; jusqu'à ma dernière heure, je prierai Dieu pour lui. » Il ne restait à Bánffy qu'à s'incliner devant une volonté aussi nettement exprimée. Il se retira et retourna en Hongrie.

La mission de Bánffy avait été motivée par

l'interprétation erronée, par des pèlerins hongrois, de la situation de la duchesse de Thuringe; mais elle n'en reste pas moins comme un témoignage de la sollicitude du roi de Hongrie à l'égard de sa fille ; cette sollicitude s'était maintes fois manifestée, car l'on vit souvent des Hongrois, envoyés par André II, aller présenter leurs hommages à la fille de leur roi, non seulement quand elle était souveraine à la Wartbourg, mais encore quand devenue veuve, elle résidait à Marbourg.

Tous ne se bornaient pas à une simple visite, quelques-uns faisaient un séjour plus ou moins prolongé, le jeune *roi* Béla IV confirme, en 1230, une donation faite par André II au comte Berthold[1] ; cette donation lui était accordée pour un séjour d'un an en Thuringe, où il devait se rendre avec son épouse pour tenir compagnie à la duchesse Élisabeth. Il est certain que les Hongrois envoyés ainsi en Allemagne étaient chargés, par la famille royale, de présents, car les libéralités à l'égard d'Élisabeth ne cessèrent pas avec la mort de la reine Gertrude, et ainsi s'explique la présence des vases et des objets précieux que la duchesse faisait vendre pendant son séjour à Mar-

1. « ...presertim... cum idem Bertholdus... per circulum anni extra Regnum cum sorore nostra ex mandato patris nostri in Thuringia una simul cum uxore sua in gravibus expendis et famosa conversacione ad honorem totius Regni commendabiliter laboraverit... (Archives nationales hongroises, 11 l.).

bourg et les ressources importantes dont elle disposait pour ses aumônes et pour ses fondations.

Partageant son temps entre les visites à son hôpital, les courses lointaines à la recherche des malheureux et les exercices religieux, Élisabeth ne cessait de progresser dans la voie de la perfection qu'elle s'était tracée ; par l'habitude, cette génératrice de force, mais surtout par un suprême effort de sa volonté, elle était arrivée à une grande renonciation. Son directeur trouvait cependant que trop de liens la rattachaient encore aux affections terrestres et il résolut de les briser.

Toujours fidèles à leur maîtresse, Ysentrude et Guta n'avaient pas quitté la duchesse de Thuringe lorsque les épreuves l'avaient accablée ; leur attachement était même si grand qu'elles avaient accepté de partager cette vie humble et cachée, dont toutes les satisfactions consistaient en privations et en actes de charité. Leur plus douce récompense était l'amitié que leur témoignait la duchesse, « cette amitié qui ne luit que sur les grandes âmes et dont jamais un œil impur ne réfléchit la flamme ». Conrad vit dans ces sentiments un danger, et, voulant une fois de plus briser la volonté de sa pénitente, il lui ordonna de se séparer de ses compagnes. Élisabeth obéit, mais elle ne put cacher le chagrin qu'elle éprouvait à voir partir les amies de toute sa vie, et cependant chaque acte de soumission lui semblait

une victoire que récompensait une paix profonde.

Non pour remplacer Ysentrude et Guta, mais pour mettre la patience et la bonté d'Élisabeth à une nouvelle épreuve, Conrad plaça auprès d'elle une jeune paysanne fort grossière et une vieille veuve, d'origine noble, mais au caractère acariâtre et autoritaire. Ces deux personnes, la première méchante, la seconde, sourde, loin de rendre à Élisabeth les services qu'elle était en droit d'en attendre, prenaient à tâche de la faire souffrir : tantôt elles se permettaient de lui adresser des reproches et de la maltraiter; d'autres fois, elles l'obligeaient à faire les travaux dont la charge leur incombait, mais il semblait surtout qu'elles n'étaient là que pour épier les actions d'Élisabeth et rapporter à magister Conrad les infractions que commettait leur maîtresse aux restrictions prescrites à ses aumônes. Ces restrictions, qui devaient se rapporter plutôt à des distributions en masse, comme Élisabeth aimait assez à les faire, ne l'empêchaient pas de disposer de sommes assez importantes, car, en maintes occasions, on voit la pieuse veuve donner des secours en argent et satisfaire comme le lui permettaient, du reste, ses revenus, sa noble passion pour la charité. Aussi peut-on voir dans les ordres de Conrad, plutôt qu'un esprit de prévoyance, une intention bien arrêtée de briser la volonté de sa pénitente et de l'amener au sommet de la vertu par le détachement complet et la

renonciation absolue à toute satisfaction humaine; si toutefois soulager la misère, faire des heureux, est seulement humain et ne relève pas plutôt de l'inspiration divine. Et, cependant, Élisabeth savait faire la charité, l'art qu'elle y mettait eût pu toucher le cœur de tout homme moins endurci que Conrad, qui ne comprenait pas que la charité pratiquée par Élisabeth, avec bonté, avec affabilité, était un puissant moyen d'action sur les âmes.

Conrad avait accompli son œuvre, il avait arraché, autant qu'il pouvait le croire, tous les liens qui attachaient Élisabeth à la terre. Seule désormais, sans autre affection que le souvenir de son amour conjugal et de son amour maternel, la duchesse pouvait se consacrer entièrement à Dieu, non par la vie du cloître, mais par une vie extérieure active à laquelle se joignait une vie intérieure intense, seule manière de ne pas laisser dégénérer l'activité en agitation. Elle connaissait toute la valeur du sublime privilège de l'homme de s'entretenir avec Dieu et la prière était sa grande force; elle savait « que Dieu n'a pas besoin de nos prières, mais que tout ce qui aime, tout ce qui souffre a besoin de prier ». Les chroniqueurs contemporains ont recueilli maints traits montrant que Dieu exauçait souvent d'une façon miraculeuse les prières que son humble servante lui adressait avec une confiance absolue; du reste,

celui qui croit et qui prie met en action des forces qui ne nous sont pas seulement inconnues, mais encore qui sont d'une puissance presque illimitée.

Rapidement la vertu des prières de la pieuse duchesse avait été connue dans la contrée, et les malades, les infirmes venaient en implorer l'aumône. Il semble qu'alors pour confondre ceux qui l'avaient persécutée et pour bien montrer que ceux qui s'élèvent seront abaissés et que ceux qui s'abaissent seront élevés, Dieu accorda aux prières d'Élisabeth une efficacité qui la fit considérer comme une sainte dont l'intercession était toute-puissante auprès du Seigneur.

Un jour qu'elle allait pénétrer dans l'hôpital, elle vit sur le seuil un pauvre être que la nature semblait avoir pris à tâche de maltraiter. Sourd-muet, les membres tordus, cette épave humaine se traînait sur le sol; sa mère l'avait amené là pour le présenter à la pitié de la duchesse, mais honteuse d'avoir un tel fils, elle s'était retirée. Élisabeth se baissa vers l'enfant et lui parla, elle n'obtint aucune réponse; après avoir insisté, elle comprit au regard que l'infirme avait levé vers elle qu'il ne pouvait pas parler, obéissant alors à une inspiration que lui suggérait sa compassion pour le pauvre être, elle dit : « Par la puissance de Notre Seigneur Jésus, je t'ordonne, et à celui qui est en toi, de rompre ce silence et de me dire qui tu es et d'où tu viens. » A ces paroles, l'enfant

fut délivré de ses souffrances, il se redressa et parla, il raconta que, depuis sa naissance, il était sourd et muet, paralysé de tous ses membres, ignorant de toutes choses, ne connaissant pas Dieu et que sa mère l'avait apporté à l'hôpital pour que la bonne dame le guérît. Sans y être incité, il se mit à remercier Dieu, et Élisabeth joignit ses prières pour rendre grâce au Maître tout-puissant. Si la moindre étincelle de vanité eût animé l'âme d'Élisabeth, elle n'eût pas manqué de s'enorgueillir de la puissance de sa prière, mais, au contraire, elle en fut troublée et ne voulant pas que le bruit de son intervention se répandît, elle recommanda à l'enfant, après lui avoir donné de l'argent pour retourner auprès de sa mère, de ne pas parler d'elle. « Raconte à tes parents, lui dit-elle, que Dieu t'a secouru et pour reconnaître sa bonté, garde-toi jour et nuit du péché. Pense toujours à ce que tu as souffert jusqu'à présent. Prie pour moi comme je prierai pour toi. » Sur ces paroles, Élisabeth s'éloigna rapidement.

Mais la mère s'était rapprochée ; en voyant son fils debout, elle lui demanda ce qui s'était passé et l'enfant le raconta en désignant la bonne duchesse. La mère, à qui le silence n'avait pas été recommandé, publia partout la grâce accordée à son fils par l'intercession de la « bonne dame. »

Un homme, paralysé des jambes et des bras,

s'était fait placer un jour sur le chemin que devait suivre Élisabeth ; quand il la vit il l'appela et, lui disant qu'il était de Reinhardsbrunn, la supplia, pour l'amour de l'âme de son mari qui reposait là-bas, de le guérir. L'estropié, comme beaucoup de personnes, savait quel tendre souvenir la veuve gardait au langrave, et de toutes les choses terrestres, c'était peut-être celle qui pouvait le plus l'émouvoir. Aussi, touchée par cet appel, Élisabeth regarda le malheureux avec une tendre émotion et, à Marbourg, comme autrefois devant le peuple, à la parole de saint Pierre, le paralytique fut guéri. Élisabeth se mit à genoux pour remercier Celui qui là, comme à Jérusalem, avait fait éclater sa toute-puissance.

Une autre fois, ce fut au nom de saint Jean qu'un malade lui demanda de le guérir. Dès son enfance, elle avait eu pour cet apôtre une dévotion toute particulière, aussi s'adressa-t-elle à lui avec confiance et à peine avait-elle prié que le malade se trouva guéri. Encore à genoux, il voulait la remercier, mais elle s'agenouilla à côté de lui et remercia Dieu d'avoir accordé la guérison demandée par l'intercession de son apôtre.

Un jour qu'elle se rendait au couvent d'Aldenberg pour y voir sa fille Gertrude, ce fut un homme qui l'appela et lui dit : « Depuis longtemps, un esprit malin me possède, laissez-moi toucher le bord de votre robe et il faudra qu'il me quitte. »

Élisabeth, qui ne savait rien refuser, s'approcha du pauvre homme et pria à côté de lui. Bientôt le possédé se déclara délivré.

Auprès de son hôpital, Élisabeth avait fait construire une église où elle aimait à aller prier quand elle pensait n'y rencontrer personne. Ce fut ainsi qu'elle y entra un jour, vers midi, et y trouva un pauvre aveugle qui marchait à tâtons, les bras étendus. Elle s'approcha et lui demanda ce qu'il faisait seul et ce qu'il cherchait, l'aveugle lui dit : « Je voudrais aller auprès de cette bonne dame, la consolatrice des malheureux, pour lui demander de me donner quelque chose. Je suis entré dans cette église et j'y ai fait mes prières, maintenant j'en fais le tour pour savoir combien elle est grande et large, car je ne puis la voir ayant le malheur d'être aveugle. » Élisabeth lui dit : « Tu voudrais bien la voir, cette église? » — « Si c'était la volonté de Dieu, répondit l'aveugle, je voudrais bien la voir, mais je n'ai jamais vu la lumière du soleil. » Et, mis en confiance par la compassion qu'il sentait chez son interlocutrice, il continua : « Je ne sais que faire, je ne puis toujours prier et quand je suis parmi les hommes, je les envie parce qu'il voient. Il faut que j'erre et que je mendie, alors que j'aimerais mieux travailler, mais je ne suis utile à personne sur la terre, je suis le prisonnier de Dieu. Les heures, si brèves pour tous les hommes, sont longues pour moi;

quand je suis seul, je pleure sur mon malheur et même dans la prière, cette pensée me poursuit. » Élisabeth essaya de le consoler et lui dit : « C'est pour ton bien que Dieu l'a voulu, peut-être aurais-tu, sans ce malheur, commis plus de péchés qu'à présent. » L'aveugle protesta. « Si la vue m'avait été donnée, dit-il, je me serais gardé du péché et j'aurais fait les plus durs travaux pour gagner mon pain. »

La prière que l'aveugle ne demandait pas, Élisabeth la lui offrit, en disant : « Prie, pour que Dieu te guérisse et moi je prierai avec toi. » Le malheureux comprit, en entendant ces paroles, que seule la bonne duchesse avait pu les prononcer, il se jeta à genoux devant elle, la suppliant d'avoir pitié de lui. Élisabeth lui dit de prier avec confiance ce Dieu qui fait de si grandes choses et, s'agenouillant à côté de lui, elle pria de tout son cœur. Dieu exauça son ardente prière et bientôt elle vit celui qui n'était plus aveugle se lever et se diriger vers elle en disant : « Dieu soit loué, il m'a accordé une grande grâce, je vois clair. Vos paroles, bonne dame, se sont réalisées. » Aussi heureuse peut-être que son protégé, Élisabeth lui dit : « La lumière t'est rendue, songe maintenant à bien servir Dieu et à ne plus pécher. Travaille et sois toujours un honnête homme, pieux et humble. »

On pourrait citer d'innombrables faits analogues

prouvant que Dieu se servait de l'intermédiaire de l'humble duchesse pour faire éclater sa puissance par de ces miracles qu'un auteur a spirituellement appelés « les coups d'État du bon Dieu ». Néanmoins, les sentiments de profonde humilité d'Élisabeth n'en ressentaient nulle atteinte; continuant à s'épanouir sous l'action mystérieuse de la grâce, elle comprenait qu'elle était un instrument choisi par Dieu et s'efforçait de justifier ce choix par un redoublement de ferveur et de mortifications. En avançant dans la vie, elle avait pris au contact du monde et surtout à la lumière de l'Évangile, une expérience des choses temporelles et spirituelles qui amenait bon nombre de personnes à recourir à ses conseils, sinon toujours pour les suivre, mais toujours pour s'éclairer, et bien des âmes désemparées venaient chercher auprès d'elle le réconfort moral.

Il est un de ces traits que tous les chroniqueurs rapportent et qui montre Élisabeth ne se bornant pas à exhorter les pauvres gens pouvant lui obéir, autant par crainte que par intérêt, mais s'adressant aux nobles et aux puissants avec la même franchise et avec la même fermeté.

Recevant un jour la visite de l'épouse d'un noble chevalier, dame Gertrude de Leinbach, Élisabeth s'entretint longuement avec elle, elle aimait ces conversations familières qui reposent l'intelligence, sans la laisser inactive, mais tout en cau-

sant, elle regardait le jeune fils de Gertrude de Leinbach qui l'accompagnait, le garçonnet, nommé Berthold, pouvait avoir une quinzaine d'années et était vêtu, selon la mode d'alors, avec un grand luxe; il semblait prendre plaisir à regarder les somptueux vêtements qu'il portait. Élisabeth avait remarqué l'attitude et les manières de son jeune visiteur; elle lui dit, tout à coup: « Cher enfant, tu t'habilles avec trop de luxe et tu tires vanité de tes beaux vêtements. Tu sacrifies trop au monde, tu ferais bien d'apprendre à connaître ton Créateur et à le servir, cela vaudrait mieux pour ton corps et pour ton âme. Dis-moi, mon cher enfant, continua-t-elle, crois-tu que Notre Seigneur, quand il est venu en toute humilité verser son sang pour nous sauver, portait de pareils vêtements? » Le jeune homme lui répondit avec vivacité: « O chère Dame, priez pour moi afin que Dieu me fasse la grâce de le servir. » Avant d'accéder à ce désir, la duchesse demanda encore à Berthold s'il était bien décidé à servir Dieu; sur sa réponse affirmative, elle lui recommanda de préparer son cœur à recevoir cette grâce et elle l'emmena à l'église. Le jeune garçon se prosterna devant le maître-autel, tandis qu'Élisabeth s'agenouillait un peu plus loin. Tous deux priaient depuis quelque temps déjà quand Berthold s'écria: « Cessez, je n'en puis plus! » Mais Élisabeth ne cessa pas de prier, alors il la supplia de s'arrêter, car un feu le dévorait,

disait-il. Ce feu, concluent les chroniqueurs, était un signe de l'amour divin qui avait embrasé le cœur du jeune Berthold et qui, peu de temps après, lui inspira la pensée d'entrer dans l'Ordre des Franciscains. Ce fait se serait passé l'année même de la mort d'Élisabeth.

Beaucoup de personnes avaient recours aux prières de la pieuse veuve, elles leurs attribuaient non seulement la guérison des infirmes et des malades, mais le soulagement de bien des misères et la délivrance des âmes du purgatoire. Toute à tous, Élisabeth priait, sans se lasser, ne voulant pas plus refuser l'aumône spirituelle qu'elle ne savait refuser l'aumône temporelle; néanmoins plus elle croissait dans le respect des hommes, plus elle restait humble devant Dieu, car elle appartenait bien à la céleste phalange des saints qui peuvent, selon leur vocation, différer à tous les points de vue, mais se ressemblent tous par l'humilité, à l'exemple de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis humble de cœur. »

Seulement, l'humilité est de toutes les vertus chrétiennes, celle que le monde comprend le moins. Il admire la charité, il estime la religion, il approuve, en théorie, la pénitence, il admet la chasteté, cette vertu, la fleur et la gloire de l'Église catholique, mais il regarde l'humilité avec étonnement, presque avec mépris.

Ainsi s'expliqueraient certains bruits calom-

nieux[1] qui se répandirent dans le pays, cherchant à ternir la réputation de la bienfaitrice de la contrée.

On disait que magister Conrad avait décidé Élisabeth à se fixer à Marbourg pour s'emparer de sa fortune[2], d'autres personnes incriminaient les rapports du confesseur et de la pénitente. Ces bruits parvinrent jusqu'au sire de Varilla qui s'en inquiéta et alla trouver son ancienne souveraine. Après quelques préambules et sur l'invitation d'Élisabeth, il lui fit connaître le but de sa visite, en ces termes : « Je prie ma chère dame de veiller à sa bonne réputation, parce que le vulgaire, stupide et lâche, tient des propos inconvenants sur ses rapports avec magister Conrad. »

Cette révélation ne troubla pas Élisabeth qui, du reste, depuis son enfance avait maintes fois eu à subir la calomnie et l'ingratitude ; aussi le

1. Quelques auteurs ont mis ce fait en doute, mais il est si conforme à la malignité des hommes, qu'on peut, avec la majorité des biographes, en admettre l'authenticité.

2. Nu wolten dy groben boesen leute
Alle ding uf das boeste deuten
Sy sprachen das ist Meister Conrat
Dy frawen Elisabet entfurt hat
Das dieweil ir Herre ist gestorben
So hat er das gut ir erworbenn
Das wollen sy mit einander verzeren
Wer mag Ine das erwerenn
In einem gleichnis grosser heyligkeit
Dy teudinge wurden ir vorgeleyt
Von leuten dy sy hatten gehoert.

(*Vita s. Elisabeth*, Mencken, II, 2084, cité par Kaltner, 120.)

regard levé avec sérénité, vers le ciel, elle dit au sire de Varilla : « Béni soit en tout Notre Seigneur Jésus-Christ qui me trouve digne de lui offrir cet hommage. J'ai abdiqué la noblesse de ma naissance par amour pour lui ; pour me faire sa servante, j'ai renoncé à mes richesses, à ma beauté, à ma jeunesse, à mon pays, à mes enfants. Cependant je voulais garder pour tout bien mon honneur d'honnête femme ; si Dieu exige ce sacrifice, je le ferai et je consentirai à vivre en femme déshonorée, pourvu, ô mon Sauveur ! que mes pauvres petits enfants demeurent préservés de toute honte qui pourrait leur venir par moi ! » Malgré ce sacrifice offert à Dieu, Élisabeth ne voulait pas que son vieil ami pût conserver le moindre soupçon et, lui montrant ses épaules où les coups de discipline appliquée par magister Conrad avaient laissé des traces, elle lui dit : « Voyez l'amour que ce saint prêtre a pour moi, ou mieux, comme il me conduit à l'amour de Dieu[1]. »

Ce fut sous la sévère égide de ce prêtre qu'Élisabeth atteignit le sommet de la perfection humaine. Elle y arriva comme y était parvenue sainte Paule et comme devait y parvenir sainte Jeanne de Chantal, mais quelle différence entre

1. « Hic enim amor inquit quo circa me sacerdos sanctus afficitur vel potius quo me afficit amor Dei. »

les chemins parcourus. Entourée de la triple auréole de la royauté, de la beauté et de la bonté, d'une naissance incontestablement plus haute que sainte Paule et que sainte Jeanne de Chantal, Élisabeth parvint à la sainteté par les chemins les plus humbles et les plus âpres. Tandis que sainte Paule avait pour conseiller et pour guide un saint dont la science était à la hauteur de ses aspirations intellectuelles, et que sainte Chantal avait pour directeurs saint Francois de Sales et saint Vincent de Paul, la bonté et la douceur personnifiées, la fille du roi de Hongrie avait pour confesseur celui que ses compatriotes eux-mêmes nommèrent le *fléau de l'Allemagne*.

Quel eût été l'épanouissement de l'âme de sainte Élisabeth sous la direction du doux évêque de Genève, il était si bien fait pour apprécier la délicatesse et aussi la grandeur des sentiments qui animaient la noble Magyare, non seulement il la comprit, mais il dut éprouver pour elle une admiration sincère ; car, en maints endroits de son *Introduction à la vie dévote*, dans les conseils qu'il donne à « sa chère Philotée », on croirait que l'image de sainte Élisabeth est présente à son esprit et que c'est en méditant sur ses vertus qu'il voit ce qu'il peut et ce qu'il doit prescrire à sa fille spirituelle. Dans ses avis sur l'obéissance, sur le soin des malades, sur la bonne renommée et sur la calomnie, sur le service des pauvres, sur les plaisirs,

l'exemple de sainte Élisabeth s'impose à sa pensée et à sa plume, et, dans son tableau des vertus que la « veuve qui est vraiment veuve » doit pratiquer, ne trouve-t-on pas retracée, en quelques lignes, toute la vie de la veuve du landgrave de Thuringe. « L'exercice des vertus propres à la sainte veuve sont la parfaite modestie, le renoncement aux honneurs, aux rangs, aux assemblées, aux titres, et telles sortes de vanités ; le service des pauvres et des malades, la consolation des affligés ; l'introduction des filles à la vie dévote, et de se rendre un parfait exemplaire de toutes vertus aux jeunes femmes. La nécessité et la simplicité sont les deux ornements de leurs habits ; l'humilité et la charité, les deux ornements de leurs actions ; l'honnêteté et débonnaireté, les deux ornements de leur langage ; la modestie et la pudicité, l'ornement de leurs yeux ; et Jésus-Christ crucifié, l'unique amour de leur cœur [1]. »

Que l'exercice de la charité et la pratique de cet amour qui enflammait son cœur pour tout ce qui souffrait eussent été faciles pour Élisabeth sous la direction de saint François de Sales ! Elle ne fût pas devenue plus sainte, mais ses qualités et ses vertus eussent pu acquérir un plus grand développement et peut-être eût-elle évité quelques-unes

1. Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, IIIe partie, chap. XL.

de ces exagérations sublimes que lui reprochent, comme des actes de folie, ceux qui ne comprennent pas à quelle hauteur l'âme peut s'élever quand elle ne vit plus que pour Dieu. Élisabeth de Hongrie appartient à cette phalange des grandes veuves qui, comme sainte Monique, sainte Paule, sainte Hedwige, sainte Chantal goûtèrent les joies du mariage pour apprendre au monde à les goûter saintement.

V

MORT ET CANONISATION DE SAINTE ÉLISABETH

Bientôt, Élisabeth allait recevoir la récompense d'une vie bien remplie ; elle avait passé en faisant le bien et, quoique fort jeune encore, elle était prête pour une vie supérieure et immortelle.

La duchesse de Thuringe, disent ses biographes, vit le Seigneur face à face et reçut ainsi directement d'ineffables consolations qui la fortifiaient et la ravissaient. Ces témoignages de l'amour divin devaient être, pour Élisabeth, le bonheur suprême, elle y trouvait un avant-goût de la béatitude qui l'attendait au ciel et il serait aussi délicat que téméraire de décrire ces scènes intimes, sublimes autant que grandioses, dans lesquelles une âme, malgré les liens qui la rattachent au corps, semble entrer en communication directe avec son Créateur.

Dans cette contemplation, des pensées surhumaines peuvent jaillir de l'intelligence, se fixer dans l'esprit avec des visions ineffables des choses du ciel, et produire ces phénomènes qui semblent

dépasser les limites de la raison humaine, trop étroites pour les comprendre.

Depuis de longues semaines déjà, l'automne, presque l'hiver, rude et précoce, comme il l'est dans les contrées montagneuses de la Thuringe et de la Hesse avait fait sentir toutes ses rigueurs, sans arrêter Élisabeth dans ses courses et dans ses visites aux pauvres, ou encore dans ses longues stations à l'église. Au retour d'une de ces fatigantes excursions, elle rentra fort lasse et la nuit, dans cet état qui n'est ni la veille ni le sommeil, elle eut une vision. Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Le temps est arrivé, viens ma fiancée, viens auprès du trône de l'Éternel occuper la place que mon Père t'y a préparée de toute éternité. »

Élisabeth comprit que cette apparition n'était pas un effet de son imagination, mais bien un appel de Dieu, et elle pensa que bientôt, elle devrait quitter le monde. Sans la moindre hésitation et avec une touchante décision, elle prit les dispositions nécessaires. Les pauvres ne furent pas oubliés, elle leur fit une dernière visite, les bénit et leur laissa un souvenir, distribuant ainsi quelques-uns des objets qu'elle possédait. Elle voulut aussi revoir ses malades ; et, pour la dernière fois, leur donner ses soins, leur dire de douces paroles de consolation.

Un nouveau venu se trouvait parmi eux, c'était

magister Conrad qui avait fait prier Élisabeth de venir le voir. Il souffrait beaucoup et croyait son dernier jour venu ; aussi, lorsqu'il vit Élisabeth qui s'était empressée de se rendre à son appel, commença-t-il par se lamenter et par se plaindre de ses souffrances, puis il lui demanda ce qu'elle pensait faire lorsqu'il serait mort ; sa pénitente le rassura, lui dit qu'elle mourrait bientôt, certainement avant lui, et qu'elle ne voulait aucun autre « tuteur » que celui donné par Dieu[1]. Effectivement Conrad se rétablit ; mais, quatre jours après cet entretien, Élisabeth tomba malade et dut s'aliter, en proie à une fièvre violente ; pendant les douze jours que dura sa maladie, la douce Élisabeth continua à donner l'exemple de la patience et de la sérénité que rien n'avait pu altérer pendant toute sa vie. Soumise à la volonté de Dieu, la duchesse déclarait que les souffrances physiques lui étaient à peine sensibles. Elle ne cessait de prier, et, recueillie, soutenue par les

1. Vil liebe tochter mein
Wy sall nue ewer leben sein
Wan ich scheide von dieser erden
Wer sal dan ewer vormonde werden
Das ihr nicht werdet geleidigt
Ir seyt nu gar wol bereitet
Das mirs von üch wol behaget
Sy sprach : Ir habt ümbsust gefraget
Ich sall ehir ersterben dan ir
Verwar das gleubet nu mir
Ich will keynen vormunden haben
Dan euch dieweil mir das Got gaen.

(*Vita rythmica*, I).

plus douces espérances, elle voyait en esprit ce monde meilleur dont elle portait la certitude en son cœur. Le voile séparant la terre du ciel, le temps de l'éternité, s'entr'ouvrait et lui permettait de voir les contrées idéales où son âme allait bientôt se reposer, et d'entendre les voix qui la conviaient au bonheur éternel.

Un jour que, tournée vers le mur, Élisabeth paraissait dormir, une de ses compagnes entendit une voix douce et harmonieuse qui semblait venir de la bouche de la malade. Quelques instants plus tard, Élisabeth se retourna et sortant de son assoupissement, appela sa compagne qui répondit en disant : « Me voici, Madame, que vous avez doucement chanté ! » « Toi aussi, tu as entendu chanter? » demanda Élisabeth qui, sur un signe affirmatif, continua ainsi : « Il y avait près de la muraille un bel oiseau qui chantait si suavement que j'ai dû chanter avec lui. Il m'a fait connaître que je mourrai dans trois jours. »

Ces trois jours que Dieu lui accordait, Élisabeth décida de les consacrer, dans la prière et le recueillement, à se préparer à comparaître devant son Juge. Elle pria les personnes qui la soignaient de ne plus laisser entrer auprès d'elle les visiteuses qui pourraient la distraire de ses graves préoccupations; elle ne fit pas d'exceptions pour ses amies, les femmes des seigneurs qui venaient souvent la voir. Elle prit tendrement congé des per-

sonnes qui l'entouraient et leur distribua quelques souvenirs. A une de ses compagnes, sans doute la plus chère, elle offrit son manteau ; on pense qu'il s'agit du manteau que saint François d'Assise lui avait envoyé, et, en montrant les traces d'usure qu'il portait, elle dit : « Ne t'inquiète pas de ces traces, c'est mon objet le plus précieux, je t'affirme que chaque fois que je m'en suis revêtue et que j'ai demandé une grâce spéciale à mon doux Jésus, il me l'a toujours accordée. »

Elle ne garda dans sa chambre que ses compagnes Guta et Ysentrude, et quelques religieuses qui la veillèrent nuit et jour ; comme on lui demandait pourquoi elle avait ainsi éloigné tout le monde, elle répondit : « Je veux être seule avec Dieu pour méditer sur ma fin, sur le jugement dernier et sur mon Juge. »

Après avoir célébré, le dimanche, la messe de l'octave de la saint Martin, Conrad, rétabli, vint voir sa pénitente et entendre sa dernière confession. Malgré les recherches les plus minutieuses et les scrupules les plus délicats, Élisabeth, lit-on dans un manuscrit contemporain, ne put trouver la moindre faute qu'une contrition sincère n'eût mille fois effacée. Conrad lui demanda si elle avait quelques dispositions à prendre pour ses biens, elle lui répondit avec un calme parfait : « Vous savez que le jour où je vous ai juré obéissance, j'ai renoncé à ma volonté, à mes enfants, aux

plaisirs du monde et je n'ai gardé de mes biens, selon votre ordre, que ce qu'il fallait pour payer les dettes et faire des aumônes. J'aurais volontiers vécu pauvre, dans une cellule, et tout ce que je possède appartient aux pauvres. Partagez tous mes biens entre eux, mon seul héritier est le Christ. »

Elle s'entretint encore avec Conrad et, tout en refusant de faire un testament, comme il le lui proposait, elle prit néanmoins quelques dispositions ; elle décida la création de deux autels dans la chapelle de l'hôpital qu'elle avait fondé ; puis elle exprima le désir d'être inhumée dans la chapelle de son hôpital.

Une messe fut dite dans la chambre même de la duchesse ; elle demanda l'Extrême-Onction qui lui fut donnée en présence des personnes qui l'entouraient et, pour la dernière fois, elle reçut la sainte Communion. On peut se représenter dans quels sentiments de foi et de gratitude, cette âme d'élite reçut le saint viatique ; la joie céleste qui transfigurait son visage montrait à quel point la grâce divine animait son cœur. Absorbée dans une muette contemplation, Élisabeth resta calme et paisible jusqu'à l'heure où l'ombre vespérale envahit sa chambre. Mais à partir de ce moment, elle se mit à parler avec une sagesse et une clarté que l'on rencontre rarement chez les mourants. Contrairement à la réserve qu'on lui avait toujours vu

observer dans ses paroles, Élisabeth parla avec abondance, elle répéta d'abord l'évangile de la résurrection de Lazare et commenta avec autant de clarté que d'admiration la visite de Jésus à Marthe et à Marie. Ses paroles étaient si sages et si persuasives que les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes.

Élisabeth avait-elle, à ce moment suprême, renoncé, pour un instant, à la modestie qui l'avait toujours empêchée de montrer à quel point elle comprenait les mystères de la foi, ou éclairée déjà par les lumières de l'au-delà, les voyait-elle plus clairement? Toujours est-il qu'elle parla de ces choses avec une science et une éloquence qui confondirent ceux qui l'entendaient. Et cependant elle était bien présente à ce qui se passait autour d'elle, car voyant pleurer ses fidèles compagnes, elle leur répéta les paroles du Christ : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes. »

Elle parla longtemps sans paraître se lasser, puis elle se tut et sembla reposer; vers minuit son visage devint resplendissant ; au premier chant du coq, elle se remit à parler et les paroles qu'elle prononça ont été conservées[1]. « L'heure approche,

1. « Ecce instat hora in qua Virgo peperit Dominum, et intulit ad præsepe. Modo loquamur de Deo et puero Jesu, quia instat media nox, quando... novamque stellam... creavit quam numquam aliquis prius vidit. »

dit-elle, où la Vierge Marie a mis au monde le Sauveur. Parlons de Dieu et de l'enfant Jésus. Il est minuit, c'est l'heure où Jésus naquit et reposa dans la crèche et où, dans sa toute-puissance, il créa une étoile nouvelle que nul n'avait jamais vue. Il est venu pour racheter le monde, l'heure de la résurrection viendra et il délivrera mon âme. » Élisabeth ne paraissait pas souffrir et, du reste, elle le dit elle-même : « Je suis faible, mais je ne souffre pas. » Elle se mit alors à prier à haute voix pour tous ceux qu'elle avait aimés. « O Marie, venez à mon secours,dit-elle. Le temps est venu où le Seigneur tout-puissant appelle ses amis, où le fiancé appelle la fiancée. Silence, silence », ajouta-t-elle encore, puis elle inclina la tête et rendit le dernier soupir.

Ainsi mourut, le 19 novembre 1231[1], à l'âge de vingt-quatre ans, la fille du roi de Hongrie, Élisabeth, duchesse de Thuringe.

En sa brève existence terrestre, elle offre comme la synthèse de la femme durant cette période du moyen âge; elle continue la tradition, commencée avec le christianisme même, des femmes pieuses et saintes, placées par la Providence auprès des

1. Mielke (p. 8), dans sa thèse sur sainte Élisabeth, s'appuyant sur le *Hess. Urkundenbuch* (Ire partie), publiée par Arthur Wiss, à Leipzig, dit qu'Élisabeth mourut, non le 19 novembre comme l'indique la bulle de canonisation, mais le 17 novembre 1231.

princes et des rois. Au cours de cette période médiévale, autrefois si souvent calomniée et qui n'en fut pas moins une belle époque de foi de civilisation chrétienne, la femme comprenait sa mission et, si elle n'avait pas encore toute l'autorité dont elle jouira plus tard, elle exerçait incontestablement une grande influence. N'est-ce pas sous cette influence, corroborée par celle de l'Église, que naquit la chevalerie? Noble institution entre toutes où l'homme fort se consacre à la défense du faible, où la valeur se met au service de la loyauté, où l'idée du droit prime le droit de la force. Pour remplir son devoir, pour plaire à sa « dame », le chevalier est capable de vaincre ses passions, et celle qui inspire un tel respect, c'est la chrétienne, la femme qui a puisé dans son cœur et dans les enseignements de la foi, la conviction nécessaire pour persuader le seigneur féodal, pour changer sa dureté en pitié, pour tranformer son ardeur en piété, pour donner à son activité un but idéal, pour l'amener à une telle confiance, que « pour être plus sûr de faire son devoir, il se donne, selon la belle expression d'un écrivain français[1], deux consciences : la sienne et celle de la femme. »

Pénétrée, dès son enfance, des vérités inflexibles qui donnent les certitudes éternelles, Élisabeth ne connut pas l'hésitation et jamais le doute n'effleura

1. E. Lamy, *la Femme de demain*, 1 vol., Perrin.

son âme. Convaincue de la bonté infinie de Dieu, elle marcha droit dans la vie, offrant un cœur paisible et un front calme aux orages de l'existence, ne leur opposant qu'une noble résignation et suivant avec une héroïque persévérance la route tracée. Les qualités que la Providence lui avait accordées, étaient bientôt devenues des vertus et elles étincelèrent d'un éclat d'autant plus brillant qu'il avait fallu à sainte Élisabeth vaincre plus d'obstacles pour les pratiquer. Humble, malgré sa haute naissance, simple et modeste, malgré sa grande beauté ; dédaigneuse des plaisirs du monde, malgré sa situation ; austère et grave, malgré sa jeunesse, la fille du roi de Hongrie a offert le plus beau et le plus touchant tableau de la dignité féminine.

La vie terrestre d'Élisabeth était à peine close que l'humilité qui en avait été le plus bel ornement allait recevoir sa récompense et justifier une fois de plus la parole du Christ : « Ceux qui s'abaissent seront élevés. » Il fallait qu'elle mourût pour que le monde vit clairement ce qu'elle avait été, les railleries se changèrent en supplications, la calomnie se convertit en un concert de bénédictions et ceux qui avaient persécuté la douce enfant et la veuve affligée vinrent humblement se prosterner devant sa dépouille mortelle.

Pour se conformer au désir exprimé par Élisabeth, les compagnes qui la veillaient revêtirent son corps de la modeste robe de bure qu'elle affec-

tionnait tout particulièrement. Les Franciscains, accompagnés du clergé, vinrent alors chercher le corps de leur bienfaitrice pour le transporter dans la chapelle de l'hôpital; pendant quatre jours, il resta exposé aux regards attendris du peuple qui accourait en foule pour voir, une fois encore, celle que déjà il appelait la « bienheureuse » Élisabeth. Son visage, sur lequel la mort avait mis sa majestueuse empreinte, était d'une idéale beauté que beaucoup semblaient n'avoir pas remarquée auparavant. Dans cette humble chapelle, lieu de prédilection d'Élisabeth, parce que comme tous les chrétiens, elle y trouvait au pied de l'autel la patrie de son âme, là où elle avait prié et médité, où elle avait trouvé force et consolation, son cœur veillait encore, et intercédait pour ceux qui réclamaient son secours; car, parmi la foule se renouvelant sans cesse dans l'étroite chapelle de Saint-François, peu d'assistants peut-être prièrent pour le repos de l'âme d'Élisabeth, tandis que beaucoup, ne doutant pas qu'elle fût au ciel, la suppliaient d'intercéder pour eux et s'emparaient de quelques fragments de ses vêtements ou de sa personne[1], en se proposant de les garder comme des reliques.

1. « Indutum autem tunica grisea corpus ejus et faciem ejus pannis circumligatam plurimi devotione accensi, particulas pannorum incidebant et ungues. Quædam autem aures illius truncabat; etiam summitatem mamillarum ejus quidam præcidebant! » (Dicta IV ancill. Mencken II 2032. Cité par Kaltner, p. 121.)

Les funérailles eurent lieu au jour fixé, en présence d'une grande foule; on y voyait de nombreux religieux, des Cisterciens et des Franciscains. Parmi les assistants se trouvaient bon nombre de pauvres gens qui s'étaient mis en route lorsque Élisabeth vivait encore et qui espéraient bien obtenir de la bonne duchesse quelque secours. Leurs regrets d'arriver trop tard n'étaient pas moins grands que ceux des clients habituels de la Patronne des pauvres, car eux comprenaient que personne ne soulagerait plus leur misère avec autant de bonté, ne panserait leurs plaies avec autant de sollicitude.

Mais deux jours s'étaient à peine écoulés depuis que le corps d'Élisabeth reposait dans la tombe, ce monument placé sur la limite de deux mondes, que déjà la compassion de la pieuse défunte se faisait sentir à ceux qui venaient solliciter son intercession. Ce fut en faveur d'un moine cistercien que Dieu fit éclater pour la première fois sa puissance par l'intermédiaire d'Élisabeth. Depuis quarante ans, ce religieux était miné par une plaie du cœur contre laquelle tous les remèdes humains avaient échoué[1]. Il s'agenouilla sur la pierre, qui

1. « Proxima vero die post ejus sepulturam statim Dominus incepit operari per suam ancillam. Nam quidam Monachus ordinis Cisterciensis ad ejus sepulchrum a quodam morbo mentali, quem plusquam 40 annis habuerat, curatus est : et hoc juravit me praesente et Plebano de Marburch. » (Ep. Conradi. Cité par Kaltner, p. 122.)

recouvrait le cercueil d'Élisabeth et après une ardente prière, il se sentit guéri. Il se présenta devant maître Conrad et fit le récit, sous la foi du serment, de la guérison miraculeuse dont il venait d'être l'objet par l'intercession d'Élisabeth. Le curé de Marbourg reçut aussi sa déposition.

A partir de ce moment, la modeste chapelle de l'hôpital Saint-François devint le but d'innombrables pélerinages; riches et pauvres venaient y chercher un allègement à leurs souffrances morales et physiques, et la tradition rapporte plus d'un cas de seigneurs ou de prélats venant chercher au tombeau d'Élisabeth l'aumône spirituelle qu'elle accordait volontiers en son vivant et qui maintenant les délivrait de maux cachés dont ils souffraient en silence. Les malades avaient pourtant encore toutes les prédilections de la « bienheureuse » Élisabeth; les infirmes, les paralytiques, les sourds, les lépreux, accouraient à Marbourg, priaient dans la chapelle de Saint-François, invoquaient la bonne duchesse et s'en retournaient guéris. Un homme dont la vue était faible depuis longtemps la perdit tout à fait; il se fit conduire au tombeau d'Élisabeth et l'invoqua en promettant, si elle le guérissait, d'être toujours son fidèle serviteur et de donner une offrande à son hôpital. L'aveugle fut exaucé et vit aussi clair que dans sa jeunesse.

Bien des miracles s'accomplissaient ainsi sur la tombe d'Élisabeth et par son intercession; un seul

ne s'était pas encore produit, le plus grand de tous, moins grand pourtant, dit-on, que la conversion d'un pécheur, la résurrection d'un mort. Ce miracle eut lieu et Dieu le renouvela si souvent que plus tard, lorsque le fils d'Élisabeth mourut, ses oncles refusèrent, malgré le désir formel qu'il en avait exprimé, de le faire inhumer auprès de sa mère, de crainte qu'elle ne le ressuscitât. Le corps du jeune landgrave Hermann fut donc transporté à Reinhardsbrunn et reposa auprès de celui de son père.

Conrad ne pouvait rester indifférent à ce qui se passait ; en présence des faits miraculeux qui s'accomplissaient sur la tombe de sa pénitente, il songea que la relation de sa vie devrait être rédigée par un écrivain compétent, il s'adressa, à cet effet, au moine Césaire de Heisterbach qui ne se mit à l'œuvre que plus tard[1]. En même temps, il jugeait nécessaire de faire connaître au pape les prodiges qui se produisaient à Marbourg ; Grégoire IX, qui avait toujours témoigné à la duchesse de Thuringe un sympathique intérêt, accueillit favorablement l'idée implicitement renfermée dans la lettre de Conrad et lui ordonna de rédiger une relation authentique des faits qu'il signalait.

Il n'avait pas paru nécessaire à la duchesse de

1. Césaire de Heisterbach mentionne lui-même ce fait.

Thuringe de fixer, par des dispositions testamentaires, l'avenir de l'hôpital qu'elle avait fondé, aussi, peu de temps après sa mort, des religieux établis près de Marbourg, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem voulurent-ils faire valoir sur l'hôpital Saint-François « des droits qu'ils disaient tenir de la duchesse elle-même ». Les Franciscains protestèrent et les deux landgraves Henri et Conrad s'adressèrent au pape en faisant valoir leurs droits sur les terrains où s'élevait l'hôpital ; ils s'exprimaient avec dédain sur leur défunte belle-sœur, sans cependant oser rien entreprendre contre l'hôpital; au contraire, ils parlaient de lui faire quelques dons et, ajoutaient-ils, non sans orgueil, de lui donner une base assurant son existence[1]. Le pape chargea quelques ecclésiastiques du chapitre de Spire de régler ce différend ; ils désignèrent Conrad comme arbitre, et obligèrent les Hospitaliers de Saint-Jean à se soumettre au jugement que rendrait magister Conrad. Le choix de l'arbitre était assez étrange, car Conrad, pour plus d'une raison, devait tenir à ne pas laisser un Ordre plus important que celui des Franciscains devenir maître de l'hôpital Saint-François. Ce fut aussi ce qui arriva, car, par une décision du 2 août 1232[2], magister Conrad

1. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 9.
2. Heusinger, *Geschichte des Hospitals sanct Elisabeth in Marburg*, p. 10.

attribua l'hôpital aux Franciscains. Rome approuva sans doute ce jugement, car, par un bref, du 12 octobre 1232, Grégoire IX accordait une indulgence de quarante jours à tous les visiteurs de la chapelle de l'hôpital; de plus, Conrad était nommé protecteur de la fondation et avait le droit d'appliquer les censures de l'Église à ceux qui lui feraient opposition[1].

Ces contestations n'avaient pas fait perdre de vue au nouveau protecteur de l'hôpital le projet de la glorification d'Élisabeth; durant la semaine sainte de l'année 1232, il se fit dresser une chaire devant l'hôpital et prêcha ainsi en plein air à la foule immense, accourue au tombeau vénéré[2].

Le jour de la Saint-Laurent (10 août), l'archevêque de Mayence, Sigefroy III, se rendit à Marbourg pour consacrer les deux autels établis sur le désir d'Élisabeth, dans la chapelle de Saint-François; Conrad profita de cette occasion pour tenir à la foule que cette cérémonie avait attirée un discours où une fois son éloquence trouva le chemin du cœur de ses auditeurs. Il demandait à tous ceux qui avaient été soulagés ou guéris, à tous ceux qui avaient reçu une grâce par l'intercession de la défunte duchesse, d'aller le déclarer le lendemain à l'archevêque. L'archevêque Sigefroy, de Mayence, les religieux Arnsbourg et Bildhausen,

1. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 10.
2. Kaltner, *Konrad von Marburg*, p. 122.

de l'Ordre de Citeaux; les religieux Rommersdorf, d'Arnstein et de Koppel, de l'Ordre des Prémontrés, magister Conrad et d'autres prélats, formèrent une commission qui entendit de nombreuses dépositions, et les consigna en un rapport qui concluait en demandant l'admission d'Élisabeth, duchesse de Thuringe, parmi les saints que l'Église honore.

Conrad s'était épris de ce beau projet, il y voyait non seulement la gloire éternelle de sa douce pénitente, mais aussi un moyen de combattre l'hérésie[1]. Les miracles qui se produisaient sur sa tombe lui semblaient autant de preuves providentielles à opposer aux arguments des hérésiarques et il fit prévaloir ce point de vue dans son rapport.

Ce travail est connu sous le nom de *Relatio authentica miraculorum*[2]; il comprend le récit de cinquante-huit miracles dont quelques-uns se produisirent en faveur d'habitants de Marbourg; dans certains cas, Conrad déclare en avoir été le témoin, mais pour d'autres miracles, les noms sont absents et les témoignages, vagues. Aussi Grégoire, toujours prudent et sage comme l'Église l'ordonne en ces matières, ne put se contenter de ce rapport qui paraissait rédigé trop hâtivement.

1. Mielke, *Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 19.

2. Il est attribué à magister Conrad et a été publié, pour la première fois, par Henke dans *Konrad von Marburg*; Kaltner le mentionne également dans son ouvrage *Konrad von Marburg und die Inquisition in Deutschland.*

Par une lettre, datée du 13 octobre 1232[1], le pape prescrivit à Conrad de faire une enquête plus approfondie sur les miracles et de s'en tenir aux instructions qu'il lui envoyait à cet effet, car ce serait seulement en procédant avec prudence et avec sagesse, écrivait-il, que l'on pourrait convaincre les incrédules et faire éclater la puissance de Dieu. Par une lettre, du 14 octobre, il enjoignait à magister Conrad, à l'archevêque de Mayence et à l'abbé d'Eberbach de procéder à une nouvelle enquête sur les miracles accomplis à Marbourg et, en même temps, de rédiger un rapport sur la vie et le caractère d'Élisabeth[2]. Le 16 novembre, Conrad avait déjà écrit le récit de la vie de la duchesse de Thuringe et, dans l'introduction, il cherche à s'excuser de l'absence d'exactitude et de précision constatée par le pape dans son premier rapport[3]. Malgré tout son zèle, Conrad ne put jouir de l'honneur qu'il eût éprouvé à voir son illustre pénitente obtenir de l'Église l'auréole de la sainteté.

1. Kaltner, *Konrad von Marburg*, p. 123.

2. Ce fut sans doute pour répondre à cet ordre que Conrad rédigea l'*Epistola examinatorum miraculorum* et l'*Epistola de Vita b. Elisabeth.*

3. Conrad, dans cette lettre au pape, cherche à expliquer cette rédaction hâtive en disant qu'il a obéi à une inspiration spontanée : *infra cursum sermonis sine omni consilio utique praehabito*, mais la chose est peu probable, dit Mielke (*Zur Biographie der heiligen Elisabeth*, p. 10), car

L'inquisiteur n'oubliait pas sa mission, il y travaillait avec cette sombre ardeur qui faisait de lui un être redouté, suscitant partout la colère et la haine. Il s'attaquait aux seigneurs sans le moindre ménagement et, un jour, il accusa injustement d'hérésie le comte de Sayn. Le comte se défendit énergiquement, et Conrad fut obligé de capituler; il le fit à regret et, malgré le conseil de l'archevêque Sigefroy, il déclara la croisade [1] contre tous ceux qui, accusés d'hérésie avec le comte de Sayn, n'avaient pas comparu à la dernière réunion du tribunal tenu à Mayence; ce dernier acte ne le satisfit pourtant pas, l'échec qui venait de lui être infligé avait abattu le courage de cet homme à la volonté de fer et il résolut de se retirer à Marbourg, pour y vivre dans la retraite.

Le roi et l'archevêque qui connaissaient les sentiments de haine qu'avait provoqués magister Conrad lui offrirent une garde composée de

Conrad dut, dès le début, avoir eu en vue la canonisation de sa pénitente.

Dans sa relation, Conrad ne mentionne pas les mérites que s'était acquis la duchesse par le courage dont elle fit preuve après son départ de la Wartbourg. Il est vraisemblable qu'il n'insista pas sur ce point pour ne pas blesser, par cette évocation, la susceptibilité de ses nouveaux maîtres, les landgraves Henri Raspon et Conrad.

1. « Super reliquos qui non comparuerunt nec se legitime excusaverunt ibidem populum cruce signavit. » *Wo man sie betrete, do sulde man sie tot slaen.* Rothe, cité par Kaltner, p. 158.

quelques hommes d'armes, Conrad refusa ; il était accompagné de deux Franciscains dont l'un, Gérard Lutzelkolbo, l'assistait depuis longtemps dans ses courses et dans ses prédications.

Arrivés non loin de Marbourg, près de Kappel, au pied du Lahnberg, les voyageurs furent arrêtés et attaqués par des gens armés. Conrad, dit son biographe [1], demanda en pleurant qu'on lui fit grâce de la vie, mais ce fut en vain, « Tuez-le, répondaient les meurtriers à ses supplications, il n'a épargné personne, qu'il périsse maintenant ! » Ils voulaient épargner le F. Gérard, mais celui-ci préféra mourir avec son maître.

Magister Conrad périt le 30 juillet 1233 ; son corps fut transporté à Marbourg et inhumé dans la chapelle de l'hôpital, à côté de l'endroit où reposait sa pénitente. Les meurtriers de Conrad furent poursuivis, mais le concile de Mayence ne les condamna pas, et, plus tard, le pape lui-même, après avoir blâmé la décision du concile, prononça l'absolution des meurtriers, moyennant une sévère pénitence.

Les Franciscains de Marbourg jugèrent prudent, après la mort de magister Conrad, de s'adresser au pape en le priant de leur désigner un nouveau protecteur ; par une lettre du 21 octobre 1233 [2],

1. Kaltner, *Konrad von Marburg*, p. 159.
2. *Hess. Urkundenbuch*, n° 36, cité par Mielke.

Grégoire IX désignait l'évêque de Hildesheim comme protecteur de l'hôpital. Il n'eut pas à exercer longtemps ses fonctions, car bientôt l'hôpital allait passer en d'autres mains.

L'Ordre teutonique s'était développé en Thuringe, grâce aux bons rapports qu'il avait avec la famille ducale[1] et qui se resserrèrent encore quand le landgrave Conrad eut conçu le projet d'entrer dans l'Ordre; dès 1233, une commanderie avait été établie à Marbourg.

Quelque temps auparavant, en 1231, l'archevêque de Mayence, Sigefroy, avait exigé une redevance de tous les monastères de son archidiocèse; le monastère de Reinhardsbrunn, fondé par la famille du landgrave et exonéré de toute redevance, refusa d'acquitter la dîme réclamée. L'archevêque insista de telle façon que l'abbé de Reinhardsbrunn, tout en craignant de déplaire au landgrave, finit par céder. Pour le punir de sa résistance, Sigefroy lui imposa une pénitence publique fort humiliante. Quand le landgrave Conrad apprit que l'abbé de son monastère de Reinhardsbrunn était condamné à rester trois jours à genoux, devant la maison du chapitre d'Erfurt, les épaules nues, pour recevoir la discipline, il se rendit à Erfurt et trouva précisément l'archevêque

1. Le landgrave Louis avait libéré l'Ordre teutonique de toutes les redevances dans ses États. *Hess. Urkundenbuch.*

occupé à frapper le religieux ; il en conçut une si violente colère qu'il se précipita sur Sigefroy et l'eût certainement tué si les seigneurs qui l'accompagnaient ne l'en eussent empêché[1].

Le 4 février 1233, une réconciliation[2] intervint entre l'archevêque et le landgrave Conrad, mais elle ne fut pas de longue durée, car le 4 mai celui-ci attaquait la ville de Fritzlar qui appartenait à l'archevêque, la prenait et la détruisait. Le landgrave Conrad fut excommunié, mais ne se préoccupa pas de cette condamnation et se retira au château de Tenneberg, près de Gotha. L'année suivante seulement, il se rendit à Rome et obtint du pape l'absolution, sous la condition qu'il relèverait les ruines de la ville de Fritzlar, qu'il rétablirait les couvents détruits et qu'il entrerait dans un ordre religieux. Conrad accepta ces conditions et choisit l'Ordre teutonique. Mais avant d'y entrer, il lui assura la possession de l'hôpital de Saint-François. Les Franciscains furent dépossédés et reçurent un emplacement au sud de la montagne[3]. Par une bulle du 1er juillet 1234,

1. Raumer, *Geschichte der Hohenstaufen*, V. III, p. 357.
2. C'était par les soins de magister Conrad que cette réconciliation s'était opérée; ce fut probablement la dernière fois que Conrad remplit ce rôle d'intermédiaire dont il s'était maintes fois acquitté avec succès, et qui devait exiger certaines qualités diplomatiques que l'on ne lui vit pas exercer dans d'autres circonstances.
3. Kaltner, *Konrad von Marburg*, p. 123.

Grégoire IX leur ordonnait de se soumettre et de céder la place aux chevaliers de l'Ordre teutonique. Le 1er décembre de la même année, le landgrave Conrad entrait dans l'Ordre teutonique dont il devenait deux ans plus tard, grand-maître[1].

Pendant son séjour à Rome, le landgrave avait entretenu le pape de la canonisation de sa belle-sœur Élisabeth; Grégoire IX, toujours bien disposé pour celle dont il avait connu les mérites exceptionnels, consentit à reprendre les travaux préparatoires que la mort subite de magister Conrad avait interrompus et, en octobre 1234, chargea l'évêque de Hildesheim et les abbés Hermann de Georgenthal et Raymond de Herford de lui envoyer, dans un délai de cinq mois, le rapport préparé par l'archevêque Sigefroy et magister Conrad; puis, au cas où ce rapport serait égaré, de recueillir à nouveau les dépositions des témoins pour établir un rapport distinct et indépendant. Les autorités en prévinrent les diocèses voisins, mais ce fut à Marbourg que le rapport fut dressé[2] et une ambassade le porta au pape, elle était composée de l'abbé Bernard de Buch, de magister Salomon, chanoine de Wurzbourg, et de Conrad, désormais membre de l'Ordre teutonique.

1. Heusinger, *Geschichte des Hospitals*, p. 11.

2. Une partie des dépositions recueillies formèrent les *Dicta IV ancillarum*, notamment de Guta, Ysentrude, Irmengarde et Élisabeth, souvent citées.

Malgré l'admiration qu'éprouvèrent tous les évêques et les prêtres à la lecture de la vie vraiment édifiante de la duchesse de Thuringe, le rapport rédigé avec beaucoup de soin et d'exactitude, n'en fut pas moins sévèrement examiné. Le pape lui-même attachait une grande importance à cet examen approfondi qui devait, dans l'avenir, écarter jusqu'au moindre doute sur la sainteté d'Élisabeth de Hongrie; il assembla à Pérouse, dans le couvent des Dominicains, un consistoire auquel assistèrent les cardinaux, un grand nombre d'évêques, les patriarches d'Antioche et de Jérusalem, etc., etc., et, le 26 mai 1235, jour de la Pentecôte, il proclama qu'Élisabeth, fille d'André II, était admise au nombre des saints.

Les cérémonies de la canonisation terminées, Grégoire IX, pendant que toutes les cloches sonnaient, entonna le *Te Deum laudamus*. Quel contraste entre ce *Te Deum*, chant de joie dont les échos devaient annoncer au monde le triomphe d'Élisabeth, et le *Te Deum* chanté la nuit, à Eisenach, dans l'humble chapelle des Franciscains, chant de triomphe aussi, car il célébrait la suprême victoire de la foi et de l'amour divin. Il avait lui-même composé quelques hymnes glorifiant la nouvelle sainte. Le 1er juin 1235, le pape Grégoire IX, par la bulle *Gloriosus in majestate*, annonçait aux évêques la canonisation de sainte Élisabeth.

Dans l'église des Dominicains, un autel, le

premier, fut érigé en l'honneur de sainte Élisabeth.

Pour célébrer la canonisation de sainte Élisabeth, le nouveau chevalier teutonique fit de grandes largesses. Il contribua pour une importante part aux frais que nécessitaient les fêtes organisées à cette occasion, mais surtout il se montra fort généreux envers les pauvres. Admettant enfin ce qu'avait eu de beau et de noble la charité et le dévoûment de sa belle-sœur, il chercha non pas à l'imiter, la chose ne lui eût guère été possible, mais à montrer par sa conduite qu'il comprenait désormais ce qu'elle avait fait autrefois et, donnant une forme positive à ses nouveaux sentiments, il convia les pauvres de la ville et des environs, leur fit servir un copieux repas et leur distribua d'abondantes aumônes.

La nouvelle de la canonisation de sainte Élisabeth parvint rapidement en Allemagne. La bulle de canonisation fut lue publiquement, en chaire, à Erfurt, et les fêtes organisées à cette occasion durèrent dix jours. L'esprit de sainte Élisabeth les inspirait et les pauvres, les malheureux furent les mieux partagés; les distributions d'aumônes furent faites avec générosité et, au siècle dernier, elles avaient encore lieu le jour de sainte Élisabeth; cependant les évêques fixèrent à l'année suivante le relèvement de la sainte. En attendant, les pèlerins venaient toujours plus nombreux à Marbourg et, en reconnaissance des grâces qu'ils

obtenaient par l'intercession de sainte Élisabeth, ils laissaient de généreuses offrandes. L'humble chapelle était bientôt devenue trop exiguë et le chevalier teutonique, Conrad, d'accord avec le clergé, décida d'édifier une église en l'honneur de la nouvelle sainte.

L'emplacement où s'éleva l'église Sainte-Élisabeth a été admirablement choisi, ou plutôt miraculeusement si nous nous en rapportons à la légende dont le récit a été conservé par de pieux chroniqueurs [1]. Conrad en posa solennellement la première pierre la veille de l'Assomption de l'année 1235 [2]. Grâce à la fortune du fondateur, à son influence, au zèle des chevaliers de l'Ordre, aux

1. Élisabeth éprouvait le vif désir de faire construire une belle église, elle y voulait une haute tour dont les cloches, voix aériennes, se seraient fait entendre jusqu'en Hongrie. Dans ses promenades, à travers les collines environnantes, elle cherchait un emplacement favorable et ne le trouvait pas. Un jour, ramassant une pierre elle la lança à travers l'espace en déclarant qu'elle ferait ériger l'église à l'endroit où tomberait la pierre. Celle-ci alla tomber au milieu d'un terrain marécageux, non loin de la Lahn, et c'est précisément là que plus tard l'église fut édifiée. La construction dut présenter de grandes difficultés, mais elles furent surmontées par ces ouvriers, que la foi soutenait et qui élevèrent, en l'honneur de Dieu, un édifice si beau qu'il provoqua toujours l'admiration, et si solide, que six siècles écoulés l'ont laissé intact.

2. Une inscription placée dans le chœur de l'église Sainte-Elisabeth rappelle cette date : « Anno Domini MCCXXXV positum est fundamentum huius Ecclesiae Augusto in vigilia Assumptionis Mariae Virginis. »

pressants appels des évêques, les travaux avancèrent rapidement et, dès le début, le pape Grégoire IX accordait des indulgences à ceux qui contribuaient à la construction de l'édifice. Les recherches les plus récentes ont établi que cette église, un des joyaux de l'art gothique en Allemagne, avait été édifiée juste au-dessus du tombeau de la sainte[1].

On ne connaît pas le nom de l'architecte et, sans vouloir diminuer le mérite de cet artiste inconnu, on admet que Conrad et quelques hauts dignitaires de l'Ordre teutonique ont contribué à l'élaboration du plan[2], car l'on trouve exprimés, dans ce joyau de pierre, la force juvénile, le magnifique

1. Jusque dans ces derniers temps, les opinions ont été partagées sur l'emplacement primitif du premier hôpital et de la chapelle funéraire. D'après le témoignage indiscutable d'un témoin oculaire, il est prouvé que l'église Sainte-Élisabeth a été construite au-dessus du tombeau de la sainte, c'est ce qu'a également établi la plus récente restauration de l'église, et le professeur Lange a prouvé que, non seulement l'ancienne chapelle se trouvait sous le chœur, mais encore que la première tombe de la duchesse de Thuringe s'était trouvée précisément sous la chapelle Sainte-Élisabeth, ce que des fouilles plus profondes avaient permis de constater. En partant de la chapelle et en dépassant l'église, on pouvait suivre vers le nord-est, dans la direction de l'ancienne Firmaney, les fondations du mur d'enceinte du premier hôpital ; ainsi paraît définitivement établi l'emplacement primitif de la première chapelle et du premier hôpital. (Heusinger, *Geschichte des Hospitals sanct Elisabeth*, p. 19).

2. L. Bickell, *Zur Erinnerung an die Elisabethkirche zu Marburg*, Marburg, 1883.

élan vers l'idéal qui distinguent les édifices religieux dus à l'Ordre teutonique.

Le 1er mai de l'année 1236, jour fixé pour l'exaltation de la sainte, une foule, que les témoins oculaires évaluaient à 200.000 personnes, se trouvait réunie à Marbourg. La cérémonie était présidée par Sigefroy, archevêque de Mayence; les archevêques de Cologne, de Brême et de Trêves y assistaient ainsi que les évêques de Prague, de Hildesheim, de Bamberg, de Mersebourg, de Halberstadt, de Spire, de Worms, de Paderborn, etc.

L'empereur Frédéric II, réconcilié avec le pape, et accompagné de sa nouvelle épouse, Isabelle d'Angleterre, s'y était également rendu. Revêtu d'une simple tunique de bure, mais la couronne impériale sur la tête, il aida les religieux à transporter le cercueil qui renfermait les restes mortels de la sainte; quand ses ossements, enveloppés dans une riche étoffe de pourpre, eurent été déposés dans un nouveau sarcophage, Frédéric plaça sur la tête de sainte Élisabeth une magnifique couronne en or[1] et dit : « Je n'ai pu la couronner comme impératrice, je la couronnerai comme reine immortelle dans le royaume de Dieu. » Il offrit encore une coupe en or de grande valeur qui, plus tard, servit à renfermer le crâne de la sainte.

1. Cette couronne valait, disait-on, 4.500 marks d'or.

Tandis que le corps était exposé à la vénération des fidèles, l'office composé en l'honneur de sainte Élisabeth fut célébré. Au moment de l'offrande, l'empereur tenant par la main le jeune landgrave Hermann, le conduisit à l'autel, l'impératrice remplit le même office pour les trois filles de la sainte ; puis vinrent la duchesse Sophie et ses fils, tous ceux qui avaient persécuté la duchesse s'agenouillèrent devant cette enveloppe mortelle qui avait été la demeure d'une âme si belle et si grande.

Pendant plusieurs jours, le sarcophage resta exposé à la vénération de la foule, tous les pèlerins voulaient s'approcher et, riches ou pauvres, tous déposaient des offrandes. Étrange destinée que celle de cette noble princesse qui, pendant toute sa vie considéra la pauvreté volontaire comme le plus grand honneur, ne rien posséder lui semblait le suprême bonheur, et, après sa mort, il lui faut accepter l'obole modeste du pauvre ou le don magnifique du riche, que lui offrent la foi et la reconnaissance.

Après le relèvement solennel des ossements de sainte Élisabeth, la châsse qui les renfermait fut déposée sur l'autel de la petite chapelle. En 1249, sur la demande de l'Ordre teutonique, le pape Innocent IV, autorisait le déplacement de la châsse pour permettre d'édifier la partie de l'église qui devait recouvrir la chapelle funéraire de sainte Élisabeth et aussi pour mettre les reliques de la

sainte en un endroit plus accessible aux innombrables pèlerins qui ne cessaient de visiter la petite chapelle de Saint-François d'Assise. En même temps, l'Ordre teutonique faisait construire pour ses membres une habitation, la Commanderie de Marbourg, qui devint bientôt un des centres les plus importants de l'Ordre, en Allemagne.

On peut admettre que, dès que le chœur fut terminé, on le sépara par un mur du reste de l'église en construction et que l'on y officia ; la date la plus ancienne pour la fondation d'un autel remonte à 1257, pour l'autel Saint-Jean [1]. L'église fut consacrée le 1er mai 1283, à cette époque les tours n'étaient pas encore terminées, ce fut en 1290 seulement que le maître-autel fut consacré ; il était alors fort remarquable, avec ses trois arcs en ogive ; les mutilations qu'on lui a fait subir ont altéré le caractère grandiose qu'il devait avoir primitivement. Le transept méridional fut consacré aux tombeaux des princes de la famille de Hesse, dans le transept septentrional, surnommé le chœur de Sainte-Élisabeth, se trouve la chapelle où reposa le corps de la sainte ; la pierre qui est devant le portique porte la trace des agenouillements des pèlerins qui se pressaient autrefois autour de cette chapelle.

André II, en apprenant la mort de sa fille, la

1. L. Bickell, *Zur Erinnerung an die Elisabethkirche.*

duchesse de Thuringe, éprouva de vifs regrets de ne pas l'avoir revue ; mais, lorsqu'il connut les miracles qui se produisaient sur sa tombe et qu'il vit toutes ses vertus couronnées par l'auréole de la sainteté que venait de lui accorder le pape Grégoire IX, il en fut heureux, et ce bonheur fut le dernier d'une longue vie agitée.

Deux Hongrois, David et Farkas, qui avaient accompagné Élisabeth en Allemagne et l'avaient fidèlement servie, retournèrent après sa mort en Hongrie ; ils allèrent trouver son frère, devenu roi, sous le nom de Béla IV, et obtinrent l'autorisation de faire construire une église à Esztergom[1], en l'honneur de sainte Élisabeth. Mais le monument le plus important que l'on édifia à la gloire de la grande sainte magyare, ce fut la cathédrale de Kassa[2] ; Étienne V s'occupa avec zèle de la construction de ce monument, le plus remarquable peut-être de l'art ogival en Hongrie. Plus tard, Mátyás Corvin, avec sa munificence habituelle, fit

1. Wenzel, *Árpádkori Okmánytár* VI, K. 485.

2. Après la prise d'Eger, par les Turcs, en 1596, l'évêque et le chapitre se réfugièrent à Kassa et obtinrent du Conseil Aulique un arrêté en vertu duquel l'église Sainte-Elisabeth, depuis cinquante ans au pouvoir des protestants, serait restituée aux catholiques. (Majláth : *Geschichte der Magyaren*, t. III ; Janssen, *l'Allemagne*, t. V, § XX). Cette cathédrale a été complètement restaurée en 1896, et, en 1906, on y transféra les cendres de François Rákóczi II, l'allié de Louis XIV, et d'Hélène Zrinyi, sa mère, restées jusqu'alors sous la garde des Lazaristes, à Constantinople.

à l'église Sainte-Élisabeth de nombreux dons, parmi lesquels on remarquait un tabernacle d'une grande valeur.

En confiant deux de ses filles à la paix du cloître, la duchesse de Thuringe leur avait assuré un avenir calme et heureux. Sophie la Jeune devint abbesse du monastère de Kitzingen et y mourut, après avoir, dans la mesure de ses moyens, imité les vertus de sa sainte mère. Gertrude devint, en 1249, abbesse du couvent d'Aldenberg, où elle avait été élevée, elle y mourut le 13 août 1297; les chroniqueurs relatent sa générosité rappelant celle de sa mère et aussi sa grande fermeté. A Aldenberg, on conserva longtemps quelques objets ayant appartenu à Gertrude et quelques reliques provenant de sainte Élisabeth. Le pape Clément IV, à la demande de l'empereur Louis de Bavière, accorda à Gertrude le titre de « bienheureuse ».

Intelligent et énergique, le jeune duc Hermann avait pu, à l'âge de seize ans, prendre possession de l'héritage de son père que le landgrave Henri dut lui remettre. Son règne fut de courte durée. On sait que le jeune landgrave vint en France et fut accueilli avec autant d'empressement que de respect à la cour du roi Louis IX; on pense qu'il venait s'entretenir avec le roi de France en vue d'une nouvelle croisade. La reine Blanche de Cas-

tille, en souvenir des baisers que sainte Élisabeth avait déposés sur le front de son fils, baisa au front le jeune gentilhomme.

Ayant épousé Hélène, fille du duc Othon de Brunswick, le landgrave Hermann tourna toute son activité vers le bien ; il éleva Marbourg au rang de ville, il introduisit dans la Hesse quelques réformes qui avaient pour but d'améliorer le sort des malheureux et de soustraire le peuple à la tyrannie des seigneurs. S'attira-t-il ainsi l'animosité de ces derniers ou bien, son oncle, voulant ressaisir le pouvoir, fut-il le seul instigateur du forfait, on ne sait, mais il reste établi que le jeune landgrave Hermann mourut subitement après avoir absorbé un rafraîchissement offert par une dame du palais, Berthe de Seebach. Il avait alors dix-neuf ans et ne laissait pas de postérité ; il rendit le dernier soupir en 1241, au château de Kreuzbourg, là même où il était né.

La sœur de l'infortuné Hermann, Sophie l'Aînée, eut une existence fort longue, mais aussi fort tourmentée. Elle avait épousé le duc de Brabant, Henri le Magnanime. Le landgrave Henri Raspon qui, à la mort de son neveu Hermann, avait repris possession du gouvernement de la Thuringe, avait vu son autorité grandir et fut même élu roi des Romains, à la diète tenue à Francfort, en 1246 ; mais il mourut bientôt après, le 17 février 1247, et ne laissa pas d'enfant quoiqu'il eût été marié trois

fois[1]. La duchesse Sophie restait seule héritière, elle fit valoir ses droits et ceux de son fils, Henri, dit l'Enfant, âgé de quelques années seulement. La Hesse reconnut ses droits ; mais, en Thuringe, elle rencontra une vive opposition ; le fils de Guta, Henri, margrave de Misnie, revendiquait la succession de son oncle Henri Raspon. Il s'empara d'une partie de la Thuringe et se fixa à la Wartbourg. Les habitants d'Eisenach se déclaraient favorables à la fille de sainte Élisabeth ; cependant, quand elle se présenta devant la porte Saint-George pour pénétrer dans la ville, elle la trouva fermée. Ne recevant pas de réponse à ses sommations, elle emprunta une hache d'un homme d'armes et donna dans la porte un coup si vigoureux que, deux cents ans plus tard, dit la tradition, la trace s'en voyait encore dans le chêne. Quoique soutenue par le duc Albert de Brunswick, Sophie ne put faire prévaloir ses droits et dut renoncer à la Thuringe ; par contre, ses droits sur la Hesse furent reconnus et sa succession assurée à son fils Henri. Elle administra le duché avec sagesse et prévoyance et, lorsqu'elle mourut, en 1284, elle laissa à son fils un État florissant. Elle

1. Il avait exprimé le désir d'être inhumé au monastère de Reinhardsbrunn ; mais, lorsque le cortège funèbre quitta la Wartbourg, dit A. Stolz, un orage épouvantable éclata, et l'on fut obligé de déposer le corps au cimetière de Sainte Catherine où on le laissa.

fut inhumée dans l'église Sainte-Élisabeth, auprès de sa mère[1]. Son fils, qui avait fixé sa résidence à Cassel, mourut en 1308. C'est par lui que se rattachent à sainte Élisabeth presque toutes les familles régnantes de l'Europe qui revendiquent, avec une légitime fierté, l'honneur de descendre d'une des plus nobles femmes du moyen âge.

Sainte Élisabeth n'a pas fondé d'ordre religieux[2], mais son esprit anime un grand nombre de religieuses qui se sont placées sous son patronage pour se consacrer aux soins des malades et des pauvres. Le nom de sainte Élisabeth est inséparable d'héroïque charité et de dévoûment sublime, l'éclat dont il brille, à travers le monde, ne se ternira jamais, car il est fait d'un rayon divin éclairant une belle âme.

1. Sur son sarcophage, elle est représentée avec son fils, sous les traits d'un enfant, apparemment pour rappeler son amour maternel et l'ardeur avec laquelle elle défendit les droits de son fils.

2. En Allemagne, les religieuses qui se consacrent aux pauvres et aux malades sont désignées sous le nom d'*Elisabetherinnen*.

VI

LA RÉFORME ET SAINTE ÉLISABETH

Le village situé sur les bords de la Lahn et dans lequel, en 1228, la duchesse de Thuringe n'avait pu, malgré la modestie de ses désirs, trouver un abri, voyait, moins de dix ans plus tard, le puissant empereur d'Allemagne, au milieu d'une cour de princes et d'évêques, s'y arrêter en grande pompe ; peu après, un château se dressait sur la colline qui dominait Marbourg, élevé au rang de ville et entouré de murailles par le jeune landgrave Hermann. En 1248, Marbourg pourvu de tours et de remparts, devenait la résidence des landgraves de Hesse et semblait être, tout à coup, « le centre de l'Allemagne[1] ».

Des villages voisins, de la Hesse, de toute l'Allemagne, de la Hongrie, les pèlerins toujours plus nombreux, se rendaient à Marbourg[2], attirés, les

1. Kaltner, *Konrad von Marburg*, p. 129.
2. Une des grandes routes qu'ils suivaient alors porte encore maintenant le nom de *Pilgrimsweg*.

uns par la plus pure vénération pour la sainte, les autres par les grâces miraculeuses que les âmes ferventes étaient toujours certaines de trouver au tombeau de sainte Élisabeth. Les landgraves tenaient en grande considération leur aïeule ; ils aimaient aussi à reposer auprès de son tombeau, et, s'ils mourraient ailleurs, leurs corps étaient ramenés à Marbourg[1].

A la fin du xve siècle, Guillaume II faisait frapper des monnaies à l'effigie de sainte Élisabeth.

Aucune ville, par rapport à sa population, ne comptait autant d'églises, d'hôpitaux, de couvents, de chapelles que Marbourg. L'hôpital Saint-François, fondé par sainte Élisabeth, devenu, dès 1234, la propriété de l'Ordre teutonique, avait prospéré et les chevaliers, qui avaient fortifié leurs vastes domaines, étaient devenus tout-puissants en Hesse.

En 1247, ils s'étaient soustraits à la juridiction de l'archevêque et ne relevaient plus que du pape[2]. Dans les assemblées des États de la Hesse, le commandeur de l'Ordre occupait la première place parmi les prélats et les chevaliers; de plus, il jouissait de toute la bienveillance des landgraves. Ce fut ainsi que le 13 novembre 1504, le comman-

1. « Gen Marburg reiten », était devenu proverbial dans la famille de Hesse et voulait dire que l'on s'attendait à une mort prochaine.

2. Kolbe (*Die Einführung der Reformation in Marburg*) dit que les Dominicains et les Franciscains de Marbourg ne relevaient également que du Saint-Siège.

deur Dietrich de Cleen tint sur les fonts baptismaux le prince Philippe de Hesse, né au château de Marbourg et fit partie, pendant sa minorité, du conseil de régence.

Lorsque, par un décret du 24 avril 1809, Napoléon Ier supprima l'Ordre teutonique, dans les pays du Rhin, et considéra ses biens comme appartenant à l'État, l'hôpital Sainte-Élisabeth, l'un des plus anciens et des plus riches de toute l'Allemagne, perdit son autonomie.

Dès l'année 1265, le Supérieur de l'Ordre teutonique nommait un huitième prêtre destiné à dire des messes pour les ancêtres de la famille ducale de Hesse, « en reconnaissance des bienfaits dont ils comblaient leurs descendants ».

Outre cet Ordre, il y avait, à Marbourg, des Franciscains qui, au temps de sainte Elisabeth, desservaient la chapelle et l'hôpital, et qui, après avoir été dépossédés, par l'Ordre teutonique, de l'hôpital, avaient construit un couvent dont dépendait la *Süsternhaus* ou *Maison de Nazareth* habitée par des religieuses. Elles se consacraient aux soins des malades du dehors, elles filaient et préparaient les objets nécessaires au culte, tels que nappes, cierges, etc.

Les Dominicains qui s'adonnaient à la prédication s'étaient fixés à Marbourg en 1290; mais ce fut seulement vers 1475 que les *Kogelherrn*[1] s'y

1. Ainsi nommés à cause de la forme de leurs coiffures.

établirent. Ils vivaient en commun, mais sans prononcer de vœux monastiques, ils partageaient leur temps entre la prière et la copie des manuscrits.

Tous ces couvents possédaient des cimetières particuliers et, auprès de l'église Sainte-Élisabeth, le cimetière Saint-Michel avait été fondé pour les étrangers qui mouraient à Marbourg.

Outre les ordres religieux, Marbourg comptait encore de nombreuses associations pieuses[1], possédant en propre des biens et des revenus; dans les églises, elles avaient des autels particuliers, surmontés de tableaux représentant leurs patrons, elles avaient également des ornements sacerdotaux

1. La confrérie de Saint-Juste relevant de l'église des Franciscains; — la confrérie de Saint-Sévère; — la confrérie de Saint-Sébastien; — la confrérie de Saint-Kilian, relevant de l'église de ce nom; — la confrérie du Rosaire, séparée en deux branches, l'une se rattachant aux Dominicains, l'autre à l'Ordre teutonique; cette dernière était la plus importante, car pour prier elle se réunissait au tombeau de sainte Élisabeth; — la confrérie des processions qui dirigeait les processions et les pèlerinages; — la confrérie de Saint-Rupert, partagée en deux branches, l'une dépendant de l'église paroissiale, l'autre des Dominicains; l'hôpital Saint-Jacques, à Weidenhausen, près Marbourg lui appartenait; — la confrérie des Calendes comptait parmi ses membres des ecclésiastiques et des laïques se réunissant les premiers jours de chaque mois (d'où son nom) pour se livrer en commun à des exercices de piété, surtout à la prière pour les morts; leur principale occupation était l'étude des sciences.

que les prêtres revêtaient pour célébrer leurs fêtes particulières.

Le nombre des églises n'était pas moins grand; à côté de l'humble église Saint-Kilian, l'édifice religieux le plus ancien de Marbourg et remontant à la seconde moitié du XIIe siècle, d'autres églises et chapelles avaient été édifiées : la cathédrale de Sainte-Élisabeth, l'église des Franciscains, la chapelle de la Firmaney, fondée par sainte Élisabeth, la chapelle Saint-Michel, la chapelle du château, commencée vers 1250, l'église Sainte-Marie ou de « Notre chère Dame » dont le chœur avait été consacré le 1er mai 1297, mais la nef terminée seulement en 1356[1]; la chapelle des Dominicains[2]; la chapelle de la Sainte-Croix, chapelle double dont la partie supérieure communiquait avec la salle de réunion du Conseil de la Ville; la chapelle des Infirmes, consacrée à saint Juste, à l'extérieur de cette chapelle se trouvait une chaire d'où, le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte, on prêchait au peuple réuni dans le cimetière attenant à cette chapelle[3]. Il y avait encore quelques autres chapelles appartenant à des confréries; des crucifix avec des images de saints

1. Est devenue, après la Réforme, l'église luthérienne de la ville.

2. Aujourd'hui, église réformée de l'Université.

3. Cet usage fut conservé par la Réforme, et la chaire, détruite pendant la guerre de Trente Ans, fut rétablie en 1648.

étaient dressés dans les cimetières, devant les portes de la ville et sur les murs extérieurs des couvents. Le pont conduisant à Weidenhausen supportait une petite chapelle de la Sainte-Croix, ornée de statues en pierre devant lesquelles brûlaient des cierges.

En dehors de la ville se trouvait la chapelle édifiée par sainte Élisabeth, près de la fontaine de Schrœck.

Dans tous ces édifices, élevés par la piété, le dimanche et tous les jours de la semaine, des offices étaient célébrés ; le Saint-Sacrement était l'objet de la plus fervente adoration, et la Vierge Marie, patronne de l'Ordre teutonique, jouissait d'une vénération toute particulière. A l'église Notre-Dame, l'antienne *Salve Regina* devait être chantée tous les jours par le curé, ou l'un de ses vicaires, ainsi que par le maître d'école et la maîtrise. Tous les jeudis, avait lieu, dans la même église, une messe en l'honneur de l'institution de l'Eucharistie, le Saint-Sacrement était exposé et une procession avait lieu ; le bourgmestre et les conseillers y assistaient et se rendaient ensuite à l'Hôtel de Ville pour y tenir séance. Des cierges en cire et des lampes suspendues brûlaient sans cesse devant le tabernacle.

A l'église Saint-Kilian, tous les samedis, le *Salve Regina* était chanté par la maîtrise et le prêtre faisait une distribution de pain aux pauvres.

Le jeudi saint était célébré solennellement et le *mandatum* était fidèlement observé; à l'église paroissiale, 72 vieillards étaient réunis, le curé ou l'un de ses vicaires leur lavait les pieds, puis, sur une table couverte de linge blanc, on leur servait un repas; plus tard, une fondation permit de remplir le même office auprès de 72 pauvres femmes.

Les Dominicains célébraient, le jeudi et le samedi, une messe solennelle « avec accompagnement de chants et d'orgue ».

Mais c'était à l'occasion des processions que le clergé déployait la plus grande pompe; les réguliers et les séculiers y prenaient part, ainsi que le bourgmestre, les conseillers, les confréries, les corporations avec tout le peuple de la ville et des environs. Au-dessus du Saint-Sacrement, les conseillers tenaient, à l'aide de perches, un tapis de damas, tandis que les gardiens de la ville l'entouraient en portant des cierges allumés. La procession se formait à l'église Notre-Dame, se rendait à la Commanderie de l'Ordre teutonique, au tombeau de sainte Élisabeth, dans toutes les chapelles des couvents, puis retournait à l'église paroissiale [1]; en d'autres occasions, des proces-

1. Kolbe, dans son ouvrage *Die Einführung der Reformation in Marburg*, auquel nous empruntons quelques-uns des détails ci-dessus, ajoute, qu'après ces processions, le curé invitait à un repas les notabilités et autres « erbare lüde » et la ville fournissait une certaine quantité de vin. A l'occa-

sions avaient lieu au tombeau de sainte Élisabeth seulement. Le dimanche suivant la Fête-Dieu, des représentations de la Passion ou d'autres scènes religieuses étaient données par les membres de certaines confréries dans l'église paroissiale[1]. La foule, en ce jour, était si grande que, pour assurer la circulation et la sécurité, le bourgmestre faisait placer des hommes armés aux portes de la ville, et jusque sur le Dambsberg, pour surveiller les routes que suivaient les innombrables visiteurs. Ils étaient plus nombreux encore pour les fêtes qui avaient lieu le 1er mai, en commémoration du relèvement de sainte Élisabeth et de la consécration de son église. Le souvenir de ces fêtes s'est conservé dans l'usage qui a persisté à travers les siècles, et, la veille du 1er mai, la grosse cloche de l'église Sainte-Élisabeth rappelle aux habitants de Marbourg les grandes manifestations religieuses d'autrefois[2].

Telle était la vie religieuse au commencement du XVIe siècle : prêtres, religieux, laïques, tous

sion de la fête de leurs fondateurs, les Franciscains et les Dominicains recevaient de la Ville une provision de vin.

1. Ces représentations, dit Kolbe, se continuèrent jusqu'à l'introduction de la Réforme; elles furent alors remplacées par les comédies païennes de Térence, jouées par la jeunesse universitaire (p. 24).

2. Dans cette église, malgré la Réforme, le 1er mai et le 19 novembre de chaque année, on célébrait un office spécial et une lecture était faite sur la vie, les œuvres et la mort de sainte Elisabeth. En 1772, le pasteur luthérien de la Hesse Supérieure interdit cette commémoration. (Kolbe.)

rivalisaient de foi et de zèle et Marbourg pouvait certes passer pour l'une des forteresses de la religion en Allemagne. La semence déposée par sainte Élisabeth était tombée sur un sol fertile et dans l'exemple de ses vertus des générations avaient puisé la foi qui les avait inspirées et qui les avait rendues possibles. En se retirant à Marbourg, la duchesse de Thuringe avait poursuivi un but tout spirituel, cette pensée prévalut dans les destinées de l'humble village qui alors ne possédait même pas une cure et qui devint une ville florissante. L'activité qui y régnait était toute spirituelle, elle devint intellectuelle et depuis lors, Marbourg, malgré les siècles écoulés, garda toujours ce caractère. Les universités s'y sont plus développées que l'industrie et son passé exerce toujours sur les historiens, un irrésistible attrait.

Avec le XVIe siècle, une nouvelle période s'ouvrit dans l'existence jusqu'alors si heureuse et si prospère de Marbourg, aux grandioses manifestations religieuses allaient succéder d'autres manifestations, mais animées de l'esprit d'intolérance et de haine. La brillante, mais quelquefois décevante épopée des Croisades était loin, au noble idéal des chevaliers, offrant leur vie pour la conquête d'un tombeau saint, un froid raisonnement avait succédé, et, comme au Ve siècle, l'unité chrétienne était menacée. Une réforme

semblait nécessaire, et quelques grands esprits, que l'Église regardait comme des fils soumis, la considéraient comme opportune. Mais pas un de ces docteurs, dit Bossuet, ne songeait à changer la foi de l'Église, à corriger son culte, qui consistait principalement dans le sacrifice de l'autel; à renverser l'autorité du pape qui était le but où tendait toute cette nouvelle réformation dont Luther était l'architecte.

Seulement, parmi ceux qui reconnaissaient la nécessité de certaines modifications, des tendances opposées se manifestaient : « les uns vraiment pacifiques et vrais enfants de l'Église, en déploroient les maux sans aigreur, en proposoient avec respect la réformation, dont aussi ils toléroient humblement le délai; et, loin de la vouloir procurer par la rupture, ils regardoient, au contraire, la rupture comme le comble de tous les maux : au milieu des abus, ils admiroient la divine Providence, qui savoit selon ses promesses conserver la foi de l'Église; et, si on sembloit leur refuser la réformation des mœurs, sans s'aigrir et sans s'emporter, ils s'estimoient assez heureux de ce que rien ne les empêchoit de la faire parfaitement en eux-mêmes. C'étoient là les forts de l'Église, dont nulle tentation ne pouvoit ébranler la foi, ni les arracher de l'unité. Mais il y avoit, outre cela, des esprits superbes, pleins de chagrin et d'aigreur, qui, frappés des désordres qu'ils

voyoient régner dans l'Église, et principalement parmi ses ministres, ne croyoient pas que les promesses de son éternelle durée pussent subsister parmi ces abus : au lieu que le Fils de Dieu avoit enseigné à respecter *la chaire de Moïse*, malgré les mauvaises œuvres *des docteurs et des Pharisiens assis dessus*. Ceux-ci devenus superbes, et par là devenus foibles, succomboient à la tentation qui porte à haïr la chaire en haine de ceux qui y président; et, comme si la malice des hommes pouvoit anéantir l'œuvre de Dieu ; l'aversion qu'ils avoient conçue pour les docteurs leur faisoit haïr tout ensemble et la doctrine qu'ils enseignoient, et l'autorité qu'ils avoient reçue de Dieu pour enseigner[1]. »

Marbourg était une forteresse de la foi catholique, et la Réforme, dont les premiers symptômes s'y firent sentir vers 1520, ne put en triompher qu'après une lutte opiniâtre dont les péripéties se rapportant à sainte Élisabeth ne manquent pas d'un vif intérêt.

Le mercredi après *Reminiscere*, 28 février de l'année 1526, le bourgmestre, accompagné du Conseil et muni d'un ordre écrit du landgrave Philippe, que des flatteurs ont surnommé le Magnanime, se rendit dans tous les couvents pour dresser l'inventaire des objets précieux qu'ils possédaient.

1. Bossuet, *Histoire des Variations*, liv. I.

Les processions publiques furent interdites, mais les habitants protestèrent et le bourgmestre décida que les représentations de la Passion auraient cependant lieu ; le 3 juin 1526, le Saint-Sacrement fut porté officiellement et publiquement pour la dernière fois à travers les rues et la campagne, au tombeau de sainte Élisabeth.

Cette année 1526 fixe, dans les hommages publics rendus à la grande sainte, une date à jamais inoubliable, elle marque un brusque arrêt dans ce magnifique élan de foi qui, durant trois siècles, avait porté les foules à invoquer le secours de sainte Élisabeth et à visiter son tombeau ; d'autres générations vinrent, indifférentes à ce qu'elles n'avaient pas connu, et ce fut l'oubli, le mépris.

Mais Marbourg résistait et le Supérieur des Franciscains, Nicolas Ferber, défendait avec énergie les droits de l'Église, en même temps que ceux de son couvent. Le synode convoqué à Homberg, par le landgrave Philippe, décida d'introduire la Réforme à Marbourg et d'y créer une Université. Une commission, ayant à sa tête Adam Kraft, fut chargée de visiter les églises et les couvents et d'y supprimer « tout ce qui serait contraire à la parole de Dieu[1] ». Au cours de l'année 1526, les messes commémoratives, les vigiles, furent sup-

1. Kolbe, *Die Einführung*, p. 41.

primées ainsi que la vénération des saints et des reliques, tant à l'église Notre-Dame, que dans les couvents, et la commission « autorisa les moines et les religieuses à rentrer dans le monde ». Le 17 décembre, il fut interdit au maître d'école et à la maîtrise qu'il dirigeait de chanter le *Salve Regina*, le samedi. Peu après, Philippe s'emparait de la maison des Kogelherrn, du couvent des Dominicains, puis de celui des Franciscains qui avaient courageusement lutté et qui ne quittèrent Marbourg qu'au mois de mai 1528.

Le curé de l'église paroissiale, Juste Weynand, originaire de Marbourg, s'opposa avec énergie à l'introduction de deux « prédicateurs » dans son église ; mais Philippe ne souffrait pas la résistance et il obligea Daniel de Lanerbach à lui remettre les registres de l'église. Cependant l'introduction complète du culte protestant n'eut lieu qu'en 1527, vraisemblablement le dimanche de Quasimodo[1]. Pour régler l'emploi des biens confisqués ou enlevés aux églises et aux couvents, Philippe convoqua une assemblée qui assura une retraite aux religieux spoliés, en leur permettant de se retirer dans la maison des Kogelherrn « où ils pourraient

1. Une ordonnance fut imprimée à cet effet, elle était précédée d'une introduction de Luther et son titre était : *Christliche Ordnung, wie es zu Marpurg in Hessen mit Tauffen, Sacramentreichen und mit Beten nach der Predigt gehalten wird.* H. Leuchter, *Antiqua Hessorum fides*, cité par Kolbe, p. 48.

en même temps étudier et entendre la parole de Dieu » ; les bâtiments et les revenus furent en partie attribués à « l'Université fondée pour la consolidation de l'œuvre de la Réforme[1] ».

Quelques jours plus tard (21 octobre 1527) Philippe, par une nouvelle ordonnance, prescrivait à tous les prêtres d'avoir à faire disparaître « les idoles qui se trouvaient dans les presbytères, chapelles, couvents, oratoires, ermitages, etc., pour qu'elles ne revinssent jamais au jour ». Ces prescriptions ne manquèrent pas d'exécuteurs, recrutés parmi les populations des environs que les « prédicateurs » avaient excitées et qui trouvaient à satisfaire leurs instincts violents, en pillant et en saccageant ce qu'elles avaient respecté jusqu'alors.

On arracha même les autels des églises : ceux de Saint-Kilian furent employés à la restauration de la fontaine du Marché, d'autres parties servirent à l'Hôtel de Ville, la chapelle de la Croix, sur le Lahnberg, au-dessus de la fontaine de Sainte-Élisabeth, subit le même sort, ses pierres entrèrent

1. La maison et l'église des Kogelherrn furent attribuées aux étudiants en théologie ; le landgrave donna, avec droit de succession (Justi : *hess. Denkwürdigkeiten*), la maison en pierres, située près de la maison des Kogelherrn à Adam Kraft, en reconnaissance de son zèle pour la Réforme. Le couvent des Dominicains fut attribué aux étudiants en droit; et celui des Franciscains, aux étudiants en médecine. Un autre bâtiment appartenant aux Franciscains fut attribué à la ville de Marbourg.

dans la construction de l'Hôtel de Ville, et l'on peut dire que depuis des siècles Marbourg qui n'a plus qu'une église catholique n'en repose pas moins sur des pierres bénites et sanctifiées par la prière.

Les confréries n'avaient pas été oubliées, et le sort de leurs biens donna lieu à quelques discussions. Certains conseillers voulaient les appliquer aux dépenses de l'armée; d'autres proposaient de les attribuer aux pauvres, mais avant même qu'une décision fût prise, inventaire avait été dressé par le bourgmestre de tout ce qu'elles possédaient, et quelques jours plus tard, la confiscation avait lieu en présence des autorités.

Quand la Réforme eut été introduite de cette façon dans les églises, dans les couvents, dans les écoles et même dans le domaine de la charité, il ne resta plus à Marbourg qu'un refuge pour la foi, c'était l'église de Sainte-Élisabeth, vaillamment défendue par les chevaliers de l'Ordre teutonique relevant directement de l'empire. Cependant, dès 1527, Philippe avait fait une tentative contre l'Ordre en nommant son oncle, Guillaume de Hesse, baron de Landspurg, administrateur et surveillant des biens de l'Ordre[1], mais sur la menace du grand-maître d'en appeler à l'empereur, Philippe revint sur sa décision[2].

1. Kolbe, *Die Einführung*. — Heusinger, *Geschichte des Hospitals*.

2. Il mit plus de persévérance dans son autre projet :

Malgré les obstacles rencontrés de tous côtés, les processions continuaient au tombeau de sainte Élisabeth. Philippe, craignant qu'après sa mort, l'Ordre teutonique, tout-puissant par la protection de l'empereur, ne vînt à détruire l'œuvre qu'il avait entreprise, résolut d'emporter d'assaut le dernier bastion de la forteresse catholique. Le vendredi, 18 mai 1539, il fit dire par le gouverneur, George de Kolmatsch, au commandeur Wolfgang de Milchling que le dimanche suivant, *Exaudi*, il entendrait un sermon à l'église de l'Ordre et qu'il y communierait. Le dimanche, à six heures du matin, les envoyés du landgrave se présentèrent à l'église et demandèrent au commandeur de leur livrer les « ossements de sainte Élisabeth pour mettre fin au culte des saints et des reliques ». Le commandeur refusa et se rendit au château pour faire personnellement des représentations au landgrave. Pour toute réponse, Philippe, accompagné

celui de contracter un second mariage alors que sa première femme vivait encore. Il demanda, à cet effet, une consultation à Luther et à Mélanchton : « Qu'ils m'accordent, écrivait-il, ce que je leur demande afin que je puisse plus gaiement vivre et mourir pour la cause de l'Évangile et en entreprendre plus volontiers la défense ; et je ferai de mon côté tout ce qu'ils m'ordonneront selon la raison, soit qu'ils me demandent les biens des monastères ou d'autres choses semblables. » Les chefs de la Réforme acquiescèrent au désir du landgrave et par une consultation rédigée en allemand, signée par Luther, Bucer et Mélanchton, décembre 1539, Philippe de Hesse fut autorisé à épouser Marguerite de Saal, du consentement de Christine de Saxe, sa femme.

de nombreux chevaliers, des conseillers, des étudiants et d'une grande foule, se rendit à l'église et fit célébrer un office par Adam Kraft. Après avoir entendu le sermon et avoir communié, Philippe exigea la remise des reliques de sainte Élisabeth.

Milchling s'y opposa ; le landgrave, sans tenir compte des droits que faisait valoir le commandeur, se dirigea avec ses conseillers vers la chapelle renfermant la châsse de sainte Élisabeth. Une forte grille la défendait, Philippe donna l'ordre de l'ouvrir, et, sur le refus formel du commandeur, des prêtres et même du sacristain, il envoya chercher des ouvriers qui arrivèrent bientôt, munis de barres de fer et de marteaux. La grille fut forcée et la sépulture de sainte Élisabeth, violée....

Au moment où cet acte infâme s'accomplissait, Philippe, dit *le Magnanime*, prononça des paroles blasphématoires que l'historien a conservées, mais que le chrétien hésite à répéter. Le landgrave lui-même plongea les mains dans la châsse et en retira une cassette recouverte de damas rouge, il l'ouvrit, en sortit les ossements qu'elle renfermait, les passa au gouverneur qui les jeta dans un sac à fourrage que tenaient des valets[1]. Il remarqua

1. « Also nam Sein Fürstl. Gnad solch Sant Elisabeth Gebaines in ein vierekhet ungefehrlich fünff Viertel einer Ellen langen mit eim rothen uberzognen Damastinen Beheltnus, gabs dem Ratthalter, der reichts fürder sein Knechten die thättens in ein Fuettersackh, trugens uffs Schloss. (Heusinger, *Geschichte des Hospitals*, p. 75.)

que le chef de la sainte manquait et il exigea du commandeur qu'il le lui remît immédiatement. Contraint par la force, W. de Milchling ouvrit une armoire secrète de la sacristie et remit au landgrave, qui l'emporta, la cassette renfermant le crâne de sainte Élisabeth avec la couronne qu'avait offerte l'empereur Frédéric lors de la translation solennelle. De retour au château, Philippe donna l'ordre à G. de Kolmatsch d'emporter les ossements au cimetière Saint-Michel, de les mêler à d'autres ossements et de les enterrer.

Le commandeur en appela à l'empereur. Charles-Quint, par une lettre datée de Madrid, 14 octobre 1539, et conservée aux Archives de Mergentheim, ordonna au landgrave de restituer les reliques de sainte Élisabeth et de laisser jouir en paix l'Ordre teutonique de ses libertés, de ses droits, etc. Philippe ne tint nul compte de l'ordre impérial ; tout au contraire, il profita de l'absence du commandeur, nommé grand-maître de l'Ordre, pour s'emparer des biens de l'Ordre et pour faire mettre en prison ceux qui s'opposaient à ses agissements ; il empêcha le nouveau grand-maître de pénétrer dans la Commanderie. Après de longues discussions, un accord intervint, le 17 juillet 1545, entre le landgrave, l'Ordre teutonique et les commissaires impériaux. Le landgrave restitua les biens, autorisa Jean de Rehen à prendre possession de la Commanderie, mais l'Ordre dut reconnaître le culte réformé intro-

duit à l'église paroissiale et à l'église Sainte-Élisabeth. Quant aux reliques, Philippe déclara ne plus pouvoir les rendre puisqu'elles avaient été dispersées. Il pensait que ses ordres avaient été ponctuellement exécutés, tandis qu'ils ne l'avaient été que partiellement, les ossements avaient bien été enterrés au cimetière Saint-Michel, mais G. de Kolmatsch ne les avait pas dispersés et il connaissait l'endroit où il les avait fait déposer par ses serviteurs[1].

Lorsque, fait prisonnier à la bataille de Mühlberg, en 1547, Philippe cherchait par tous les moyens à recouvrer sa liberté, ses conseillers lui firent comprendre qu'un rapprochement avec l'Ordre teutonique lui serait peut-être de quelque utilité, et ils se mirent en rapport avec le gouverneur; ils apprirent alors ce qui avait été fait des reliques de sainte Élisabeth. Ils décidèrent de les faire restituer à l'Ordre teutonique et les ossements de sainte Élisabeth servirent ainsi de rançon à celui qui les avait profanés. Le commandeur Jean de Rehen en donna une quittance en règle, le 12 juillet 1548[2].

En prévision des dangers de la guerre, Philippe avait fait transporter quelques années auparavant le sarcophage et les objets précieux dans la forteresse de Ziegenhain pour les mettre en sûreté;

1. Heusinger, *Geschichte des Hospitals*, p. 34.
2. *Ibid.*

quand il fut obligé de les restituer, la couronne en or manquait et ne fut plus retrouvée[1].

L'empereur, se rendant compte des troubles que les dissentiments religieux provoquaient dans ses États, résolut d'y mettre fin, une diète fut convoquée à Augsbourg et un décret, connu sous le nom d'*Interim*, fut rendu, réglant certaines questions, en attendant la réunion d'un Concile. Par l'*Interim*, la religion catholique était rétablie momentanément dans ses droits ; cependant d'importantes concessions étaient accordées aux réformés[2].

Philippe, quoique prisonnier, pouvait prendre des décisions à l'égard des affaires du duché, aussi, par une ordonnance du 1er août 1548, prescrivit-il l'introduction de l'*Interim* en Hesse.

Le commandeur Jean de Rehen travailla, avec toute l'ardeur que lui donnait son zèle pour la foi, à réintroduire le culte catholique dans toutes les églises qui dépendaient de l'Ordre teutonique et pendant quelques années, de 1549 à 1552[3], le catholicisme régna dans la ville de sainte Élisabeth. Ce fut vraisemblablement pendant cette période que les reliques de la sainte furent réintégrées dans son église et soigneusement dissimulées.

1. Heusinger, *Geschichte des Hospitals*. p. 76.

2. L'*Interim* tolérait le mariage des prêtres qui s'étaient faits luthériens et on laissait la communion sous les deux espèces à ceux qui l'avaient rétablie. A Rome, on blâma l'empereur d'avoir osé prononcer sur des matières de religion. — Bossuet, *Histoire des Variations*, l. VIII.

3. Du traité d'Oudenarde au traité de Passau.

Mais revenu de captivité, Philippe, qui n'avait rien perdu de sa haine contre les catholiques, rétablit le culte luthérien à Marbourg et, en 1554, il nommait un pasteur protestant à l'église de sainte Élisabeth[1].

Au commencement du siècle suivant, l'archiduc Maximilien ayant demandé où se trouvaient les reliques de sainte Élisabeth, le gouverneur répondit qu'elles devaient être « sous une pierre devant le maître-autel ». Dans les archives de Marbourg il y a un procès-verbal, daté du 31 mai 1634, dressé à la suite de tentatives d'effraction effectuées sur la pierre qui devait recouvrir les ossements de sainte Élisabeth. L'enquête ne donna aucun résultat.

Le frère cadet du landgrave, Frédéric, ayant repris, en 1636, la foi de ses ancêtres, devint cardinal et prince évêque de Breslau. Il fit construire, en 1680, une chapelle en l'honneur de sainte Élisabeth dans la cathédrale de Breslau, et il y déposa comme reliques le crâne incomplet de la sainte qui s'y trouve encore. Descendant de sainte Élisabeth, il est fort probable qu'il put avoir connaissance de l'emplacement où se trouvaient les reliques de son aïeule[2].

1. Kolbe, *Die Einführung*. p. 69.

2. Cependant le chroniqueur Fr. Lucae raconte que le cardinal de Breslau ayant demandé, vers 1680, au landgrave les ossements de sainte Élisabeth qu'il voulait placer dans l'église Saint-Jean, à Breslau, son maître répondit en riant:

Récemment, Dudik a découvert, dans les archives de Mergentheim, une correspondance entre le grand-maître de l'Ordre teutonique, le prince François-Louis de Trèves, et l'archiviste Kheul, en l'année 1718, de laquelle il résulterait que l'endroit secret où se trouvaient les ossements de sainte Élisabeth, dans l'église de Marbourg, n'était connu que par la tradition orale, transmise au grand-maître et à son entourage, et qu'à cette époque cette tradition même était incertaine. Il ajoutait qu'en creusant une tombe, on avait découvert auprès de celle du grand-maître de l'Ordre, Conrad, landgrave de Hesse, une petite cassette en fer dans laquelle on pensait que se trouvaient les ossements de sainte Élisabeth et, pour cette raison, on l'avait immédiatement remise à sa place[1].

Lors de la restauration de l'église Sainte-Élisabeth, que nécessitèrent les dégâts causés par l'inondation de 1847, on fut obligé de déplacer le monument du landgrave Conrad ; sous ce monument, on trouva une pierre sculptée, lorsqu'on

« das sey ferne, dass ich meinen Vetter in seiner Superstition sollte stärken ». Heusinger, *Geschichte des Hospitals*, p. 37.

1. « ... man in der Tiefe ein eisernes Kistlein gefunden, worin man der heiligen Elisabeth Reliquien enthalten zu seyn geglaubt, und deswegen ganz in der Stille wieder vermacht habe. » (Dr B. Dudik, *Ueber die Auffindung der Reliquien der heiligen Elisabeth*. Wien, 1858, p. 17.)

l'eut enlevée, on en vit une seconde ; un examen attentif fit découvrir une fente presque imperceptible dans laquelle on glissa un instrument et l'on souleva ainsi le couvercle d'un sarcophage en pierre, contenant une cassette en plomb dans laquelle se trouvaient des ossements. Immédiatement, on songea aux ossements de sainte Élisabeth, car ils paraissaient fort anciens, mais étaient incomplets ; le crâne n'y était pas, l'on en retrouva plus loin un fragment, peut-être celui qui manquait au crâne de la chapelle de Breslau[1]. Les autorités de Cassel refusèrent non seulement l'autorisation nécessaire pour faire quelques études, mais ordonnèrent de replacer, sans retard, la cassette dans le sol. La tradition qui veut que les reliques de sainte Élisabeth soient restées dans son église se trouva confirmée par cette découverte; en 1861, un travail[2] sur ce sujet conclut à l'authenticité des reliques retrouvées; mais malgré les instances de l'évêque de Fulda dont dépend Marbourg, le Gouvernement de la Hesse refusa de laisser faire les moindres recherches[3].

Introduite par la violence, maintenue par la

1. Heusinger, *Geschichte des Hospitals*, p. 38.

2. Publié dans les *Hist. pol. Blätter* de Munich.

3. Dans une intéressante étude (*Hist. polit. Blätter*, Munich, 1908), Sophie Gorres établit que des reliques de la Sainte se trouvent à Vienne, au couvent des Elisabetherinnen qui les ont recueillies après la dispersion des Clarisses par Joseph II. Leur authenticité est attestée par l'archiduc Maximilien et par l'archevêque de Vienne.

force, la Réforme s'était développée à Marbourg, malgré la résistance d'une population sincèrement catholique. Les partisans de la Réforme, placés dans toutes les écoles, occupant tous les emplois, opprimèrent les catholiques quand ils ne les persécutèrent pas et lentement étouffèrent le catholicisme dans la ville dont la prospérité était due aux plus belles vertus catholiques. Les générations qui suivirent se trouvèrent sans force pour défendre une foi qu'elles n'avaient pas connue, et ainsi les siècles s'écoulèrent, rejetant, dans un passé toujours plus lointain, le souvenir des grandes manifestations religieuses dont Marbourg avait été le lieu. Mais les choses éternelles ne peuvent périr, elles ont une force infrangible, et, malgré tous les efforts des hommes, la foi ne pouvait disparaître à jamais de Marbourg.

Il suffit d'un professeur à l'esprit libéral pour l'y faire rétablir, et, par une « concession » du landgrave Guillaume IX, du 21 décembre 1787, la formation d'une communauté catholique fut autorisée ; bientôt il fallut compter avec elle.

Les meurtrières batailles d'Abensberg et d'Eckmühl avaient donné à Napoléon Ier une victoire lui permettant de dicter ses volontés à l'Allemagne. Il prononça la dissolution de l'Ordre teutonique et attribua ses biens aux princes de l'État. L'hôpital fondé par sainte Élisabeth, à Marbourg, et que les chevaliers de l'Ordre teutonique avaient adminis-

tré, était alors l'un des plus florissants de l'Allemagne, il fut attribué à l'État.

L'église Sainte-Élisabeth, en vertu du décret de Napoléon I[er], devint la propriété du roi de Westphalie. En 1809, la communauté catholique adressa une equête pour rentrer en possession de l'église. Sur 'ordre du ministre de l'Intérieur, le préfet du département de la Werra fit un rapport concluant à introduction du « *Simultaneum* », attribuant aux tholiques le chœur et aux protestants, la nef, ndis que l'orgue et les cloches restaient en commun. Un arrêté préfectoral fixa la prise de posses- n au 31 mai 1811, et le 2 juin, fête de la Pentecôte, le premier office fut célébré dans l'église Sainte-Elisabeth partiellement reconquise [1].

1. Une « décision » du roi Jérôme, en date du 30 novembre 1810, disait : « Art. 1. L'église de Sainte-Elisabeth, à » Marbourg qui formait ci-devant une propriété particulière » de l'Ordre teutonique, est cédée à la Communion catho- » lique et à la Communion luthérienne de la dite ville, de » manière que la première ait le Chœur avec ses dépen- » dances, et l'autre la Nef qui en est séparée par des balus- » trades et que l'Orgue reste commun à l'exercice des deux » cultes. »

Un arrêté préfectoral, du 28 mai 1811 réglait tous les détails du partage : les catholiques devaient avoir terminé leurs offices à 10 heures du matin, etc. Les protestants acceptèrent le fait accompli avec une remarquable indifférence. Aussi, dès que le curé L. van Ess eut organisé les offices, demanda-t-il qu'ils pussent être prolongés jusqu'à midi et que les catholiques pussent entrer par le grand portail. Il n'obtint gain de cause que sur ce dernier point. (C. Mirbt, *Der Kampf um die Elisabethkirche in Marburg*. Leipzig, 1912.)

Le « *Simultaneum* » survécut à la présence des Français ; cependant, dès le 12 décembre 1813, le prince de Cassel avait voulu rétablir l'ancien état de choses. Les catholiques s'y opposèrent, les protestants eux-mêmes déclarèrent que la présence des catholiques ne les troublait pas, et qu'au contraire, ils écoutaient avec profit et intérêt les sermons du curé. Néanmoins, le 3 septembre 1823, le ministre de l'Intérieur ordonnait la mise en état de la Kugelkirche pour les catholiques, et malgré toutes les protestations, le dernier délai accordé fut fixé au 31 décembre 1827. Le lendemain, le premier office était célébré dans la Kugelkirche, dédiée à saint Jean l'Évangéliste. Depuis lors, la communauté catholique se réunit dans cette église où, en 1900, un autel a été érigé en l'honneur de sainte Élisabeth[1].

Avant d'entreprendre la restauration de l'église Saint-Jean et l'érection de l'autel en l'honneur de sainte Elisabeth, la communauté catholique de Marbourg avait essayé de lutter encore pour rentrer en possession de l'église Sainte-Elisabeth ; guidée par son énergique curé, le Dr Weber, qui fit preuve d'autant d'intelligence que de courage, la communauté avait, en 1892, fait valoir ses droits sur la possession du chœur et des locaux y attenant. Le ministre des cultes, après examen,

1. La population catholique dépasse 2.000 âmes.

et « en considération de toutes les circonstances, » repoussa les revendications de la communauté catholique. Un procès fut entrepris et la communauté qui avait fait des recherches dans les archives basa ses revendications sur des pièces probantes, elle poursuivit la reconnaissance de ses droits devant toutes les juridictions, mais un jugement rendu le 7 avril 1896, par la Cour suprême, vint anéantir, tout au moins momentanément, les espérances des catholiques de Marbourg.

Dès que le culte catholique avait été rétabli sur les bords de la Lahn, les fidèles s'étaient rendus à Marbourg, les pèlerins en avaient repris le chemin et le jour de la fête de sainte Élisabeth, son panégyrique était prononcé par l'un des prêtres assistant à cette pâle réminiscence des fêtes d'autrefois. Mais c'en était trop encore aux yeux des protestants et l'anniversaire de la mort de sainte Élisabeth ne peut plus être commémoré solennellement le 19 novembre[1].

1. En raison d'une loi d'État, remontant à quelques années, un *Bet-und Busstag* a été fixé au mercredi avant le dernier dimanche de la Pentecôte et c'est à ce jour de prière protestant, que toute la population doit observer, qu'a été fixée la fête catholique de sainte Élisabeth. Le Saint-Père a accordé le transfert, pour l'Allemagne, de la fête de sainte Élisabeth au *Bettag* protestant. Malgré les souvenirs tout particuliers que sainte Élisabeth a laissés à Marbourg, le curé de cette ville n'a pu obtenir, de l'évêque de Fulda, l'autorisation de célébrer, le 19 novembre, une messe solennelle en l'honneur de sainte Élisabeth.

Et cependant, au fond de la vallée de la Lahn, l'église Sainte-Élisabeth s'élève toujours; édifiée en son honneur, elle lui est interdite maintenant; et les milliers de pèlerins qui venaient rendre hommage à la sainte sont remplacés par quelques visiteurs. Artistes ou ignorants, ils cherchent des explications scientifiques ou philosophiques à ces nefs profondes, à ces voûtes élevées où le regard se perd et que le souffle de l'esprit seul semble soutenir; ils admirent ou critiquent ces dentelles de pierre, ces statues, chefs-d'œuvre de la sculpture, où l'artisan a mis toute son âme, car véritable *magister de vivis lapidibus*, comme on l'appelait au moyen âge, il y a inscrit son rêve et sa pensée, il a donné une forme à son inspiration; de la pierre, il a fait jaillir la vie. Curieux ou indifférents, les visiteurs regardent ce patient labeur de générations entières et ils ne comprennent pas le mobile si simple et pourtant si grand qui a fait les chefs-d'œuvre de cette époque médiévale, inscrivant toutes ses grandes pensées dans la pierre.

Mais pour le chrétien, pour le catholique, l'impression change; il cherche et il trouve quelques souvenirs; pour lui la pierre usée qui garde la trace des agenouillements devant l'Éternel est vénérable, mais dans ces nefs majestueuses et si bien faites pour permettre à la prière et à l'encens de s'élever vers les voûtes comme vers le ciel, il

manque la fumée de l'encens et l'encens de la prière ; dans cette cathédrale, aux proportions si justes, l'admirable liturgie qui donne une âme à l'édifice de pierres est absente ; devant l'autel mutilé[1], nulle flamme ne veille et pas le moindre murmure de prières ne trouble le silence sépulcral qui règne dans les chapelles désertes. La châsse[2], le plus magnifique monument que l'art

1. Au-dessus du tabernacle, à la place habituelle du crucifix, un pupitre a été disposé et le pasteur, placé derrière l'autel, la bible posée sur le pupitre, fait ainsi la lecture au peuple ; on avait même essayé de prêcher de cet endroit, mais la tentative ne réussit pas.

2. La châsse dans laquelle, selon Ayrmann, les ossements de sainte Élisabeth auraient été renfermés dès 1249, est l'un des plus précieux monuments de l'orfèvrerie au XIIIe siècle, Bickell qui lui a consacré une étude spéciale dit qu'elle dépasse, aussi bien par l'impression de l'ensemble que par la disposition des détails, l'effet produit par les châsses les plus importantes et les plus précieuses. Par les matières employées aussi bien que par la finesse du travail, par la conception autant que par l'exécution, elle est plus remarquable que toutes les châsses de l'époque ; ses figures principales sont mieux exécutées que celles de la châsse d'Aix-la-Chapelle avec laquelle elle peut soutenir avantageusement la comparaison.

La châsse a la forme d'un édifice de style gothique, avec toiture à pignons ; toutes les parois sont recouvertes d'argent doré finement ciselé ; les côtés de la châsse sont ornés de figures dont les quatre principales : le Christ en croix, le Christ enseignant, la Vierge avec l'enfant Jésus, sainte Élisabeth, seraient en or massif, tandis que les autres figures sont en argent doré ; c'est sur les deux longs côtés que les figures du Christ sont placées, ayant trois apôtres à leur droite et trois à leur gauche ; un fragment du *Credo* est inscrit au-dessus de la tête de chaque apôtre. Sur

au moyen âge ait exécuté, pour servir de demeure aux reliques des saints, n'a pas échappé au vandalisme.

Dans cette église bâtie par la foi pour honorer la charité, le croyant n'est plus chez lui, s'il veut admirer les naïves peintures de ce qui fut autrefois un autel dédié à sainte Élisabeth, ou contempler la pierre bleue sur laquelle s'agenouillait la sainte pour laver le linge des pauvres malades, ou regarder cette tapisserie dont les doigts délicats de la duchesse de Thuringe brodèrent quelques parties, il lui faut, sous ces voûtes autrefois sanctifiées par les plus belles manifestations de la foi, subir la présence d'un protestant qui trouble sa

les petits côtés, formant portails, se trouvent les figures de la Vierge et de sainte Élisabeth. La partie supérieure est occupée par des bas-reliefs représentant quelques scènes de la vie de sainte Élisabeth.

Les pierres précieuses qui ornaient la châsse étaient fort nombreuses et en augmentaient encore la valeur que l'on estimait à 600.000 marks. A l'époque de la Réforme, beaucoup de pierres furent arrachées, mais il en restait encore un assez grand nombre quand le roi Jérôme fit enlever la châsse qui fut transportée à Cassel. Dans cette ville où se mêlent aujourd'hui les souvenirs de la souveraineté de Jérôme et ceux de la captivité de Napoléon III, la châsse subit de nouvelles mutilations, des pierres furent soustraites, des figures détériorées, et ce fut dans cet état qu'on la renvoya à Marbourg, en 1814. Mais même ainsi appauvrie et mutilée, la châsse de sainte Élisabeth n'en reste pas moins admirable, et il est à souhaiter que nul n'essaie de faire subir à ce précieux joyau la nouvelle profanation d'une maladroite restauration.

méditation et rend difficile l'élévation de son âme vers Dieu.

En voyant la magnifique cathédrale dresser fièrement ses deux tours vers le ciel, on pense que ce n'est pas en vain que ce chef-d'œuvre de l'art inspiré par la foi a résisté à toutes les vicissitudes que les événements et les hommes lui ont fait subir. Malgré tous leurs efforts, les dissidents n'ont pas pu adapter l'édifice à leurs besoins ; malgré les profanations qu'ils lui ont fait subir, malgré les mutilations qu'ils lui ont infligées, ils ne sont pas parvenus à altérer son caractère auguste de cathédrale catholique, ils ont rencontré là cette sourde hostilité des choses qui semblent avoir une âme pour résister à la violation de leur destinée.

Bannie de Marbourg, pendant des siècles, la foi catholique y est revenue, elle s'y développe, elle y prospère ; le grain si longtemps enfoui dans la terre a germé, il grandira et, avec l'aide de Dieu, il triomphera, car le flambeau de la foi enfin rallumé, brillera d'un éclat toujours plus vif maintenant que sainte Élisabeth, exilée pendant près de quatre siècles du sol qu'elle a sanctifié par sa vie et par sa mort, vient d'y voir son autel sortir des ruines.

Peut-être un jour viendra où la Providence, par ses voies impénétrables, exaucera les prières qui s'élèvent des bords du Danube comme des rives de la Lahn et permettra à tous ceux que la

douce figure de la noble sainte a pénétrés de vénération de venir s'agenouiller dans la cathédrale, rendue au culte du Dieu vivant, sur le tombeau de celle qui éprouva plus que personne la grande et sainte pitié et qui s'inclina avec simplicité devant la majesté de la souffrance humaine.

La patrie terrestre de sainte Élisabeth, la Hongrie, a pu se relever du désastre de Mohács, elle a pu chasser de son sol les Musulmans et rentrer en possession de ses églises qu'ils avaient transformées en mosquées; si Dieu le veut, il en sera de même dans sa patrie d'adoption, la Thuringe, et un jour, nous l'espérons avec confiance, il sera donné aux catholiques de faire retentir les voûtes de la cathédrale de Marbourg d'un solennel *Te Deum*, plus beau peut-être encore que celui d'Eisenach et que celui de Pérouse, car il sera, en même temps, un chant de victoire et une hymne de reconnaissance, témoignant la joie de tous les fidèles, heureux du triomphe de l'immortelle sainte Élisabeth de Hongrie.

FIN

rance

lande de Courtenay

Yolande

se Jacques d'Aragon

Pierre d'Aragon

se Constance de Sicile

e Elisabeth de Portugal

3° Béatrix Aldobrand d'Este

Étienne le Posthume,

né à Wehrda

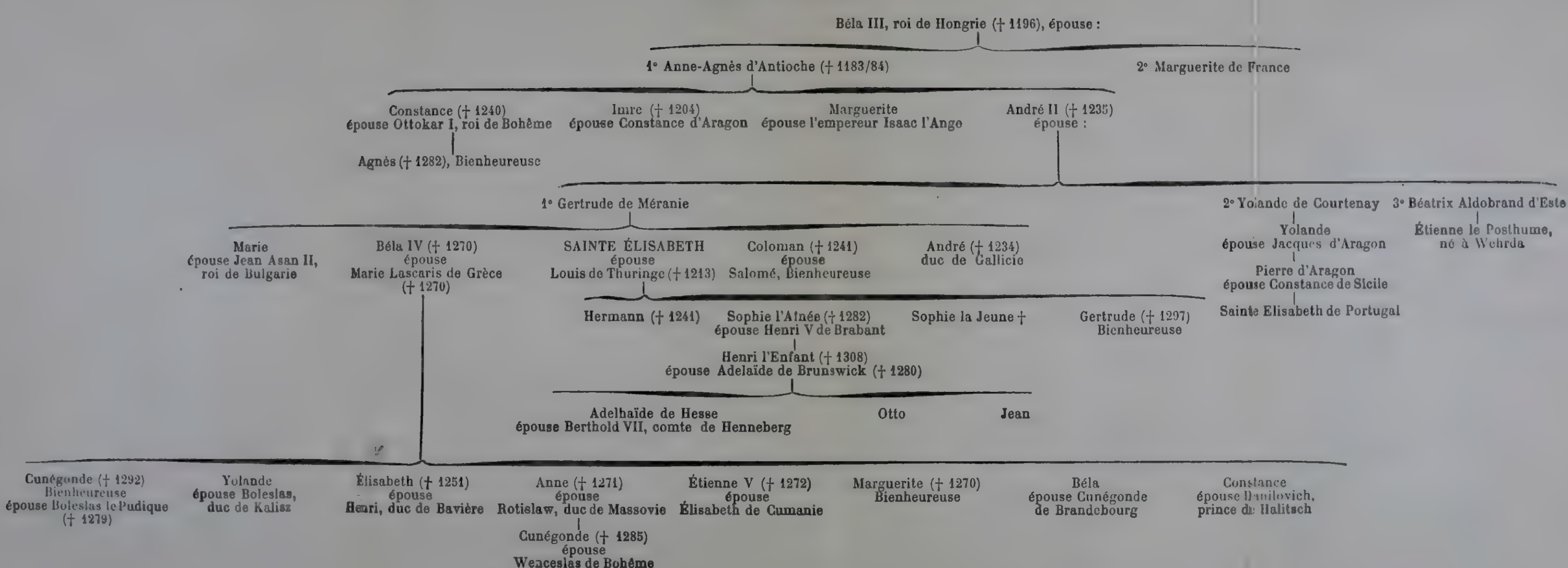
tance

anilovich,

Halitsch

TABLEAUX GÉNÉALOGIQUES

I
FAMILLE D'ÁRPÁD



II

DESCENDANCE DE SAINTE ÉLISABETH

POUR LE ROI DE HONGRIE

Béla III, roi de Hongrie, † 1196.
Anne-Agnès d'Antioche, † 1183-84.

André II, roi de Hongrie, † 1235.
Gertrude de Méranie, † 1213.

Béla IV, roi de Hongrie, † 1270.
Marie Lascaris de Grèce, † 1270.

Anna de Hongrie, † 1271.
Rotislaw, duc de Massovie, † 1264.

Cunégunde, † 1285.
Wenceslas II, roi de Bohême, † 1305.

Élisabeth de Bohême, † 1330.
Jean de Luxembourg, † 1346.

Charles IV, empereur, roi de Bohême, † 1378.
Élisabeth de Poméranie, † 1393.

Sigismond, empereur, roi de Hongrie, † 1437.
Barbe de Cilly, † 1450.

Elisabeth de Hongrie, † 1442.
Albert, empereur, roi de Hongrie, † 1439.

Elisabeth de Hongrie, † 1505.
Casimir IV, roi de Pologne, † 1492

Ulászló, roi de Hongrie, † 1516.
Anna de Candella, † 1506.

III

DESCENDANCE DE SAINTE ÉLISABETH

POUR LA FEUE REINE DE HONGRIE

André II, roi de Hongrie, † 1235.
Gertrude de Méranie, † 1213.

Sainte Élisabeth de Hongrie, † 1231.
Louis de Thuringe, † 1227.

Sophie de Thuringe, † 1282.
Henri V, duc de Brabant, † 1248.

Henri Ier l'Enfant, comte de Hesse, † 1306.
Adelaïde de Brunswick, † 1280.

Adelaïde de Hesse.
Berthold VII, comte de Henneberg, † 1340.

Élisabeth, comtesse de Henneberg.
Jean de Hohenzollern, comte de Nürnberg, † 1357.

Frédéric V, burgrave de Nürnberg, † 1398.
Élisabeth de Misnie.

Béatrix de Hohenzollern.
Albert, duc d'Autriche, † 1395.

Albert IV, duc d'Autriche, † 1404.
Jeanne de Hollande.

Albert, empereur, roi de Hongrie, † 1439.
Élisabeth de Hongrie, † 1442.

Élisabeth de Hongrie, † 1505.
Casimir IV, roi de Pologne, † 1492.

---

1. L'auteur se borne, pour cette édition, à donner le tableau de la descendance de sainte Élisabeth se rapportant à la Maison royale régnante de Hongrie. Ces tableaux sont extraits de l'important ouvrage de J. de Forster consacré à Béla III (Budapest, 1900).

Anna Jagellon, † 1547.
Ferdinand Ier, empereur, roi de Hongrie, † 1564.

Charles, duc de Styrie, † 1590.
Marie de Bavière, † 1608.

Ferdinand II, empereur, roi de Hongrie, † 1637.
Marie-Anna, † 1616.

Ferdinand III, empereur, roi de Hongrie, † 1657.
Marie-Anna d'Espagne, † 1646.

Léopold Ier, empereur, roi de Hongrie, † 1705.
Éléonore-Madeleine du Palatinat, † 1720.

Charles III ou VI, empereur, roi de Hongrie, † 1740.
Elisabeth-Christine de Brunswick, † 1757.

Marie-Thérèse, reine de Hongrie, † 1780.
François, duc de Lorraine, † 1765.

Léopold II, roi de Hongrie, † 1792.
Marie-Louise d'Espagne, † 1765.

François Ier ou II, empereur, roi de Hongrie, † 1835.
Marie-Thérèse de Sicile, † 1807.

François-Charles, archiduc d'Autriche, † 1878.
Sophie de Bavière, † 1872.

François-Joseph I, roi de Hongrie
Élisabeth de Wittelsbach, reine de Hongrie, † 1898.

Ulászló II, roi de Hongrie, † 1516.
Anna de Candella, † 1506.

Anna Jagellon, † 154
Ferdinand Ier, empereur, roi de Hongrie, † 1564.

Marie, † 1584.
Guillaume V, duc de Juliers, † 1592.

Madeleine, † 1633.
Jean du Palatinat et Deux-Ponts, † 1604.

Jean, † 1635.

Madeleine-Catherine du Palatinat, Deux-Ponts, † 1648.
Christian du Palatinat-Birkenfeld, † 1654.

Christian II, † 1717.
Catherine de Rappolstein, † 1683.

Christian III du Palatinat, Deux-Ponts, † 1735.

Frédéric-Michel du Palatinat, Deux-Ponts, † 1769.
Marie-Dorothée du Palatinat, Sulzbach.

Maximilien-Joseph I, roi de Bavière, † 1825.
Caroline-Frédérique, duchesse de Baden, † 1841.

Louise, princesse de Bavière, † 1892.
Maximilien, duc de Bavière, † 1888.

Élisabeth de Wittelsbach, reine de Hongrie, † 1898.
François-Joseph I, roi de Hongrie.

TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

